

The Project Gutenberg EBook of Monsieur Bergeret a Paris, by Anatole France

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Monsieur Bergeret a Paris

Author: Anatole France

Release Date: January, 2005 [EBook #7268]

[This file was first posted on April 3, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, MONSIEUR BERGERET A PARIS *****

Sergio Cangiano, Carlo Traverso, Charles Franks
and the Online Distributed Proofreading Team.

This file was produced from images generously made available by the
Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

* * * * *

MONSIEUR BERGERET A PARIS

PAR

ANATOLE FRANCE (A.-F. THIBAULT)

Les volumes de l'_Histoire contemporaine_' qui précèdent celui-ci ont pour titre:

_L'Orme du Mail.

Le Mannequin d'Osier.

L'Anneau d'Améthyste._

I

M. Bergeret était à table et prenait son repas modique du soir; Riquet était couché à ses pieds sur un coussin de tapisserie. Riquet avait l'âme religieuse et rendait à l'homme des honneurs divins. Il tenait son maître pour très bon et très grand. Mais c'est principalement quand il le voyait à table qu'il concevait la grandeur et la bonté souveraines de M. Bergeret. Si toutes les choses de la nourriture lui étaient sensibles et précieuses, les choses de la nourriture humaine lui étaient augustes. Il voyait la salle à manger comme un temple, la table comme un autel. Durant le repas, il gardait sa place aux pieds du maître, dans le silence et l'immobilité.

--C'est un petit poulet de grain, dit la vieille Angélique en posant le plat sur la table.

--Eh bien! veuillez le découper, dit M. Bergeret, inhabile aux armes, et tout à fait incapable de faire oeuvre d'écuyer tranchant.

--Je veux bien, dit Angélique; mais ce n'est pas aux femmes, c'est aux messieurs à découper la volaille.

--Je ne sais pas découper.

--Monsieur devrait savoir.

Ces propos n'taient point nouveaux; Anglique et son maître les échangeaient chaque fois qu'une volaille rte venait sur la table. Et ce n'était pas lgrement, ni certes pour pargner sa peine, que la servante s'obstinait offrir au maître le couteau dcouper, comme un signe de l'honneur qui lui était dû. Parmi les paysans dont elle était sortie et chez les petits bourgeois où elle avait servi, il est de tradition que le soin de découper les pièces appartient au maître. Le respect des traditions tait profond dans son me fidèle. Elle n'approuvait pas que M. Bergeret y manqu, qu'il se dcharge sur elle d'une fonction magistrale et qu'il n'accomplit pas lui-même son office de table, puisqu'il n'était pas assez grand seigneur pour le confier un maître d'hel, comme font les Brc, les Bonmont et d'autres la ville ou la campagne. Elle savait quoi l'honneur oblige un bourgeois qui dîne dans sa maison et elle s'efforçait, à chaque occasion, d'y ramener M. Bergeret.

--Le couteau est fraîchement affûté. Monsieur peut bien lever une aile. Ce n'est pas difficile de trouver le joint, quand le poulet est tendre.

--Anglique, veuillez découper cette volaille.

Elle obéit regret, et alla, un peu confuse, découper le poulet sur un coin du buffet. A l'endroit de la nourriture humaine, elle avait des idées plus exactes mais non moins respectueuses que celles de Riquet.

Cependant M. Bergeret examinait, au dedans de lui-même, les raisons du préjugé qui avait induit cette bonne femme croire que le droit de manier le couteau dcouper appartient au maître seul. Ces raisons, il ne les cherchait pas dans un sentiment gracieux et bienveillant de l'homme se réservant une tâche fatigante et sans attrait. On observe, en effet, que les travaux les plus pénibles et les plus dégoûtants du ménage demeurent attribués aux femmes, dans le cours des âges, par le consentement unanime des peuples. Au contraire, il rapporta la tradition conservée par la vieille Anglique cette antique idée que la chair des animaux, préparée pour la nourriture de l'homme, est chose si précieuse, que le maître seul peut et doit la partager et la dispenser. Et il rappela dans son esprit le divin porcher Eume recevant dans son table Ulysse qu'il ne reconnaissait pas, mais qu'il traitait avec honneur comme un he envoyé par Zeus. «Eume se leva pour faire les parts, car il avait l'esprit équitable. Il fit sept parts. Il en consacra une aux Nymphes et Herms, fils de Maia, et il donna une des autres chaque convive. Et il offrit, son he, pour l'honorer, tout le dos du porc. Et le subtil Ulysse s'en réjouit et dit Eume:--Eume, puisses-tu toujours rester cher Zeus paternel, pour m'avoir honoré, tel que je suis, de la meilleure part!» Et M. Bergeret, près de cette vieille servante, fille de la terre nourricre, se sentait ramené aux jours antiques.

--Si monsieur veut se servir?...

Mais il n'avait pas, ainsi que le divin Ulysse et les rois d'Homère, une faim héroïque. Et, en dînant, il lisait son journal ouvert sur la table. C'était là encore une pratique que la servante n'approuvait pas,

--Riquet, veux-tu du poulet? demanda M. Bergeret. C'est une chose excellente.

Riquet ne fit point de réponse. Quand il se tenait sous la table, jamais il ne demandait de nourriture. Les plats, si bonne qu'en fût l'odeur, il n'en réclamait point sa part. Et même il n'osait toucher à ce qui lui était offert. Il refusait de manger dans une salle à manger humaine. M. Bergeret, qui était affectueux et compatissant, aurait eu plaisir à partager son repas avec son compagnon. Il avait tenté, d'abord, de lui couler quelques menus morceaux. Il lui avait parlé obligeamment, mais non sans cette superbe qui trop souvent accompagne la bienfaisance. Il lui avait dit:

--Lazare, reçois les miettes du bon riche, car pour toi, du moins, je suis le bon riche.

Mais Riquet avait toujours refusé. La majesté du lieu l'empêchait. Et peut-être aussi avait-il reçu, dans sa condition passable, des leçons qui l'avaient instruit à respecter les viandes du maître.

Un jour, M. Bergeret s'était fait plus pressant que de coutume. Il avait tenu longtemps sous le nez de son ami un morceau de chair délicate. Riquet avait détourné la tête et, sortant de dessous la nappe, il avait regardé le maître de ses beaux yeux humbles, pleins de douceur et de reproche, qui disaient:

--Maître, pourquoi me tentes-tu?

Et, la queue basse, les pattes fléchies, se traînant sur le ventre en signe d'humilité, il était allé s'asseoir tristement sur son derrière, contre la porte. Il y était resté tout le temps du repas. Et M. Bergeret avait admiré la sainte patience de son petit compagnon noir.

Il connaissait donc les sentiments de Riquet. C'est pourquoi il n'insista pas, cette fois. Il n'ignorait pas d'ailleurs que Riquet, après le dîner auquel il assistait avec respect, irait manger avidement sa part, dans la cuisine, sous l'évier, en soufflant et en reniflant tout à son aise. Rassuré à cet endroit, il reprit le cours de ses pensées.

C'était pour les héros, songeait-il, une grande affaire que de manger. Homère n'oublie pas de dire que, dans le palais du blond Ménélas, Éphonteus, fils de Boéthos, coupait les viandes et faisait les parts. Un roi était digne de louanges quand chacun, à sa table, recevait sa juste part du bœuf rôti. Ménélas connaissait les usages. Hélène aux bras blancs faisait la cuisine avec ses servantes. Et l'illustre Éphonteus coupait les viandes. L'orgueil d'une si noble fonction

reluit encore sur la face glabre de nos maîtres d'hôtel. Nous tenons au passØ par des racines profondes. Mais je n'ai pas faim, je suis petit mangeur. Et de cela encore AngØlique Borniche, cette femme primitive, me fait un grief. Elle m'estimerait davantage si j'avais l'appØtit d'un Atride ou d'un Bourbon.

M. Bergeret en Øtait à cet endroit de ses rØflexions, quand Riquet, se levant de dessus son coussin, alla aboyer devant la porte.

Cette action Øtait remarquable parce qu'elle Øtait singuliÈre. Cet animal ne quittait jamais son coussin avant que son maître se fût levØ de sa chaise.

Riquet aboyait depuis quelques instants lorsque la vieille AngØlique, montrant par la porte entr'ouverte un visage bouleversØ, annonça que «ces demoiselles» Øtaient arrivØes. M. Bergeret comprit qu'elle parlait de ZoØ, sa soeur, et de sa fille Pauline qu'il n'attendait pas si tØt. Mais il savait que sa soeur ZoØ avait des façons brusques et soudaines. Il se leva de table. Cependant Riquet, au bruit des pas, qui maintenant s'entendaient dans le corridor, poussait de terribles cris d'alarme. Sa prudence de sauvage, qui avait rØsistØ à une Øducation libØrale, l'induisait à croire que tout Øtranger est un ennemi. Il flairait pour lors un grand pØril, l'Øpouvantable invasion de la salle à manger, des menaces de ruine et de dØsolation.

Pauline sauta au cou de son pÈre, qui l'embrassa, sa serviette à la main, et qui se recula ensuite pour contempler cette jeune fille, mystØrieuse comme toutes les jeunes filles, qu'il ne reconnaissait plus aprÈs un an d'absence, qui lui Øtait à la fois trÈs proche et presque ØtrangÈre, qui lui appartenait par d'obscures origines et qui lui Øchappait par la force Øclatante de la jeunesse.

--Bonjour, mon papa!

La voix mØme Øtait changØe, devenue moins haute et plus Øgale.

--Comme tu es grande, ma fille!

Il la trouva gentille avec son nez fin, ses yeux intelligents et sa bouche moqueuse. Il en Øprouva du plaisir. Mais ce plaisir lui fut tout de suite gØ par cette rØflexion qu'on n'est guÈre tranquille sur la terre et que les Ètres jeunes, en cherchant le bonheur, tentent une entreprise incertaine et difficile.

Il donna à ZoØ un rapide baiser sur chaque joue.

--Tu n'as pas changØ, toi, ma bonne ZoØ.... Je ne vous attendais pas aujourd'hui. Mais je suis bien content de vous revoir toutes les deux.

Riquet ne concevait pas que son maître fit à des ØtrangÈres un accueil si familier. Il aurait mieux compris qu'il les chassât avec violence, mais il Øtait accoutumØ à ne pas comprendre toutes les actions des hommes. Laisant faire à M. Bergeret, il faisait son devoir. Il

aboyait à grands coups pour épouvanter les méchants. Puis il tirait du fond de sa gueule des grognements de haine et de colère; un pli hideux des lèvres découvrait ses dents blanches. Et il menaçait les ennemis en reculant.

--Tu as un chien, papa? fit Pauline.

--Vous ne deviez venir que samedi, dit M. Bergeret.

--Tu as reçu ma lettre? dit Zoé.

--Oui, dit M. Bergeret.

--Non, l'autre.

--Je n'en ai reçu qu'une.

--On ne s'entend pas ici.

Et il est vrai que Riquet lançait ses aboiements de toute la force de son gosier.

--Il y a de la poussière sur le buffet, dit Zoé en y posant son manchon. Ta bonne n'essuie donc pas?

Riquet ne put souffrir qu'on s'emparât ainsi du buffet. Soit qu'il eût une aversion particulière pour mademoiselle Zoé, soit qu'il la jugeât plus considérable, c'est contre elle qu'il avait poussé le plus fort de ses aboiements et de ses grognements. Quand il vit qu'elle mettait la main sur le meuble où l'on renfermait la nourriture humaine, il haussa à ce point la voix que les verres en résonnèrent sur la table. Mademoiselle Zoé, se retournant brusquement vers lui, lui demanda avec ironie:

--Est-ce que tu veux me manger, toi?

Et Riquet s'enfuit, épouvanté.

--Est-ce qu'il est méchant, ton chien, papa?

--Non. Il est intelligent et il n'est pas méchant.

--Je ne le crois pas intelligent, dit Zoé.

--Il l'est, dit M. Bergeret. Il ne comprend pas toutes nos idées; mais nous ne comprenons pas toutes les siennes. Les âmes sont impénétrables les unes aux autres.

--Toi, Lucien, dit Zoé, tu ne sais pas juger les personnes.

M. Bergeret dit à Pauline:

--Viens, que je te voie un peu. Je ne te reconnais plus.

Et Riquet eut une pensée. Il résolut d'aller trouver, à la cuisine, la bonne Angélique, de l'avertir, s'il était possible, des troubles qui désolaient la salle à manger. Il n'espérait plus qu'en elle pour rétablir l'ordre et chasser les intrus.

--Où as-tu mis le portrait de notre père? demanda mademoiselle Zoé.

--Asseyez-vous et mangez, dit M. Bergeret. Il y a du poulet et diverses autres choses.

--Papa, c'est vrai que nous allons habiter Paris?

--Le mois prochain, ma fille. Tu en es contente?

--Oui, papa. Mais je serais contente aussi d'habiter la campagne, si j'avais un jardin.

Elle s'arrêta de manger du poulet et dit:

--Papa, je t'admire. Je suis fille de toi. Tu es un grand homme.

--C'est aussi l'avis de Riquet, le petit chien, dit M. Bergeret.

II

Le mobilier du professeur fut emballé sous la surveillance de mademoiselle Zoé, et porté au chemin de fer.

Pendant les jours de démolition, Riquet errait tristement dans l'appartement dévasté. Il regardait avec défiance Pauline et Zoé dont la venue avait précédé de peu de jours le bouleversement de la demeure naguère si paisible. Les larmes de la vieille Angélique, qui pleurait toute la journée dans la cuisine, augmentaient sa tristesse. Ses plus chères habitudes étaient contrariées. Des hommes inconnus, mal vêtus, injurieux et farouches, troublaient son repos et venaient jusque dans la cuisine fouler au pied son assiette à pain et son bol d'eau fraîche. Les chaises lui étaient enlevées à mesure qu'il s'y couchait et les tapis tirés brusquement de dessous son pauvre derrière, que, dans sa propre maison, il ne savait plus où mettre.

Disons, à son honneur, qu'il avait d'abord tenté de résister. Lors de l'enlèvement de la fontaine, il avait aboyé furieusement à l'ennemi. Mais à son appel personne n'était venu. Il ne se sentait point encouragé, et même, à n'en point douter, il était combattu. Mademoiselle Zoé lui avait dit sèchement: «Tais-toi donc!» Et mademoiselle Pauline avait ajouté: «Riquet, tu es ridicule!» Renonçant désormais à donner des avertissements inutiles et à lutter seul pour le bien commun, il déplorait en silence les ruines de la maison et

cherchait vainement de chambre en chambre un peu de tranquillité. Quand les dormonneurs pénétraient dans la pièce où il s'était réfugié, il se cachait par prudence sous une table ou sous une commode, qui demeuraient encore. Mais cette précaution lui était plus nuisible qu'utile, car bientôt le meuble s'ébranlait sur lui, se soulevait, retombait en grondant et menaçait de l'écraser. Il fuyait, hagard et le poil rebroussé, et gagnait un autre abri, qui n'était pas plus sûr que le premier.

Et ces incommodités, ces périls même, étaient peu de chose auprès des peines qu'endurait son cœur. En lui, c'est le moral, comme on dit, qui était le plus affecté.

Les meubles de l'appartement lui représentaient non des choses inertes, mais des êtres animés et bienveillants, des génies favorables, dont le départ présageait de cruels malheurs. Plats, sucriers, poêlons et casseroles, toutes les divinités de la cuisine; fauteuils, tapis, coussins, tous les fétiches du foyer, ses lares et ses dieux domestiques, s'en étaient allés. Il ne croyait pas qu'un si grand désastre pût jamais être réparé. Et il en recevait autant de chagrin qu'en pouvait contenir sa petite âme. Heureusement que, semblable à l'âme humaine, elle était facile à distraire et prompte à l'oubli des maux. Durant les longues absences des dormonneurs altérés, quand le balai de la vieille Angélique soulevait l'antique poussière du parquet, Riquet respirait une odeur de souris, épiait la fuite d'une araignée, et sa pensée légère en était divertie. Mais il retombait bientôt dans la tristesse.

Le jour du départ, voyant les choses empirer d'heure en heure, il se désola. Il lui parut spécialement funeste qu'on empilât le linge dans de sombres caisses. Pauline, avec un empressement joyeux, faisait sa malle. Il se détourna d'elle comme si elle accomplissait une œuvre mauvaise. Et, rencogné au mur, il pensait: «Voilà pire! C'est la fin de tout!» Et, soit qu'il crût que les choses n'étaient plus quand il ne les voyait plus, soit qu'il évitât seulement un pénible spectacle, il prit soin de ne pas regarder du côté de Pauline. Le hasard voulut qu'en allant et venant, elle remarquât l'attitude de Riquet. Cette attitude, qui était triste, elle la trouva comique et elle se mit à rire. Et, en riant, elle l'appela: «Viens! Riquet, viens!» Mais il ne bougea pas de son coin et ne tourna pas la tête. Il n'avait pas en ce moment le cœur à caresser sa jeune maîtresse et, par un secret instinct, par une sorte de pressentiment, il craignait d'approcher de la malle bête. Pauline l'appela plusieurs fois. Et, comme il ne répondait pas, elle l'alla prendre et le souleva dans ses bras. «Qu'on est donc malheureux! lui dit-elle; qu'on est donc à plaindre!» Son ton était ironique. Riquet ne comprenait pas l'ironie. Il restait inerte et morne dans les bras de Pauline, et il affectait de ne rien voir et de ne rien entendre. «Riquet, regarde-moi!» Elle fit trois fois cette objurgation et la fit trois fois en vain. Après quoi, simulant une violente colère: «Stupide animal, disparais», et elle le jeta dans la malle, dont elle renversa le couvercle sur lui. A ce moment sa tante l'ayant appelée, elle sortit de la chambre, laissant Riquet dans la malle.

Il y éprouvait de vives inquiétudes. Il était à mille lieues de supposer qu'il avait été mis dans ce coffre par simple jeu et par badinage. Estimant que sa situation était déjà assez fâcheuse, il s'efforça de ne point l'aggraver par des démarches inconsidérées. Aussi demeura-t-il quelques instants immobile, sans souffler. Puis, ne se sentant plus menacé d'une nouvelle disgrâce, il jugea nécessaire d'explorer sa prison ténébreuse. Il tâta avec ses pattes les jupons et les chemises sur lesquels il avait été si misérablement précipité, et il chercha quelque issue pour s'échapper. Il s'y appliquait depuis deux ou trois minutes quand M. Bergeret, qui s'était à sortir, l'appela:

--Viens, Riquet, viens! Nous allons faire nos adieux à Paillot, le libraire.... Viens! Où es-tu?...

La voix de M. Bergeret apporta à Riquet un grand réconfort. Il y répondait par le bruit de ses pattes qui, dans la malle, grattaient et percutaient la paroi d'osier.

--Où est donc le chien? demanda M. Bergeret à Pauline, qui revenait portant une pile de linge.

--Papa, il est dans la malle.

--Pourquoi est-il dans la malle?

--Parce que je l'y ai mis, papa.

M. Bergeret s'approcha de la malle et dit:

--Ainsi l'enfant Comatas, qui soufflait dans sa flûte en gardant les chèvres de son maître, flûte enfermée dans un coffre. Il y fut nourri de miel par les abeilles des Muses. Mais toi, Riquet, tu serais mort de faim dans cette malle, car tu n'es pas cher aux Muses immortelles.

Ayant ainsi parlé, M. Bergeret délivra son ami. Riquet le suivit jusqu'à l'anti-chambre en agitant la queue. Puis une pensée traversa son esprit. Il rentra dans l'appartement, courut vers Pauline, se dressa contre les jupes de la jeune fille. Et ce n'est qu'après les avoir embrassées tumultueusement en signe d'adoration qu'il rejoignit son maître dans l'escalier. Il aurait cru manquer de sagesse et de religion en ne donnant pas ces marques d'amour à une personne dont la puissance l'avait plongé dans une malle profonde.

M. Bergeret trouva la boutique de Paillot triste et laide. Paillot y était occupé à «appeler», avec son commis, les fournitures de l'école communale. Ces soins l'empêchèrent de faire au professeur d'amples adieux. Il n'avait jamais été très expressif; et il perdait peu à peu, en vieillissant, l'usage de la parole. Il était las de vendre des livres, il voyait le métier perdu, et il lui tardait de céder son fonds et de se retirer dans sa maison de campagne, où il passait tous ses dimanches.

M. Bergeret s'enfonça, à sa coutume, dans le coin des bouquins, il tira du rayon le tome XXXVIII de l'_Histoire g n rale des voyages_. Le livre cette fois encore s'ouvrit entre les pages 212 et 213, et cette fois encore il lut ces lignes insipides:

«ver un passage au nord. C'est  cet  chec, dit-il, que nous devons d'avoir pu visiter de nouveau les  les Sandwich et enrichir notre voyage d'une découverte qui, bien que la derni re, semble, sous beaucoup de rapports, être la plus importante que les Européens aient encore faite dans toute l'étendue de l'Océan Pacifique. Les heureuses prévisions que semblaient annoncer ces paroles ne se réalisèrent malheureusement pas.»

Ces lignes, qu'il lisait pour la centième fois et qui lui rappelaient tant d'heures de sa vie médiocre et difficile, embellie cependant par les riches travaux de la pens e, ces lignes dont il n'avait jamais cherché le sens, le pénétrèrent cette fois de tristesse et de découragement, comme si elles contenaient un symbole de l'inanité de toutes nos esp rances et l'expression du néant universel. Il ferma le livre, qu'il avait tant de fois ouvert et qu'il ne devait jamais plus ouvrir, et sortit désolé de la boutique du libraire Paillot.

Sur la place Saint-***père, il donna un dernier regard à la maison de la reine Marguerite. Les rayons du soleil couchant en frisaient les poutres historiées, et, dans le jeu violent des lumières et des ombres, l'écu de Philippe Tricouillard accusait avec orgueil les formes de son superbe blason, armes parlantes dressées là comme un exemple et un reproche, sur cette cit  stérile.

Rentr  dans la maison d meubl e, Riquet frotta de ses pattes les jambes de son maître, leva sur lui ses beaux yeux affligés; et son regard disait:

--Toi, naguère si riche et si puissant, est-ce que tu serais devenu pauvre? est-ce que tu serais devenu faible,  mon maître? Tu laisses des hommes couverts de haillons vils envahir ton salon, ta chambre à coucher, ta salle à manger, se ruer sur tes meubles et les traîner dehors, traîner dans l'escalier ton fauteuil profond, ton fauteuil et le mien, le fauteuil où nous reposions tous les soirs, et bien souvent le matin,  c  l'un de l'autre. Je l'ai entendu gémir dans les bras des hommes mal vêtus, ce fauteuil qui est un grand fétiche et un esprit bienveillant. Tu ne t'es pas oppos   ces envahisseurs. Si tu n'as plus aucun des génies qui remplissaient ta demeure, si tu as perdu jusqu' ces petites divinités que tu chausais, le matin, au sortir du lit, ces pantoufles que je mordillais en jouant, si tu es indigent et misérable,  mon maître, que deviendrai-je?

--Lucien, nous n'avons pas de temps  perdre, dit Zo . Le train part à huit heures et nous n'avons pas encore dîner. Allons dîner à la gare.

--Demain, tu seras à Paris, dit M. Bergeret   Riquet. C'est une ville illustre et g n reuse. Cette g n rosit ,  vrai dire, n'est point

r partie entre tous ses habitants. Elle se renferme, au contraire, dans un très petit nombre de citoyens. Mais toute une ville, toute une nation résident en quelques personnes qui pensent avec plus de force et de justesse que les autres. Le reste ne compte pas. Ce qu'on appelle le génie d'une race ne parvient  sa conscience que dans d'imperceptibles minorités. Ils sont rares en tout lieu les esprits assez libres pour s'affranchir des terreurs vulgaires et découvrir eux-mêmes la v rit  voil e.

III

M. Bergeret, lors de sa venue  Paris, s'était log , avec sa soeur Zo  et sa fille Pauline, dans une maison qui allait être démolie et où il commençait  se plaire depuis qu'il savait qu'il n'y resterait pas. Ce qu'il ignorait, c'est que, de toute façon, il en serait sorti au même terme. Mademoiselle Bergeret l'avait résolu dans son cœur. Elle n'avait pris ce logis que pour se donner le temps d'en trouver un plus commode et s'était oppos e  ce qu'on y fit des frais d'am nagement.

C'était une maison de la rue de Seine, qui avait bien cent ans, qui n'avait jamais été jolie et qui était devenue laide en vieillissant. La porte coch re s'ouvrait humblement sur une cour humide entre la boutique d'un cordonnier et celle d'un emballleur. M. Bergeret y logeait au second étage et il avait pour voisin de palier un réparateur de tableaux, dont la porte laissait voir, en s'entr'ouvrant, de petites toiles sans cadre autour d'un poêle de faïence, paysages, portraits anciens et une dormeuse  la chair ambrée, couch e dans un bosquet sombre, sous un ciel vert. L'escalier, assez clair et tendu aux angles de toiles d'araignées, avait des degrés de bois garnis de carreaux aux tournants. On y trouvait, le matin, des feuilles de salade tombées du filet des m nag res. Rien de cela n'avait un charme pour M. Bergeret. Pourtant il s'attristait à la pens e de mourir encore  ces choses, apr s être mort étant d'autres, qui n' taient point précieuses, mais dont la succession avait formé la trame de sa vie.

Chaque jour, son travail accompli, il s'en allait chercher un logis. Il pensait demeurer de préférence sur cette rive gauche de la Seine, où son père avait vécu et où il lui semblait qu'on respiré la vie paisible et les bonnes études. Ce qui rendait ses recherches difficiles, c'était l'état des voies défoncées, creusées de tranchées profondes et couvertes de monticules, c'était les quais impraticables et  jamais défigurés. On sait en effet, qu'en cette année 1899 la face de Paris fut toute bouleversée, soit que les conditions nouvelles de la vie eussent rendu n cessaire l'exécution d'un grand nombre de travaux, soit que l'approche d'une grande foire universelle e t excité, de toutes parts, des activités démesurées et une soudaine ardeur d'entreprendre. M. Bergeret s'affligeait de voir que la ville  tait culbut e, sans qu'il en comprit suffisamment la nécessité. Mais,

comme il était sage, il essayait de se consoler et de se rassurer par la méditation, et quand il passait sur son beau quai Malaquais, si cruellement ravagé par des ingénieurs impitoyables, il plaignait les arbres arrachés et les bouquinistes chassés, et il songeait, non sans quelque force d'âme :

--J'ai perdu mes amis et voici que tout ce qui me plaisait dans cette ville, sa paix, sa grâce et sa beauté, ses antiques délices, son noble paysage historique, est emporté violemment. Toutefois, il convient que la raison entreprenne sur le sentiment. Il ne faut pas s'attarder aux vains regrets du passé ni se plaindre des changements qui nous importunent, puisque le changement est la condition même de la vie. Peut-être ces bouleversements sont-ils nécessaires, et peut-être faut-il que cette ville perde de sa beauté traditionnelle pour que l'existence du plus grand nombre de ses habitants y devienne moins pénible et moins dure.

Et M. Bergeret en compagnie des mitrons oisifs et des sergots indolents, regardait les terrassiers creuser le sol de la rive illustre, et il se disait encore :

--Je vois ici l'image de la cité future où les plus hauts édifices ne sont marqués encore que par des creux profonds, ce qui fait croire aux hommes lagers que les ouvriers qui travaillent à l'édification de cette cité, que nous ne verrons pas, creusent des abîmes, quand en réalité peut-être ils élèvent la maison prospère, la demeure de joie et de paix.

Ainsi M. Bergeret, qui était un homme de bonne volonté, considérait favorablement les travaux de la cité idéale. Il s'accommodait moins bien des travaux de la cité réelle, se voyant exposé, à chaque pas, à tomber, par distraction, dans un trou.

Cependant, il cherchait un logis, mais avec fantaisie. Les vieilles maisons lui plaisaient, parce que leurs pierres avaient pour lui un langage. La rue Gît-le-Coeur l'attirait particulièrement, et quand il voyait l'écriteau d'un appartement à louer, à côté d'un mascarón en clef de voûte, sur une porte d'où l'on découvrait le départ d'une rampe en fer forgé, il gravissait les montées, accompagné d'une concierge sordide, dans une odeur infecte, amassée par des siècles de rats et que réchauffaient, d'étage en étage, les émanations des cuisines indigentes. Les ateliers de reliure et de cartonnage y mettaient d'aventure une horrible senteur de colle pourrie. Et M. Bergeret s'en allait, pris de tristesse et de découragement.

Et rentré chez lui, il exposait, à table, pendant le dîner, à sa soeur Zoé et à sa fille Pauline, le résultat malheureux de ses recherches. Mademoiselle Zoé l'écoutait sans trouble. Elle était bien résolue à chercher et à trouver elle-même. Elle tenait son frère pour un homme supérieur, mais incapable d'une idée raisonnable dans la pratique de la vie.

--J'ai visité un logement sur le quai Conti. Je ne sais ce que vous en

penserez toutes deux. On y a vue sur une cour, avec un puits, du lierre et une statue de Flore, moussue et mutilée, qui n'a plus de tête et qui continue à tresser une guirlande de roses. J'ai visité aussi un petit appartement rue de la Chaise; il donne sur un jardin, où il y a un grand tilleul, dont une branche, quand les feuilles auront poussé, entrera dans mon cabinet. Pauline aura une grande chambre, qu'il ne tiendra qu'à elle de rendre charmante avec quelques mètres de cretonne à fleurs.

--Et ma chambre? demanda mademoiselle Zoé. Tu ne t'occupes jamais de ma chambre. D'ailleurs...

Elle n'acheva pas, tenant peu de compte du rapport que lui faisait son frère.

--Peut-être serons-nous obligés de nous loger dans une maison neuve, dit M. Bergeret, qui était sage et accoutumé à soumettre ses desirs à la raison.

--Je le crains, papa, dit Pauline. Mais sois tranquille, nous te trouverons un petit arbre qui montera à ta fenêtre; je te promets.

Elle suivait ces recherches avec bonne humeur, sans s'y intéresser beaucoup pour elle-même, comme une jeune fille que le changement n'effraye point, qui sent confusément que sa destinée n'est pas fixée encore et qui vit dans une sorte d'attente.

--Les maisons neuves, reprit M. Bergeret, sont mieux aménagées que les vieilles. Mais je ne les aime pas, peut-être parce que j'y sens mieux, dans un luxe qu'on peut mesurer, la vulgarité d'une vie étroite. Non pas que je souffre, même pour vous, de la médiocrité de mon état. C'est le banal et le commun qui me déplaît.... Vous allez me trouver absurde.

--Oh! non, papa.

--Dans la maison neuve, ce qui m'est odieux, c'est l'exactitude des dispositions correspondantes, cette structure trop apparente des logements qui se voit du dehors. Il y a longtemps que les citadins vivent les uns sur les autres. Et puisque ta tante ne veut pas entendre parler d'une maisonnette dans la banlieue, je veux bien m'accommoder d'un troisième ou d'un quatrième étage, et c'est pourquoi je ne renonce qu'à regret aux vieilles maisons. L'irrégularité de celles-là rend plus supportable l'empilement. En passant dans une rue nouvelle, je me surprends à considérer que cette superposition de niveaux est, dans les bâtisses récentes, d'une régularité qui la rend ridicule. Ces petites salles à manger, posées l'une sur l'autre avec le même petit vitrage, et dont les suspensions de cuivre s'allument à la même heure; ces cuisines, très petites, avec le garde-manger sur la cour et des bonnes très sales, et les salons avec leur piano chacun l'un sur l'autre, la maison neuve enfin me découvre, par la précision de sa structure, les fonctions quotidiennes des étages qu'elle renferme, aussi clairement que si les planchers étaient de verre; et

ces gens qui dînent l'un sous l'autre, jouent du piano l'un sous l'autre, se couchent l'un sous l'autre, avec symétrie, composent, quand on y pense, un spectacle d'un comique humiliant.

--Les locataires n'y songent guère, dit mademoiselle Zoé, qui était bien décidée à s'établir dans une maison neuve.

--C'est vrai, dit Pauline pensive, c'est vrai que c'est comique.

--Je trouve bien, çà et là des appartements qui me plaisent, reprit M. Bergeret. Mais le loyer en est d'un prix trop élevé. Cette expérience me fait douter de la vérité d'un principe établi par un homme admirable, Fourier, qui assurait que la diversité des goûts est telle, que les taudis seraient recherchés autant que les palais, si nous étions en harmonie. Il est vrai que nous ne sommes pas en harmonie. Car alors nous aurions tous une queue prenante pour nous suspendre aux arbres. Fourier l'a expressément annoncé. Un homme d'une bonté égale, le doux prince Kropotkine, nous a assuré plus récemment que nous aurions un jour pour rien les hôtels des grandes avenues, que leurs propriétaires abandonneront quand ils ne trouveront plus de serviteurs pour les entretenir. Ils se feront alors une joie, dit ce bienveillant prince, de les donner aux bonnes femmes du peuple qui ne craindront pas d'avoir une cuisine en sous-sol. En attendant, la question du logement est ardue et difficile. Zoé, fais-moi le plaisir d'aller voir cet appartement du quai Conti, dont je t'ai parlé. Il est assez délabré, ayant servi trente ans de dépôt à un fabricant de produits chimiques. Le propriétaire n'y veut pas faire de réparations, pensant le louer comme magasin. Les fenêtres sont à tabatière. Mais on voit de ces fenêtres un mur de lierre, un puits moussu, et une statue de Flore, sans tête et qui sourit encore. C'est ce qu'on ne trouve pas facilement à Paris.

IV

--Il est à louer, dit mademoiselle Zoé Bergeret, arrêtée devant la porte cochée. Il est à louer, mais nous ne le louerons pas. Il est trop grand. Et puis....

--Non, nous ne le louerons pas. Mais veux-tu le visiter? Je suis curieux de le revoir, dit timidement M. Bergeret à sa soeur.

Ils hésitaient. Il leur semblait qu'en pénétrant sous la voûte profonde et sombre, ils entraient dans la région des ombres.

Parcourant les rues à la recherche d'un logis, ils avaient traversé d'aventure cette rue étroite des Grands-Augustins qui a gardé sa figure de l'ancien régime et dont les pavés gras ne sèchent jamais. C'est dans une maison de cette rue, il leur en souvenait, qu'ils avaient passé six années de leur enfance. Leur père, professeur de

l'Université, s'y était établie en 1856, après avoir mené, quatre ans, une existence errante et précaire, sous un ministre ennemi, qui le chassait de ville en ville. Et cet appartement où Zoé et Lucien avaient commencé de respirer le jour et de sentir le goût de la vie était présentement à louer, au témoignage de l'écriteau battu du vent.

Lorsqu'ils traversèrent l'allée qui passait sous un massif avant-corps, ils éprouvèrent un sentiment inexplicable de tristesse et de pitié. Dans la cour humide se dressaient des murs que les brumes de la Seine et les pluies moisissaient lentement depuis la minorité de Louis XIV. Un apprentis, qu'on trouvait à droite en entrant, servait de loge au concierge. Là à l'embrasement de la porte-fenêtre, une pie dansait dans sa cage, et dans la loge, derrière un pot de fleurs, une femme cousait.

--C'est bien le second sur la cour qui est à louer?

--Oui. Vous voulez le voir?

--Nous désirons le voir.

La concierge les conduisit, une clef à la main. Ils la suivirent en silence. La morne antiquité de cette maison reculait dans un insondable passé les souvenirs que le frère et la sœur retrouvaient sur ces pierres noircies. Ils montèrent l'escalier de pierre avec une anxiété douloureuse, et, quand la concierge eut ouvert la porte de l'appartement, ils restèrent immobiles sur le palier, ayant peur d'entrer dans ces chambres où il leur semblait que leurs souvenirs d'enfance reposaient en foule, comme de petits morts.

--Vous pouvez entrer. L'appartement est libre.

D'abord ils ne retrouvèrent rien dans le grand vide des pièces et la nouveauté des papiers peints. Et ils s'étonnaient d'être devenus étrangers à ces choses jadis familières....

--Par ici la cuisine... dit la concierge. Par ici la salle à manger... par ici le salon....

Une voix cria de la cour:

--Mame Falempin?...

La concierge passa la tête par une des fenêtres du salon, puis, s'étant excusée, descendit l'escalier d'un pas mou, en gémissant.

Et le frère et la sœur se rappelèrent.

Les traces des heures inimitables, des jours d'émotions de l'enfance commencèrent à leur apparaître.

--Voilà la salle à manger, dit Zoé. Le buffet était là contre le mur.

--Le buffet d'acajou, «meurtri de ses longues erreurs», disait notre père, quand le professeur, sa famille et son mobilier étaient chassés sans trêve du Nord au Midi, du Levant à l'Occident, par le ministre du 2 Décembre. Il reposa à quelques années, blessé et boiteux.

--Voilà le poêle de faïence dans sa niche.

--On a changé le tuyau.

--Tu crois?

--Oui, Zoé. Le nôtre était surmonté d'une tête de Jupiter Trophonius. C'était, en ces temps lointains, la coutume des fumistes de la cour du Dragon d'orner d'un Jupiter Trophonius les tuyaux de faïence.

--Es-tu sûr?--Comment! tu ne te rappelles pas cette tête ceinte d'un diadème et portant une barbe en pointe?

--Non.

--Après tout, ce n'est pas surprenant. Tu as toujours été indifférente aux formes des choses. Tu ne regardes rien.

--J'observe mieux que toi, mon pauvre Lucien. C'est toi qui ne vois rien. L'autre jour, quand Pauline avait ondulé ses cheveux, tu ne t'en es pas aperçu.... Sans moi....

Elle n'acheva pas. Elle tournait autour de la chambre vide le regard de ses yeux verts et la pointe de son nez aigu.

--C'est là dans ce coin, près de la fenêtre, que se tenait mademoiselle Verpie, les pieds sur sa chaufferette. Le samedi, c'était le jour de la couturière. Mademoiselle Verpie ne manquait pas un samedi.

--Mademoiselle Verpie, soupira Lucien. Quel âge aurait-elle aujourd'hui? Elle était déjà vieille quand nous étions petits. Elle nous contait alors l'histoire d'un paquet d'allumettes. Je l'ai retenue et je puis la dire mot pour mot comme elle la disait: «C'était pendant qu'on posait les statues du pont des Saints-Pères. Il faisait un froid vif qui donnait l'onglée. En revenant de faire mes provisions, je regardais les ouvriers. Il y avait foule pour voir comment ils pourraient soulever des statues si lourdes. J'avais mon panier sous le bras. Un monsieur bien mis me dit: «Mademoiselle, vous flambez!» Alors je sens une odeur de soufre et je vois la fumée sortir de mon panier. Mon paquet d'allumettes de six sous avait pris feu.»

Ainsi mademoiselle Verpie contait cette aventure, ajouta M. Bergeret. Elle la contait souvent. C'avait été peut-être la plus considérable de sa vie.

--Tu oublies une partie importante du récit, Lucien. Voici exactement les paroles de mademoiselle Verpie:

--Un monsieur bien mis me dit; «Mademoiselle, vous flambez.» Je lui réponds: «Passez votre chemin et ne vous occupez pas de moi.--Comme vous voudrez, mademoiselle.» Alors je sens une odeur de soufre....

--Tu as raison, Zo : je mutilais le texte et j'omettais un endroit considérable. Par sa réponse, mademoiselle Verpie, qui était bossue, se montrait fille prudente et sage. C'est un point qu'il fallait retenir. Je crois me rappeler, d'ailleurs, que c'était une personne extrêmement pudique.

--Notre pauvre maman, dit Zo , avait la manie des raccommodages. Ce qu'on faisait de reprises à la maison!...

--Oui, elle était d'aiguille. Mais ce qu'elle avait de charmant, c'est qu'avant de se mettre  coudre dans la salle à manger, elle disposait près d'elle, au bord de la table, sous le plus clair rayon du jour, une botte de giroflées, dans un pot de grès, ou des marguerites, ou des fruits avec des feuilles, sur un plat. Elle disait que des pommes d'api  taient aussi jolies  voir que des roses; je n'ai vu personne goûter aussi bien qu'elle la beauté d'une pêche ou d'une grappe de raisin. Et quand on lui montrait des Chardins au Louvre, elle reconnaissait que c'était très bien. Mais on sentait qu'elle préférait les siens. Et avec quelle conviction elle me disait: «Vois, Lucien: y a-t-il rien de plus admirable que cette plume tombée de l'aile d'un pigeon!» Je ne crois pas qu'on ait jamais aimé la nature avec plus de candeur et de simplicité.

--Pauvre maman! soupira Zo . Et avec cela elle avait un goût terrible en toilette. Elle m'a choisi un jour, au Petit-Saint-Thomas, une robe bleue. Cela s'appelait le bleu-étincelle, et c'était effrayant. Cette robe a fait le malheur de mon enfance.

--Tu n'as jamais été coquette, toi.

--Vous croyez?... Eh bien! d' trompe-toi. Il m'aurait été fort agr able d'être bien habillée. Mais on rognait sur les toilettes de la soeur aînée pour faire des tuniques au petit Lucien. Il le fallait bien!

Ils passèrent dans une pièce étroite, une sorte de couloir.

--C'est le cabinet de travail de notre père, dit Zo .

--Est-ce qu'on ne l'a pas coupé en deux par une cloison? Je me le figurais plus grand.

--Non, il était comme  pr sent. Son bureau  tait là Et au-dessus il y avait le portrait de M. Victor Leclerc. Pourquoi n'as-tu pas gard  cette gravure, Lucien?

--Quoi! cet  troit espace renfermait la foule confuse de ses livres, et contenait des peuples entiers de po tes, de philosophes, d'orateurs, d'historiens. Tout enfant, j'écoutais leur silence, qui

remplissait mes oreilles d'un bourdonnement de gloire. Sans doute une telle assemblée reculait les murs. J'avais le souvenir d'une vaste salle.

--C'était très encombré. Il nous défendait de ranger rien dans son cabinet.

--C'est donc là qu'assis dans son vieux fauteuil rouge, sa chatte Zobéide à ses pieds sur un vieux coussin, il travaillait, notre père! C'est de là qu'il nous regardait avec ce sourire si lent qu'il a gardé dans la maladie jusqu'à sa dernière heure. Je l'ai vu sourire doucement à la mort, comme il avait souri à la vie.

--Je t'assure que tu te trompes, Lucien. Notre père ne s'est pas vu mourir.

M. Bergeret demeura un moment songeur, puis il dit:

--C'est étrange: je le revois dans mon souvenir, non point fatigué et blanchi par l'âge, mais jeune encore, tel qu'il était quand j'étais un tout petit enfant. Je le revois souple et mince, avec ses cheveux noirs, en coup de vent. Ces touffes de cheveux, comme fouettées d'un souffle de l'air, accompagnaient bien les têtes enthousiastes de ces hommes de 1830 et de 48. Je n'ignore pas que c'est un tour de brosse qui disposait ainsi leur coiffure. Mais tout de même ils semblaient vivre sur les cimes et dans l'orage. Leur pensée était plus haute que la nôtre, et plus généreuse. Notre père croyait à l'avènement de la justice sociale et de la paix universelle. Il annonçait le triomphe de la république et l'harmonieuse formation des États-Unis d'Europe. Sa déception serait cruelle, s'il revenait parmi nous.

Il parlait encore, et mademoiselle Bergeret n'était plus dans le cabinet. Il la rejoignit au salon vide et sonore. Là ils se rappelèrent tous deux les fauteuils et le canapé de velours grenat, dont, enfants, ils faisaient, dans leurs jeux, des murs et des citadelles.

--Oh! la prise de Damiette! s'écria M. Bergeret. T'en souvient-il, Zoé? Notre mère, qui ne laissait rien se perdre, recueillait les feuilles de papier d'argent qui enveloppaient les tablettes de chocolat. Elle m'en donna un jour une grande quantité, que je reçus comme un présent magnifique. J'en fis des casques et des cuirasses en les collant sur les feuilles d'un vieil atlas. Un soir que le cousin Paul était venu dîner à la maison, je lui donnai une de ces armures qui était celle d'un Sarrasin, et je revêtis l'autre: c'était l'armure de saint Louis. Toutes deux étaient des armures de plates. A y bien regarder, ni les Sarrasins ni les barons chrétiens ne s'armaient ainsi au XIII siècle. Mais cette considération ne nous arrêta point, et je pris Damiette.

»Ce souvenir renouvelle la plus cruelle humiliation de ma vie. Maître de Damiette, je fis prisonnier le cousin Paul, je le ficelai avec les cordes à sauter des petites filles, et je le poussai d'un tel élan

qu'il tomba sur le nez et se mit à pousser des cris lamentables, malgré son courage. Ma mère accourut au bruit, et quand elle vit le cousin Paul qui gisait ficelé et pleurant sur le plancher, elle le releva, lui essuya les yeux, l'embrassa et me dit: «N'as-tu pas honte, Lucien, de battre un plus petit que toi?» Et il est vrai que le cousin Paul, qui n'est pas devenu bien grand, était alors tout petit. Je n'objectai pas que cela se faisait dans les guerres. Je n'objectai rien, et je demeurai couvert de confusion. Ma honte était redoublée par la magnanimité du cousin Paul qui disait en pleurant: «Je ne me suis pas fait de mal.»

«Le beau salon de nos parents! soupira M. Bergeret. Sous cette tenture neuve, je le retrouve peu à peu. Que son vilain papier vert à ramages était aimable! Comme ses affreux rideaux de reps lie de vin répandaient une ombre douce et gardaient une chaleur heureuse! Sur la cheminée, du haut de la pendule, Spartacus, les bras croisés, jetait un regard indigné. Ses chaînes, que je tirais par désespoir, me restèrent un jour dans la main. Le beau salon! Maman nous y appelait parfois, quand elle recevait de vieux amis. Nous y venions embrasser mademoiselle Lalouette. Elle avait plus de quatre-vingts ans. Ses joues étaient couvertes de terre et de mousse. Une barbe moisie pendait à son menton. Une longue dent jaune passait à travers ses lèvres tachées de noir. Par quelle magie le souvenir de cette horrible petite vieille a-t-il maintenant un charme qui m'attire? Quel attrait me fait rechercher les vestiges de cette figure bizarre et lointaine? Mademoiselle Lalouette avait, pour vivre avec ses quatre chats, une pension viagère de quinze cents francs dont elle dépensait la moitié à faire imprimer des brochures sur Louis XVII. Elle portait toujours une douzaine de ces brochures dans son cabas. Cette bonne demoiselle avait à cœur de prouver que le Dauphin s'était évadé du Temple dans un cheval de bois. Tu te rappelles, Zoé, qu'un jour elle nous a donné à dîner dans sa chambre de la rue de Verneuil. Là sous une crasse antique, il y avait de mystérieuses richesses, des boîtes d'or et des broderies.

--Oui, dit Zoé; elle nous a montré des dentelles qui avaient appartenu à Marie-Antoinette.

--Mademoiselle Lalouette avait d'excellentes manières, reprit M. Bergeret. Elle parlait bien. Elle avait gardé la vieille prononciation. Elle disait: un _segret_; un _fi_, une _do_. Par elle j'ai touché au règne de Louis XVI. Notre mère nous appelait aussi pour dire bonjour à M. Mathalène, qui n'était pas aussi vieux que mademoiselle Lalouette, mais qui avait un visage horrible. Jamais âme plus douce ne se montra dans une forme plus hideuse. C'était un prêtre interdit, que mon père avait rencontré en 1848 dans les clubs et qu'il estimait pour ses opinions républicaines. Plus pauvre que mademoiselle Lalouette, il se privait de nourriture pour faire imprimer, comme elle, des brochures. Les siennes étaient destinées à prouver que le soleil et la lune tournent autour de la terre et ne sont pas en réalité plus grands qu'un fromage. C'était précisément l'avis de Pierrot; mais M. Mathalène ne s'y était rendu qu'après trente ans de méditations et de calculs. On trouve parfois encore quelque-une de ses

brochures dans les boîtes des bouquinistes. M. Mathalène avait du zèle pour le bonheur des hommes qu'il effrayait par sa laideur terrible. Il n'exceptait de sa charité universelle que les astronomes, auxquels il prêtait les plus noirs desseins à son endroit. Il disait qu'ils voulaient l'empoisonner, et il préparait lui-même ses aliments, autant par prudence que par pitié.

Ainsi, dans l'appartement vide, comme Ulysse au pays des Cimmériens, M. Bergeret appelait à lui des ombres. Il demeura pensif un moment et dit:

--Zoé, de deux choses l'une: ou bien, au temps de notre enfance, il se trouvait plus de fous qu'à présent, ou bien notre père en prenait plus que sa juste part. Je crois qu'il les aimait. Soit que la pitié l'attachât à eux, soit qu'il les trouvât moins ennuyeux que les personnes raisonnables, il en avait un grand cortège.

Mademoiselle Bergeret secoua la tête.

--Nos parents recevaient des gens très sensés et des hommes de mérite. Dis plutôt, Lucien, que les bizarreries innocentes de quelques vieilles gens t'ont frappé et que tu en as gardé un vif souvenir.

--Zoé, n'en doutons point: nous fûmes nourris tous deux parmi des gens qui ne pensaient pas d'une façon commune et vulgaire. Mademoiselle Lalouette, l'abbé Mathalène, M. Grille n'avaient pas le sens commun, cela est sûr. Te rappelles-tu M. Grille? Grand, gros, la face rubiconde avec une barbe blanche coupée ras aux ciseaux, il était vêtu, ôté comme hiver, de toile à matelas, depuis que ses deux fils avaient péri, en Suisse, dans l'ascension d'un glacier. C'était, au jugement de notre père, un helléniste exquis. Il sentait avec délicatesse la poésie des lyriques grecs. Il touchait d'une main légère et sûre au texte fatigué de Théocrite. Son heureuse folie était de ne pas croire à la mort certaine de ses deux fils. En les attendant avec une confiance insensée, il vivait, en habit de carnaval, dans l'intimité gémmeuse d'Alcée et de Sappho.

--Il nous donnait des berlingots, dit mademoiselle Bergeret.

--Il ne disait rien que de sage, d'élégant et de beau, reprit M. Bergeret, et cela nous faisait peur. La raison est ce qui effraye le plus chez un fou.

--Le dimanche soir, dit mademoiselle Bergeret, le salon était à nous.

--Oui, répondit M. Bergeret. C'est là qu'après dîner, on jouait aux petits jeux. On faisait des bouquets et des portraits, et maman tirait les gages. O candeur! simplicité passée, ô plaisirs ingénu! ô charme des mœurs antiques! Et l'on jouait des charades. Nous vidions tes armoires, Zoé, pour nous faire des costumes.

--Un jour, vous avez décroché les rideaux blancs de mon lit.

--C'Øtait pour faire les robes des druides, ZoØ, dans la scŁne du gui. Le mot Øtait _guimauve_. Nous excellions dans la charade. Et quel bon spectateur faisait notre pŁre! Il n'Øcoutait pas, mais il souriait. Je crois que j'aurais trŁs bien jouØ. Mais les grands m'Øtouffaient. Ils voulaient toujours parler.

--Ne te fais pas d'illusions, Lucien. Tu Øtais incapable de tenir ton rŁe dans une charade. Tu n'as pas de prØsence d'esprit. Je suis la premiŁre Åte reconnaître de l'intelligence et du talent. Mais tu n'es pas improvisateur. Et il ne faut pas te tirer de tes livres et de tes papiers.

--Je me rends justice, ZoØ, et je sais que je n'ai pas d'Øloquence. Mais quand Jules Guinaut et l'oncle Maurice jouaient avec nous, on ne pouvait pas placer un mot.

--Jules Guinaut avait un vrai talent comique, dit mademoiselle Bergeret, et une verve intarissable.

--Il Øtudiait alors la mØdecine, dit M. Bergeret. C'Øtait un joli garçøn.

--On le disait.

--Il me semble qu'il t'aimait bien.

--Je ne crois pas.

--Il s'occupait de toi.

--C'est autre chose.

--Et puis tout d'un coup il a disparu.

--Oui.

--Et tu ne sais pas ce qu'il est devenu?

--Non.... Allons-nous-en, Lucien.

--Allons-nous-en, ZoØ. Ici, nous sommes la proie des ombres.

Et le frŁre et la soeur, sans tourner la tØte, franchirent le seuil du vieil appartement de leur enfance. Ils descendirent en silence l'escalier de pierre. Et quand ils se retrouvŁrent dans la rue des Grands-Augustins parmi les fiacres, les camions, les mØnagŁres et les artisans, ils furent Øtourdis par les bruits et les mouvements de la vie, comme au sortir d'une longue solitude.

M. Panneton de La Barge avait des yeux à fleur de t ete et une  me à fleur de peau. Et, comme sa peau  tait luisante, on lui voyait une  me grasse. Il faisait paraître en toute sa personne de l'orgueil avec de la rondeur et une fiert  qui semblait ne pas craindre d'être importune. M. Bergeret soupçonna que cet homme venait lui demander un service.

Ils s' taient connus en province. Le professeur voyait souvent dans ses promenades, au bord de la lente rivière, sur un vert coteau, les toits d'ardoise fine du château qu'habitait M. de La Barge avec sa famille. Il voyait moins souvent M. de La Barge, qui fréquentait la noblesse de la contr e, sans être lui-même assez noble pour se permettre de recevoir les petites gens. Il ne connaissait M. Bergeret, en province, qu'aux jours critiques où l'un de ses fils avait un examen à passer. Cette fois, à Paris, il voulait  tre aimable et il y faisait effort:

--Cher monsieur Bergeret, je tiens tout d'abord à vous féliciter....

--N'en faites rien, je vous prie, r pondit M. Bergeret avec un petit geste de refus, que M. de La Barge eut grand tort de croire inspiré par la modestie.

--Je vous demande pardon, monsieur Bergeret, une chaire à la Sorbonne c'est une position très envi e... et qui convient à votre m rite.

--Comment va votre fils Adh mar? demanda M. Bergeret, qui se rappelait ce nom comme celui d'un candidat au baccalauréat qui avait intéressé à sa faiblesse toutes les puissances de la soci t  civile, ecclésiastique et militaire.

--Adh mar! Il va bien. Il va très bien. Il fait un peu la f ete. Qu'est-ce que vous voulez? Il n'a rien à faire. Dans un certain sens, il vaudrait mieux qu'il e t une occupation. Mais il est bien jeune. Il a le temps. Il tient de moi: il deviendra s rieux quand il aura trouv  sa voie.

--Est-ce qu'il n'a pas un peu manifesté à Auteuil? demanda M. Bergeret avec douceur.

--Pour l'armée, pour l'armée, r pondit M. Panneton de La Barge. Et je vous avoue que je n'ai pas eu le courage de l'en blâmer. Que voulez-vous? Je tiens à l'armée par mon beau-père, le g n ral, par mes beaux-frères, par mon cousin le commandant... Il était bien modeste de ne pas nommer son père Panneton, l'a n  des frères Panneton, qui tenait aussi à l'armée par les fournitures, et qui, pour avoir livré aux mobiles de l'armée de l'Est, qui marchaient dans la neige, des souliers   semelle de carton, avait été condamné en 1872, en police correctionnelle, à une peine l g re avec des considérants accablants, et était mort, dix ans après, dans son château de La Barge, riche et honoré.

--J'ai t lev  dans le culte de l'armée, poursuivit M. Panneton de La Barge. Tout enfant, j'avais la religion de l'uniforme. C'était une tradition de famille. Je ne m'en cache pas, je suis un homme de l'ancien régime. C'est plus fort que moi, c'est dans le sang. Je suis monarchiste et autoritaire de tempérament. Je suis royaliste. Or, l'armée, c'est tout ce qui nous reste de la monarchie, C'est tout ce qui subsiste d'un passé glorieux. Elle nous console du pr sent et nous fait espérer en l'avenir.

M. Bergeret aurait pu faire quelques observations d'ordre historique; mais il ne les fit pas, et M. Panneton de La Barge conclut:

--Voil pourquoi je tiens pour criminels ceux qui attaquent l'armée, pour insensés ceux qui oseraient y toucher.

--Napoléon, r pondit le professeur, pour louer une pièce de Luce de Lancival, disait que c'était une tragédie de quartier g n ral. Je puis me permettre de dire que vous avez une philosophie d'état-major. Mais puisque nous vivons sous le régime de la libert , il serait peut-être bon d'en prendre les moeurs. Quand on vit avec des hommes qui ont l'usage de la parole, il faut s'habituer à tout entendre. N'espérez pas qu'en France aucun sujet d'orsormais soit soustrait à la discussion. Considérez aussi, que l'armée n'est pas immuable; il n'y a rien d'immuable au monde. Les institutions ne subsistent qu'en se modifiant sans cesse. L'armée a subi de telles transformations dans le cours de son existence, qu'il est probable qu'elle changera encore beaucoup à l'avenir, et il est croyable que, dans vingt ans, elle sera tout autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui.

--J'aime mieux vous le dire tout de suite, r pliqua M. Panneton de La Barge. Quand il s'agit de l'armée, je ne veux rien entendre. Je le répète, il n'y faut pas toucher. C'est la hache. Ne touchez pas à la hache. A la derni re session du Conseil g n ral que j'ai l'honneur de présider, la minorité radicale-socialiste  mit un voeu en faveur du service de deux ans. Je me suis élevé contre ce voeu antipatriotique. Je n'ai pas eu de peine à démontrer que le service de deux ans, ce serait la fin de l'armée. On ne fait pas un fantassin en deux ans. Encore moins un cavalier. Ceux qui réclament le service de deux ans, vous les appelez des réformateurs, peut-être; moi, je les appelle des démolisseurs. Et il en est de toutes les réformes qu'on propose comme de celle-là

Ce sont des machines dressées contre l'armée. Si les socialistes avouaient qu'ils veulent la remplacer par une vaste garde nationale, ce serait plus franc.

--Les socialistes, r pondit M. Bergeret, contraires à toute entreprise de conquêtes territoriales, proposent d'organiser les milices uniquement en vue de la d fense du sol. Ils ne le cachent pas; ils le publient. Et ces idées valent bien, peut-être, qu'on les examine. N'ayez pas peur qu'elles soient trop vite réalisées. Tous les progr s sont incertains et lents, et suivis le plus souvent de mouvements

rétrogrades. La marche vers un meilleur ordre de choses est incertaine et confuse. Les forces innombrables et profondes, qui rattachent l'homme au passé, lui en font choir les erreurs, les superstitions, les préjugés et les barbaries, comme des gages précieux de sa sécurité. Toute nouveauté bienfaisante l'effraye. Il est imitateur par prudence, et il n'ose pas sortir de l'abri chancelant qui a protégé ses pères et qui va s'écrouler sur lui.

N'est-ce pas votre sentiment, monsieur Panneton? ajouta M. Bergeret avec un charmant sourire.

M. Panneton de La Barge répondit qu'il défendait l'armée. Il la représenta mal connue, persécutée, menacée. Et il poursuivit d'une voix qui s'enflait:

--Cette campagne en faveur du traître, cette campagne si obstinée et si ardente, quelles que soient les intentions de ceux qui la mènent, l'effet en est certain, visible, indéniable. L'armée en est affaiblie, ses chefs en sont atteints.

--Je vais maintenant vous dire des choses extrêmement simples, répondit M. Bergeret. Si l'armée est atteinte dans la personne de quelques-uns de ses chefs, ce n'est point la faute de ceux qui ont demandé la justice; c'est la faute de ceux qui l'ont si longtemps refusée; ce n'est pas la faute de ceux qui ont exigé la lumière, c'est la faute de ceux qui l'ont dérobée obstinément avec une imbécillité démesurée et une scélératesse atroce. Et enfin, puisqu'il y a eu des crimes, le mal n'est point qu'ils soient connus, le mal est qu'ils aient été commis. Ils se cachaient dans leur ornement et leur difformité même. Ce n'était pas des figures reconnaissables. Ils ont passé sur les foules comme des nuées obscures. Pensiez-vous donc qu'ils ne crèveraient pas? Pensiez-vous que le soleil ne luirait plus sur la terre classique de la justice, dans le pays qui fut le professeur de droit de l'Europe et du monde?

--Ne parlons pas de l'Affaire, répondit M. de La Barge. Je ne la connais pas. Je ne veux pas la connaître. Je n'ai pas lu une ligne de l'enquête. Le commandant de La Barge, mon cousin, m'a affirmé que Dreyfus était coupable. Cette affirmation m'a suffi.... Je venais, cher monsieur Bergeret, vous demander un conseil. Il s'agit de mon fils Adhmar, dont la situation me préoccupe. Un an de service militaire, c'est déjà bien long pour un fils de famille. Trois ans, ce serait un véritable désastre. Il est essentiel de trouver un moyen d'exemption. J'avais pensé à la licence des lettres... je crains que ce ne soit trop difficile. Adhmar est intelligent. Mais il n'a pas de goût pour la littérature.

--Eh bien! dit M. Bergeret, essayez de l'École des hautes études commerciales, ou de l'Institut commercial ou de l'École de commerce. Je ne sais si l'École d'horlogerie de Cluses fournit encore un motif d'exemption. Il n'était pas difficile, m'a-t-on dit, d'obtenir le brevet.

--AdhØmar ne peut pourtant faire des montres, dit M. de La Barge avec quelque pudeur.--Essayez de l'École des langues orientales, dit obligeamment M. Bergeret. C'Øtait excellent à l'origine.

--C'est bien gâØ depuis, soupira M. de La Barge.

--Il y a encore du bon. Voyez un peu dans le tamoul.

--Le tamoul, vous croyez?

--Ou le malgache.

--Le malgache, peut-Øtre.

--Il y a aussi une certaine langue polynØsienne qui n'Øtait plus parlØe, au commencement de ce siÈcle, que par une vieille femme jaune. Cette femme mourut laissant un perroquet. Un savant allemand recueillit quelques mots de cette langue sur le bec du perroquet. Il en fit un lexique. Peut-Øtre ce lexique est-il enseignØ à l'École des langues orientales. Je conseille vivement à monsieur votre fils de s'en informer.

Sur cet avis, M. Panneton de La Barge salua et se retira pensif.

VI

Les choses se passèrent comme elles devaient se passer. M. Bergeret chercha un appartement; ce fut sa soeur qui le trouva. Ainsi l'esprit positif eut l'avantage sur l'esprit spéculatif. Il faut reconnaître que mademoiselle Bergeret avait bien choisi. Il ne lui manquait ni l'expérience de la vie ni le sens du possible. Institutrice, elle avait habitØ la Russie et voyagØ en Europe. Elle avait observØ les moeurs diverses des hommes. Elle connaissait le monde: cela l'aidait à connaître Paris.

--C'est là dit-elle à son frère, en s'arrêtant devant une maison neuve qui regardait le jardin du Luxembourg.

--L'escalier est dØcent, dit M. Bergeret, mais un peu dur.

--Tais-toi Lucien. Tu es encore assez jeune pour monter sans fatigue cinq petits Øtages.

--Tu crois? répondit Lucien flattØ.

Elle prit soin encore de l'avertir que le tapis allait jusqu'en haut.

Il lui reprocha en souriant d'Øtre sensible à de petites vanités.

--Mais peut-être, ajouta-t-il, recevrais-je moi-même l'impression d'une légère offense si le tapis s'arrêtait à l'étage inférieur au mien. On fait profession de sagesse, et l'on reste vain par quelque endroit. Cela me rappelle ce que j'ai vu hier, après dîner, en passant devant une église.

Les degrés du parvis étaient couverts d'un tapis rouge que venait de fouler, après la cérémonie, le cortège d'un grand mariage. De petits mariés pauvres et leur pauvre compagnie attendaient, pour entrer dans l'église, que la noce opulente en fût toute sortie. Ils riaient à l'idée de gravir les marches sur cette pourpre inattendue, et la petite mariée avait déjà posé ses pieds blancs sur le bord du tapis. Mais le suisse lui fit signe de reculer. Les employés des pompes nuptiales roulèrent lentement l'étoffe d'honneur, et c'est seulement quand ils en eurent fait un énorme cylindre qu'il fut permis à l'humble noce de monter les marches nues. J'observais ces bonnes gens qui semblaient assez amusés de l'aventure. Les petits consentent avec une admirable facilité à l'inégalité sociale, et Lamennais a bien raison de dire que la société repose tout entière sur la résignation des pauvres.

--Nous sommes arrivés, dit mademoiselle Bergeret.

--Je suis essouffé, dit M. Bergeret.

--Parce que tu as parlé, dit mademoiselle Bergeret. Il ne faut pas faire des récits en montant les escaliers.

--Après tout, dit M. Bergeret, c'est le sort commun des sages de vivre sous les toits. La science et la méditation sont, pour une grande part, renfermées dans des greniers. Et, à bien considérer les choses, il n'y a pas de galerie de marbre qui vaille une mansarde ornée de belles pensées.

--Cette pièce, dit mademoiselle Bergeret, n'est pas mansardée; elle est éclairée par une belle fenêtre, et tu en feras ton cabinet de travail.

En entendant ces mots, M. Bergeret regarda ces quatre murs avec effarement, et il avait l'air d'un homme au bord d'un abîme.

--Qu'est-ce que tu as? demanda sa sœur inquiète.

Mais il ne répondit pas. Cette petite pièce carrée, tendue de papier clair, lui apparaissait noire de l'avenir inconnu. Il y entra d'un pas craintif et lent, comme s'il pénétrait dans l'obscur destinée. Et mesurant sur le plancher la place de sa table de travail:

--Je serai là dit-il. Il n'est pas bon de considérer avec trop de sentiment les idées de passé et de futur. Ce sont des idées abstraites, que l'homme ne possédait pas d'abord et qu'il acquit avec effort, pour son malheur. L'idée du passé est elle-même assez douloureuse. Personne, je crois, ne voudrait recommencer la vie en

repassant exactement par tous les points déjà parcourus. Il y a des heures aimables et des moments exquis; je ne le nie point. Mais ce sont des perles et des pierreries clairsemées sur la trame rude et sombre des jours. Le cours des années est, dans sa brièveté, d'une lenteur fastidieuse, et s'il est parfois doux de se souvenir, c'est que nous pouvons arrêter notre esprit sur un petit nombre d'instantanés. Encore cette douceur est-elle pâle et triste. Quant à l'avenir, on ne le peut regarder en face, tant il y a de menaces sur son visage ténébreux. Et lorsque tu m'as dit, Zoé: «Ce sera ton cabinet de travail», je me suis vu dans l'avenir, et c'est un spectacle insupportable. Je crois avoir quelque courage dans la vie; mais je réfléchis, et la réflexion nuit beaucoup à l'intrépidité.

--Ce qui était difficile, dit Zoé, c'était de trouver trois chambres à coucher.

--Assurément, répondit M. Bergeret, l'humanité dans sa jeunesse ne concevait pas comme nous l'avenir et le passé. Or ces idées qui nous dévorent n'ont point de réalité en dehors de nous. Nous ne savons rien de la vie; son développement dans le temps est une pure illusion. Et c'est par une infirmité de nos sens que nous ne voyons pas demain réalisé comme hier. On peut fort bien concevoir des êtres organisés de façon à percevoir simultanément des phénomènes qui nous apparaissent séparés les uns des autres par un intervalle de temps appréciable. Et nous-mêmes nous ne percevons pas dans l'ordre des temps la lumière et le son. Nous-mêmes nous embrassons d'un seul regard, en levant les yeux au ciel, des aspects qui ne sont point contemporains. Les lueurs des étoiles, qui se confondent dans nos yeux, y mêlent en moins d'une seconde des siècles et des milliers de siècles. Avec des appareils autres que ceux dont nous disposons, nous pourrions nous voir morts au milieu de notre vie. Car, puisque le temps n'existe point en réalité et que la succession des faits n'est qu'une apparence, tous les faits sont réalisés ensemble et notre avenir ne s'accomplit pas. Il est accompli. Nous le découvrons seulement. Conçois-tu maintenant, Zoé, pourquoi je suis demeuré stupide sur le seuil de la chambre où je serai? Le temps est une pure idée. Et l'espace n'a pas plus de réalité que le temps.

--C'est possible, dit Zoé. Mais il coûte fort cher à Paris. Et tu as pu t'en rendre compte en cherchant des appartements. Je crois que tu n'es pas bien curieux de voir ma chambre. Viens: tu t'intéresseras davantage à celle de Pauline.

--Voyons l'une et l'autre, dit M. Bergeret, qui promena docilement sa machine animale à travers les petits carrés tapissés de papiers à fleurs.

Cependant il poursuivait le cours de ses réflexions:

--Les sauvages, dit-il, ne font pas la distinction du présent, du passé et de l'avenir. Et les langues, qui sont assurément les plus vieux monuments de l'humanité, nous permettent d'atteindre les âges où les races dont nous sommes issus n'avaient pas encore opéré ce travail

mØta-physique. M. Michel BrØal, dans une belle Øtude qu'il vient de publier, montre que le verbe, si riche maintenant en ressources pour marquer l'antØrioritØ d'une action, n'avait à l'origine aucun organe pour exprimer le passØ, et que l'on employa pour remplir cette fonction les formes impliquant une affirmation redoublØe du prØsent.

Comme il parlait ainsi, il revint dans la piŁce qui devait CЄtre son cabinet de travail, et qui lui Øtait apparue d'abord pleine, dans son vide, des ombres de l'avenir ineffable. Mademoiselle Bergeret ouvrit la fenCЄtre.

--Regarde, Lucien.

Et M. Bergeret vit les cimes dØpouillØes des arbres, et il sourit.

Ces branches noires, dit-il, prendront, au soleil timide d'avril, les teintes violettes des bourgeons; puis elles Øclateront en tendre verdure. Et ce sera charmant. ZoØ, tu es une personne pleine de sagesse et de bontØ, une vØnØrable intendante et une soeur trŁs aimable. Viens que je t'embrasse.

Et M. Bergeret embrassa sa soeur ZoØ, et lui dit:

--Tu es bonne, ZoØ.

Et mademoiselle ZoØ rØpondit:

--Notre pŁre et notre mŁre Øtaient bons tous deux.

M. Bergeret voulut l'embrasser une seconde fois. Mais elle lui dit:

--Tu vas me dØcoiffer, Lucien, j'ai horreur de cela.

Et M. Bergeret regardant par làfenCЄtre, Øtendit le bras:

--Tu vois, ZoØ: à droite, à la place de ces vilains bâtiments, Øtait la PØpiniŁre. Là m'ont dit nos aînØs, des allØes couraient en labyrinthe parmi des arbustes, entre des treillages peints en vert. Notre pŁre s'y promenait, dans sa jeunesse. Il lisait la philosophie de Kant et les romans de George Sand sur un banc, derriŁre la statue de VellØda. VellØda rCЄveuse, les bras joints sur sa faucille mystique, croisait ses jambes, admirØes d'une jeunesse gØnØreuse. Les Øtudiants s'entretenaient, à ses pieds, d'amour, de justice et de libertØ. Ils ne se rangeaient pas alors dans le parti du mensonge, de l'injustice et de la tyrannie.

»L'Empire dØtruisit la PØpiniŁre. Ce fut une mauvaise oeuvre. Les choses ont leur àne. Avec ce jardin pØrissent les nobles pensØes des jeunes hommes. Que de beaux rCЄves, que de vastes espØrances ont ØtØ formØs devant la VellØda romantique de Maindron! Nos Øtudiants ont aujourd'hui des palais, avec le buste du PrØsident de la RØpublique sur la cheminØe de la salle d'honneur. Qui leur rendra les allØes sinueuses de la PØpiniŁre, oØ ils s'entretenaient des moyens d'Øtablir

la paix, le bonheur et la liberté du monde? Qui leur rendra le jardin où ils rôpôtaient, dans l'air joyeux, au chant des oiseaux, les paroles gônôreuses de leurs maîtres Quinet et Michelet?

--Sans doute, dit mademoiselle Bergeret; ils ôtaient pleins d'ardeur, ces ôtudiants d'autrefois. Mais enfin ils sont devenus des môdecins et des notaires dans leurs provinces. Il faut se rôsigner à la môdiocritô de la vie. Tu le sais bien, que c'est une chose trôs difficile que de vivre, et qu'il ne faut pas beaucoup exiger des hommes.... Enfin, tu es content de ton appartement?

--Oui. Et je suis sûr que Pauline sera ravie. Elle a une jolie chambre.

--Sans doute. Mais les jeunes filles ne sont jamais ravies.

--Pauline n'est pas malheureuse avec nous.

--Non, certes. Elle est trôs heureuse. Mais elle ne le sait pas.

--Je vais rue Saint-Jacques, dit M. Bergeret, demander à Roupart de me poser des tablettes de bois dans mon cabinet de travail.

VII

M. Bergeret aimait et estimait hautement les gens de môtier. Ne faisant point de grands amônagement, il n'avait guêre occasion d'appeler des ouvriers; mais, quand il en employait un, il s'efforçait de lier conversation avec lui, comptant bien en tirer quelques paroles substantielles.

Aussi fit-il un gracieux accueil au menuisier Roupart qui vint, un matin, poser des bibliothêques dans le cabinet de travail.

Cependant, couchô à sa coutume, au fond du fauteuil de son maître, Riquet dormait en paix. Mais le souvenir immômorial des pôrils qui assiôgeaient leurs aïeux sauvages dans les forôts rend lôger le sommeil des chiens domestiques. Il convient de dire aussi que cette aptitude hôrôditaire au prompt rôveil ôtait entretenue chez Riquet par le sentiment du devoir. Riquet se considôrait lui-môme comme un chien de garde. Fermement convaincu que sa fonction ôtait de garder la maison, il en concevait une heureuse fiertô.

Par malheur, il se figurait les maisons comme elles sont dans les campagnes et dans les Fables de La Fontaine, entre cour et jardin, et telles qu'on en peut faire le tour en flairant le sol parfumô des odeurs des bôetes et du fumier. Il ne se mettait pas dans l'esprit le plan de l'appartement que son maître occupait au cinquême ôtage d'un grand immeuble. Faute de connaître les limites de son domaine, il ne

savait pas précisément ce qu'il avait à garder. Et c'était un gardien féroce. Pensant que la venue de cet inconnu en pantalon bleu rapiécé, qui sentait la sueur et traînait des planches, mettait la demeure en péril, il sauta à bas du fauteuil et se mit à aboyer à l'homme, en reculant devant lui avec une lenteur héroïque. M. Bergeret lui ordonna de se taire, et il obéit à regret, surpris et triste de voir son dévouement inutile et ses avis méprisés. Son regard profond, tourné vers son maître, semblait lui dire:

--Tu repis cet anarchiste avec les engins qu'il traîne après lui. J'ai fait mon devoir, adviene que pourra.

Il reprit sa place accoutumée et se rendormit. M. Bergeret, quittant les scoliestes de Virgile, commença de converser avec le menuisier. Il lui fit d'abord des questions touchant le débit, la coupe et le polissage des bois, et l'assemblage des planches. Il aimait à s'instruire et savait l'excellence du langage populaire.

Roupart, tourné contre le mur, lui faisait des réponses interrompues par de longs silences, pendant lesquels il prenait des mesures. C'est ainsi qu'il traita des lambris et des assemblages.

--L'assemblage à tenon et mortaise, dit-il, ne veut point de colle, si l'ouvrage est bien dressé.

--N'y a-t-il point aussi, demanda M. Bergeret, l'assemblage en queue-d'aronde?

--Il est rustique et ne se fait plus, répondit le menuisier.

Ainsi le professeur s'instruisait en écoutant l'artisan. Ayant assez avancé l'ouvrage, le menuisier se tourna vers M. Bergeret. Sa face creusée, ses grands traits, son teint brun, ses cheveux collés au front et sa barbe de bouc toute grise de poussière lui donnaient l'air d'une figure de bronze. Il sourit d'un sourire pénétrant et doux et montra ses dents blanches, et il parut jeune.

--Je vous connais, monsieur Bergeret.

--Vraiment?

--Oui, oui, je vous connais.... Monsieur Bergeret, vous avez fait tout de même quelque chose qui n'est pas ordinaire.... Ça ne vous fâche pas que je vous le dise?

--Nullement.

--Eh bien vous avez fait quelque chose qui n'est pas ordinaire. Vous êtes sorti de votre caste et vous n'avez pas voulu frayer avec les défenseurs du sabre et du goupillon.

--Je déteste les faussaires, mon ami, répondit M. Bergeret. Cela devrait être permis à un philologue. Je n'ai pas caché ma pensée. Maie

je ne l'ai pas beaucoup répandue. Comment la connaissez-vous?

--Je vais vous dire: on voit du monde, rue Saint-Jacques, à l'atelier. On en voit des uns et des autres, des gros et des maigres. En rabotant mes planches, j'entendais Pierre qui disait: «Cette canaille de Bergeret!» Et Paul lui demandait: «Est-ce qu'on ne lui cassera pas la gueule?» Alors j'ai compris que vous étiez du bon côté dans l'Affaire. Il n'y en a pas beaucoup de votre espèce dans le cinquième.

--Et que disent vos amis?

--Les socialistes ne sont pas bien nombreux par ici, et ils ne sont pas d'accord. Samedi dernier, à la Fraternelle, nous  tions quatre pelés et un tondu et nous nous sommes pris aux cheveux. Le camarade Fl chier, un vieux, un combattant de 70, un communard, un déporté, un homme, est monté à la tribune et nous a dit: «Citoyens, tenez-vous tranquilles. Les bourgeois intellectuels ne sont pas moins bourgeois que les bourgeois militaires. Laissez les capitalistes se manger le nez. Croisez-vous les bras, et regardez venir les antis mites. Pour l'heure, ils font l'exercice avec un fusil de paille et un sabre de bois. Mais quand il s'agira de procéder à l'expropriation des capitalistes, je ne vois pas d'inconvénient à commencer par les juifs.»

»Et l dessus, les camarades ont fait aller leurs battoirs. Mais, je vous le demande, est-ce que c'est comme ça que devait parler un vieux communard, un bon révolutionnaire? Je n'ai pas d'instruction comme le citoyen Fl chier, qui a étudié dans les livres de Marx. Mais je me suis bien aperçu qu'il ne raisonnait pas droit. Parce qu'il me semble que le socialisme; qui est la v rit , est aussi la justice et la bonté, que tout ce qui est juste et bon en sort naturellement comme la pomme du pommier. Il me semble que combattre une injustice, c'est travailler pour nous, les prolétaires, sur qui pèsent toutes les injustices. A mon idée, tout ce qui est équitable est un commencement de socialisme. Je pense comme Jaurès que marcher avec les défenseurs de la violence et du mensonge, c'est tourner le dos à la r volution sociale. Je ne connais ni juifs ni chrétiens. Je ne connais que des hommes, et je ne fais de distinction entre eux que de ceux qui sont justes et de ceux qui sont injustes. Qu'ils soient juifs ou chrétiens, il est difficile aux riches d'être équitables. Mais quand les lois seront justes, les hommes seront justes. D s  pr sent les collectivistes et les libertaires préparent l'avenir en combattant toutes les tyrannies et en inspirant aux peuples la haine de la guerre et l'amour du genre humain. Nous pouvons d s  pr sent faire un peu de bien. C'est ce qui nous empêchera de mourir d' sesp r s et la rage au cœur. Car bien sûr nous ne verrons pas le triomphe de nos idées, et quand le collectivisme sera établi sur le monde, il y aura beau temps que je serai sorti de ma soupente les pieds devant... Mais je jase et le temps file.»

Il tira sa montre et voyant qu'il était onze heures, il endossa sa veste, ramassa ses outils, enfonça sa casquette jusqu'à la nuque et dit sans se retourner:

--Pour sûr que la bourgeoisie est pourrie! Ça s'est vu du reste dans l'affaire Dreyfus.

Et il s'en alla d'jeuner.

Alors, soit qu'en son léger sommeil un songe eût effrayé son âme obscure, soit qu'opiant, à son réveil, la retraite de l'ennemi, il en prit avantage, soit que le nom qu'il venait d'entendre l'eût rendu furieux, ainsi que le maître feignit de le croire, Riquet s'élança la gueule ouverte et le poil hérissé, les yeux en flammes, sur les talons de Roupart qu'il poursuivit de ses aboiements frénétiques.

Demeuré seul avec lui, M. Bergeret lui adressa, d'un ton plein de douceur, ces paroles attristées:

--Toi aussi, pauvre petit être noir, si faible en dépit de tes dents pointues et de ta gueule profonde, qui, par l'appareil de la force, rendent ta faiblesse ridicule et ta poltronnerie amusante, toi aussi tu as le culte des grandeurs de chair et la religion de l'antique iniquité. Toi aussi tu adores l'injustice par respect pour l'ordre social qui t'assure ta niche et ta pâture. Toi aussi tu tiendrais pour véritable un jugement irrégulier, obtenu par le mensonge et la fraude. Toi aussi tu es le jouet des apparences. Toi aussi tu te laisses séduire par des mensonges. Tu te nourris de fables grossières. Ton esprit ténébreux se repaît de ténèbres. On te trompe et tu te trompes avec une plénitude délicate. Toi aussi tu as des haines de race, des préjugés cruels, le mépris des malheureux.

Et comme Riquet tournait sur lui un regard d'une innocence infinie, M. Bergeret reprit avec plus de douceur encore:

--Je sais: tu as une bonté obscure, la bonté de Caliban. Tu es pieux, tu as ta théologie et ta morale, tu crois bien faire. Et puis tu ne sais pas. Tu gardes la maison, tu la gardes même contre ceux qui la défendent et qui l'ornent. Cet artisan que tu voulais en chasser a, dans sa simplicité, des pensées admirables. Tu ne l'as pas écouté.

Tes oreilles velues entendent non celui qui parle le mieux, mais celui qui crie le plus fort. Et la peur, la peur naturelle, qui fut la conseillère de tes ancêtres et des miens, à l'âge des cavernes, la peur qui fit les dieux et les crimes, te détourne des malheureux et t'ôte la pitié. Et tu ne veux pas être juste. Tu regardes comme une figure étrangère la face blanche de la Justice, divinité nouvelle, et tu rampes devant les vieux dieux, noirs comme toi, de la violence et de la peur. Tu admires la force brutale parce que tu crois qu'elle est la force souveraine, et que tu ne sais pas qu'elle se devore elle-même. Tu ne sais pas que toutes les ferrailles tombent devant une idée juste.

Tu ne sais pas que la force véritable est dans la sagesse et que les nations ne sont grandes que par elle. Tu ne sais pas que ce qui fait la gloire des peuples, ce ne sont pas les clameurs stupides, poussées

sur les places publiques, mais la pensée auguste, cachée dans quelque mansarde et qui, un jour, répandue par le monde, en changera la face. Tu ne sais pas que ceux-là honorent leur patrie qui, pour la justice, ont souffert la prison, l'exil et l'outrage. Tu ne sais pas.

VIII

M. Bergeret, dans son cabinet de travail, conversait avec M. Goubin, son élève.

--J'ai découvert, aujourd'hui, dit-il, dans la bibliothèque d'un ami, un petit livre rare et peut-être unique. Soit qu'il l'ignore, soit qu'il le méprise, Brunet ne le cite pas dans son Manuel. C'est un petit in-douze, intitulé: *Les caractères et pourtraictures tracés d'après les modèles antiques*. Il fut imprimé dans la docte rue Saint-Jacques, en 1538.

--En connaissez-vous l'auteur? demanda M. Goubin.

--C'est un sieur Nicole Langelier, Parisien, répondit M. Bergeret. Il n'écrit pas aussi agréablement qu'Amyot. Mais il est clair et plein de sens. J'ai pris plaisir à lire son ouvrage, et j'en ai copié un chapitre fort curieux. Voulez-vous l'entendre?

--Bien volontiers, répondit M. Goubin. M. Bergeret prit un papier sur sa table et lut ce titre:

Des Trublions qui nasquirent en la République. M. Goubin demanda quels étaient ces Trublions. M. Bergeret lui répondit que peut-être il le saurait par la suite, et qu'il était bon de lire un texte avant de le commenter. Et il lut ce qui suit:

«Lors parurent gens dans la ville qui pousoient grands cris, et furent dicts les Trublions, pour ce que ils servoient ung chef nommé Trublion, lequel estoit de haut lignage, mais de peu de sçavoir et en grande impertie de jeunesse. Et avoient les Trublions ung autre chef, nommé Tintinnabule, lequel faisoit beaux discours et carmes mirifiques. Et avoit esté piteusement mis hors la républicque par loi et usage de ostracisme. De vray le dict Tintinnabule estoit contraire à Trublion. Quand cettuy tiroit en aval cet autre tiroit en amont. Mais les Trublions n'en avoient cure, étant si fols gens, que ne sçavoient où alloient.

»Et vivoit lors en la montaigne un villageois qui avoit nom Robin Mielleux, jätout chenu, en semblance de fouyn, ou blereau, de grande ruse et cautèle, et bien expert en l'art de feindre, qui pensoit gouverner la cité par le moyen de ces Trublions, et les flattoit et, pour les attirer à soy, leur sifflait d'une voix doucette comme flûte, selon les guises de l'oyseleur qui va piper les oisillons. Estoit le

bon Tintinnabule esbahi et marri de telles piperies et avoit grand paour que Robin Mielleux lui prist ses oisons.

» Dessoubs Trublion, Tintinnabule et Robin Mielleux, tenoient commandemens dans la catherve trublionne:

ij coquillons bien aigres,
xxj marranes,
un quarteron de bons moines mendiants,
viij faiseurs d'almanachs,
lv d'Ømagogues misoxlnes, xØnophobes, xØnoctones et
xØnophages; et six boisseaux de gentilshommes d'Øvots à la
belle dame de Bourdes, en Navarre.

» Par ainsi avoient chefs divers et contraires les Trublions. Et estoit bien importune engeance, et de mesme que Harpyes, ainsy que rapporte Virgilius, assises dessus les arbres, crioient horriblement et gastoient tout ce qui gisoit dessoubs elles, semblablement ces mauvais Trublions se guindoient es corniches et pinacles des hostels et eccleses pour de là despiter, garbouiller, embouser et compisser les bourgeois d'Øbonnaires.

» Et avoient diligemment choisi ung vieil coronel, du nom de Gelgopole, le plus inepte es guerres que ils eussent peu trouver, et le plus ennemi de toute justice et contempteur des lois augustes, pour en faire leur idole et parangon, et alloient criant par la ville: «Longue vie au vieil coronel!» Et les petits grimauds d'Øcole piaillaient semblablement à leur derrièrre: «Longue vie au vieil coronel!» Faisoient les dicts Trublions force assemblØes et conventicules, en lesquelles vocifØraient la santØ du vieil coronel, d'une telle vØhØmence de gueule, que les airs en estoient estonnØs et que les oiseaux qui voloient pour lors sur leurs testes en tombent estourdis et morts. De vray, estoit bien vilaine manie et phrØnØsie trÈs horrible.

» Cuidoient les dicts Trublions que pour bien servir la citØ et mØriter la couronne civique, laquelle est faite de feuilles de chesne nouØes par une bandelette de laine, sans plus, et honorable entre toutes couronnes, faut jecter cris furieux et discours trÈs insanes, et que ceulx qui poussent la charrue, et ceulx-là qui faulchent et moissonnent, mÈnent paistre les troupeaux et greffent leurs poiriers, en ce doux pays de vignes, de bleds, de vertes prairies et de jardins fruitiers, ne servent point la citØ, ni ces compaignons qui taillent la pierre et bastissent en les villes et villaiges des maisons couvertes de tuile rouge et de fine ardoise, ni les tisserans, ni les verriers, ni les carriers qui oeuvrent es entrailles de CybÈle, et que ne la servent point les doctes hommes qui labourent en leurs estudes clauses et librairies bien amples, à cognoistre beaux secrets de nature, ni les mÈres allaictans leurs nourrissons, ni ceste bonne vieille filant sa quenouille au coin du feu et faisant des contes à ses petits enfans; mais que ils servent la citØ ces Trublions à braire comme asnes en foire. Et disons, pour estre juste, que, ce faisant, pensoient bien faire. Car ne avoient en propre que les nuages de leur

cerveau et le vent de leur bouche, et souffloient à force pour le bien public et commun prouffict.

«Et ne crioient pas tant seulement «Longue vie au vieil coronel!» ains crioient encore sans røpit qu'ilz amaient la citø. En quoi ils faisoient griŁve offense aux aultres citoyens, en donnant à entendre que ceulx-ci, qui ne crioient point, n'amaient point la citø maternelle et doux lieu de naissance. Ce qui est imposture manifeste et insupportable injure, car les hommes sucent avec le premier lait ce naturel amour, et est doux à respirer l'air natal. Or estoient de ce temps en la ville et contrøe moult prud'hommes et saiges, lesquels amaient leur citø et republicque d'une plus chŁre et pure amour que oncques ne l'amŁrent ces Trublions. Car ils vouloient les dicts prud'hommes que leur ville demourast saige comme eux, toute florie de grŁces et vertus, portant gentiment en sa dextre la vergette d'or que surmonte la main de justice, et fust toute riante, pacifique et libre, et non point du tout, comme à contre fil la souhaitaient ces Trublions, tenant es mains gros baston à scarbouiller les bons citoyens et benoist chapelet à armonner des _ave_, orde et mauvaie et misørablement soubmise au vieil coronel Gelgopole et à ce Tintinnabule. Car, de vray, la vouloient soubmettre aux frocards, hypocrites, bigots, cafars, imposteurs, pouilleux, enjuponnø, escabournø, encucullø, cagouleux, tondu et deschaux, mangeurs de crucifix, fesseurs de requiem, mendiants, faiseurs de dupes, captateurs de testaments, qui lors pullulaient et avaient acquis jà furtivement tant en maisons qu'en bois, champs et prairies, la tierce part du pays franøys. Et s'estudioient (ces Trublions), à rendre la citø toute rude et inølgante. Car avoient pris en aversion et desgoust la møditation, la philosophie, et tout argument døduict par droict sens et fine raison, et toute pensøe soubtile, et ne cognoissoient que la force; encore ne la prisoient-ils que si elle estoit toute brute. Voilà comme ils amaient leur citø et lieu de naissance, ces Trublions....»

M. Bergeret se gardait bien, en lisant ce vieux texte, de faire sonner toutes les lettres dont il øtait hørissø à la mode de la Renaissance. Il avait le sentiment de la belle langue natale. Il se moquait de l'orthographe comme d'une chose møprisable et avait au contraire le respect de la vieille prononciation si løgŁre et si coulante et qui de nos jours s'alourdit malheureusement. M. Bergeret lisait son texte conformøment à la prononciation traditionnelle. Sa diction rendait aux vieux mots la jeunesse et la nouveautø. Aussi le sens en coulait-il clair et limpide pour M. Goubin, qui fit cette remarque:

--Ce qui me plaît dans ce morceau c'est la langue. Elle est naïve.

--Croyez-vous? dit M. Bergeret.

Et il reprit sa lecture.

«Et disoient les Trublions que ils døfendoient les coronels et souldards de la citø et røpublicque, ce qui estoit gaberie et dørision, car les coronels et souldards qui sont armø à force de

cannes à feu, mousquetterie, artillerie et autres engins très terribles ont employé à défendre les citoyens, et non soyent employés par les citoyens inarmés, et que il estoit impossible de imaginer qu'il fust dans la ville assez de gens pour attaquer leurs propres défenseurs, et que les prud'hommes opposés aux Trublions demandaient tant seulement que les colonels demeurassent honorablement soumis aux lois tant augustes et saintes de la cité et républicque. Ains les dictes Trublions criaient toujours et ne sçavoient rien entendre, pour ce que avare nature les avoit desnués d'entendement.

»Nourrissoient les Trublions grande haine des nations étrangères. Et au seul nom des dictes nations ou peuples les yeux leur sortaient hors de la teste, à la mode des crevisses de mer, très horriblement, et faisoient grands tours de bras comme aisles de moulins, et n'estoit emmi eux clerc de tabellion ou apprentif chaircuitier qui ne voulust envoyer cartel à un roi ou reine ou empereur de quelque grand pays, et le moindre bonnetier ou cabaretier faisoit mine à tout moment de partir en guerre. Ains finalement demeurait en sa chambre.

»Et, comme est véritable que de tout temps les fols, plus nombreux que les sages, marchent au bruit des vaines cymbales, les gens de petit sçavoir et entendement (de ceux-là il s'en trouve beaucoup tant parmi les pauvres que parmi les riches) firent lors compagnie aux Trublions et avec eux trublionnèrent. Et ce fust un tintamarre horrible dans la cité, tant que la saige pucelle Minerve assise en son temple, pour n'être point tympanisée par tels traîneurs de casseroles et papegays en fureur, se bouscha les oreilles avecque la cire que luy avoient apportée en offrande ses bien aimées abeilles de l'Hymette, donnant ainsi à entendre à ses fidèles, doctes hommes, philosophes et bons législateurs de la cité, que estoit peine perdue d'entrer en sçavante dispute et docte combat d'esprits avec ces Trublions trublionnans et tintinnabulans. Et aucuns dans l'Estat, non des moindres, abasourdis de ce garbueil, cuidoient que ces fols fussent au point de bouleverser la républicque et mettre la noble et insigne cité cul par-dessus teste, ce qui eust été bien lamentable aventure. Mais un jour vint que les Trublions crevèrent pour ce qu'ils estoient pleins de vent.»

M. Bergeret posa le feuillet sur sa table. Il avait terminé sa lecture.

--Ces vieux livres, dit-il, amusent et divertissent l'esprit. Ils nous font oublier le temps présent.

--En effet, dit M. Goubin.

Et il sourit, ce qu'il n'avait point coutume de faire.

Durant les vacances, M. Mazure, archiviste départemental, vint passer quelques jours à Paris pour solliciter dans les bureaux du ministère la croix de la Légion d'honneur, faire des recherches historiques aux Archives nationales et voir le Moulin-Rouge. Avant d'accomplir ces travaux, il fit visite, le lendemain de sa venue, vers six heures après midi, à M. Bergeret, qui l'accueillit favorablement. Et comme la chaleur du jour accablait les hommes retenus à la ville, sous des toits brûlants et dans des rues pleines d'une acre poussière, M. Bergeret eut une pensée gracieuse. Il emmena M. Mazure au Bois, dans un cabaret où de petites tables étaient dressées sous les arbres, au bord d'une eau dormante.

Là dans l'ombre fraîche et la paix du feuillage, en faisant un dîner fin, ils échangeaient des propos familiers, traitant tour à tour des bonnes études et des façons diverses d'aimer. Puis, sans dessein concerté, par une inclination fatale, ils parlèrent de l'Affaire.

M. Mazure était dans un grand trouble à ce sujet. Jacobin de doctrine et de tempérament, patriote comme Barère et Saint-Just, il s'était joint à la foule nationaliste du département et avait poussé de grands cris en compagnie des royalistes et des cléricaux, ses bêtes noires, dans l'intérêt supérieur de la patrie, pour l'unité et l'indivisibilité de la République. Il était même entré dans la ligue présidée par M. Panneton de La Barge, et cette ligue ayant voté une adresse au Roi, il commençait à croire qu'elle n'était pas républicaine, et il n'était plus tranquille sur les principes. Quant au fait, ayant la pratique des textes et n'étant point incapable de conduire son esprit dans des recherches critiques d'une difficulté médiocre, il éprouvait quelque embarras à soutenir le système de ces faussaires qui, pour la perte d'un innocent, déployèrent, dans la fabrication et la falsification des pièces, une audace inconnue jusqu'alors. Il se sentait environné d'impostures. Pourtant il ne reconnaissait pas qu'il s'était trompé. Un tel aveu n'est possible qu'aux esprits d'une qualité particulière. M. Mazure soutenait au contraire qu'il avait raison. Et il est juste de reconnaître qu'il était maintenu, serré, pressé, comprimé dans l'ignorance par la masse compacte de ses concitoyens. La connaissance de l'enquête et la discussion des documents n'avaient point pénétré dans cette ville mollement assise sur les vertes pentes d'un fleuve paresseux. Pour écarter la lumière, il y avait là dans les fonctions publiques et dans les magistratures, tout ce monde de politiciens et de cléricaux que M. Moline abritait naguère encore sous les pans de sa redingote villageoise, et qui y prospéraient dans l'ignorance consentie de la vérité. Cette élite, mettant l'iniquité dans les intérêts de la patrie et de la religion, la rendait respectable à tous, même au pharmacien radical-socialiste, Mandar. Le département était d'autant mieux gardé contre toute divulgation des faits les plus avérés qu'il était administré par un préfet israélite. M. Worms-Clavelin se croyait tenu, par cela seul qu'il était juif, à servir les intérêts des antisémites de son administration avec plus de zèle que n'en est déployé à sa place un préfet catholique. D'une main prompte et sûre il étouffa dans le département le parti naissant de la révision.

Il y favorisa les ligues des pieux d'œcerveleurs, et les fit prospérer si merveilleusement que les citoyens Francis de Pressensø, Jean Psichari, Octave Mirbeau et Pierre Quillard, venus au chef-lieu pour y parler en hommes libres, crurent entrer dans une ville du XVIe siècle. Ils n'y trouvèrent que des papistes idolâtres qui poussaient des cris de mort et les voulaient massacrer. Et comme M. Worms-Clavelin convaincu, dès le jugement de 1894, que Dreyfus était innocent, ne faisait pas mystère de cette conviction, après dîner, en fumant son cigare, les nationalistes, dont il servait la cause, avaient lieu de compter sur un appui loyal, qui ne dépendait point d'un sentiment personnel.

Cette ferme tenue du département dont il gardait les archives imposait grandement à M. Mazure, qui était un jacobin ardent et capable d'héroïsme, mais qui, comme la troupe des héros, ne marchait qu'au tambour. M. Mazure n'était pas une brute. Il croyait devoir aux autres et à lui-même d'expliquer sa pensée. Après le potage, en attendant la truite, il dit, accoudé à la table:

--Mon cher Bergeret, je suis patriote et républicain. Que Dreyfus soit innocent ou coupable, je n'en sais rien. Je ne veux pas le savoir, ce n'est pas mon affaire. Il est peut-être innocent. Mais certainement les dreyfusistes sont coupables. En substituant leur opinion personnelle à une décision de la justice républicaine, ils ont commis une énorme impertinence. De plus, ils ont agité le pays républicain. Le commerce en souffre.

--Voilà une jolie femme, dit M. Bergeret, elle est longue, svelte et d'un seul jet comme un jeune arbre.

--Peuh! dit M. Mazure, c'est une poupée.

--Vous en parlez bien légèrement, dit M. Bergeret. Quand une poupée est vivante, c'est une grande force de la nature.

--Moi, dit M. Mazure, je ne me soucie ni de celle-là ni d'aucune autre femme. Cela tient peut-être à ce que la mienne est très bien faite.

Il le disait et voulait le croire. A la vérité, il avait épousé la vieille servante-maîtresse des deux archivistes, ses prédécesseurs. Pendant dix ans, elle avait été tenue à l'écart de la société bourgeoise. Mais son mari ayant adhéré aux ligues nationalistes du département, elle avait été reçue tout de suite dans le meilleur monde du chef-lieu. La générale Cartier de Chalmot se montrait avec elle, et la colonelle Despautères ne la quittait plus.

--Ce que je reproche surtout aux dreyfusards, ajouta M. Mazure, c'est d'avoir affaibli, ôté la défense nationale et diminué notre prestige au dehors.

Le soleil jetait ses derniers rayons de pourpre entre les troncs noirs des arbres. M. Bergeret crut honnêtement de répondre:

--Considérez, mon cher Mazure, que si la cause d'un obscur capitaine est devenue une affaire nationale, la faute en est non point à nous, mais aux ministres qui firent du maintien d'une condamnation erronée et illégale un système de gouvernement. Si le garde des sceaux avait fait son devoir en procédant à la révision dès qu'il lui fut démontré qu'elle était nécessaire, les particuliers auraient gardé le silence. C'est dans la vacance lamentable de la justice que leurs voix se sont élevées. Ce qui a troublé le pays, ce qui était de sorte à lui nuire au dedans et au dehors, c'était que le pouvoir s'obstinât dans une iniquité monstrueuse qui, de jour en jour, grossissait sous les mensonges dont on s'efforçait de la couvrir.

--Qu'est-ce que vous voulez?... répondit M. Mazure, je suis patriote et républicain.

--Puisque vous êtes républicain, dit M. Bergeret, vous devez vous sentir étranger et solitaire parmi vos concitoyens. Il n'y a plus beaucoup de républicains en France. La République n'en a pas formés. C'est le gouvernement absolu qui forme les républicains. Sur la meule de la royauté ou du césarisme s'aiguise l'amour de la liberté, qui s'émousse dans un pays libre, ou qui se croit libre. Ce n'est guère l'usage d'aimer ce qu'on a. Aussi bien la réalité n'est pas bien aimable. Il faut de la sagesse pour s'en contenter. On peut dire qu'aujourd'hui les Français âgés de moins de cinquante ans ne sont pas républicains.

--Ils ne sont pas monarchistes.

--Non, ils ne sont pas monarchistes, car, si les hommes n'aiment pas souvent ce qu'ils ont, parce que ce qu'ils ont n'est pas souvent aimable, ils craignent le changement parce qu'il contient d'inconnu. L'inconnu est ce qui leur fait le plus de peur. Il est le réservoir et la source de toute épouvante. Cela est sensible dans le suffrage universel, qui produirait des effets incalculables sans cette terreur de l'inconnu qui l'anéantit. Il y a en lui une force qui devrait opérer des prodiges de bien ou de mal. Mais la peur de ce que les changements contiennent d'inconnu l'arrête, et le monstre tend le col au licou.

--Ces messieurs prendront peut-être une pèche au marasquin, dit le maître d'hôtel.

Sa voix était douce et persuasive, et ses regards vigilants parcouraient l'étendue des tables servies. Mais M. Bergeret ne lui fit point de réponse, il voyait venir sur le chemin sablé une dame coiffée d'un lampion Louis XIV en paille de riz tout fleuri de roses, et vêtue d'une robe de mousseline blanche, au corsage un peu flottant, serré à la taille par une ceinture rose. La ruche montante, qui lui enveloppait le cou, mettait comme une collerette d'ailes autour de sa tête de chérubin. M. Bergeret reconnut madame de Gromance, dont la rencontre charmante l'avait plus d'une fois troublé dans l'âtre monotone des rues provinciales. Il vit qu'elle était accompagnée d'un

jeune homme élégant et trop correct pour ne pas paraître ennuyeux.

Ce jeune homme s'arrêta devant une table voisine de celle qu'occupaient l'archiviste et le professeur. Mais madame de Gromance, ayant jeté un regard autour d'elle, aperçut M. Bergeret. Son visage en prit un air de dépit et elle entraîna son compagnon dans les profondeurs de la pelouse, jusque sous l'ombre d'un grand arbre. A la vue de madame de Gromance M. Bergeret ressentit cette douceur cruelle que donne aux âmes voluptueuses la beauté des formes vivantes.

Il demanda au maître d'hôtel s'il connaissait ce monsieur et cette dame.

--Je les connais sans les connaître, répondit le maître d'hôtel. Ils viennent souvent ici, mais je ne pourrais dire leurs noms. Nous voyons tant de monde! Samedi il y avait des additions sur l'herbe et sous les arbres jusqu'à la haie vive qui ferme la pelouse.--Vraiment? dit M. Bergeret, il y avait des additions sous tous ces arbres?

--Et sur la terrasse et dans le kiosque.

Occupé à fendre des amandes, M. Mazure n'avait pas vu la robe de mousseline blanche. Il demanda de quelle femme on parlait. Mais M. Bergeret se donna l'avantage de garder le secret de madame de Gromance, et ne répondit pas.

Cependant la nuit était venue. Sur le gazon assombri et sous le feuillage obscur, çà et là une lueur adoucie par une dentelle de papier blanc ou rose marquait la place d'une table et laissait apercevoir, dans une auréole, des formes mouvantes. Sous une de ces clartés discrètes, le petit plumet blanc d'un chapeau de paille se rapprochait peu à peu du crâne luisant d'un homme méfiant. A la clarté voisine se devinaient deux jeunes têtes plus légères que les phalènes qui volaient autour. Et ce n'était pas en vain que la lune montrait dans le ciel pâle sa forme blanche et ronde.

--Ces messieurs sont satisfaits? demanda le maître d'hôtel.

Et sans attendre la réponse, il porta ailleurs ses pas vigilants.

Et M. Bergeret dit en souriant:

--Voyez ces gens qui dînent dans l'ombre favorable. Ces petits panaches blancs, et tout au fond, sous ce grand arbre, ces roses sur un lampion de paille de riz. Ils boivent, ils mangent, ils aiment. Et pour cet homme ce sont des additions. Ils ont des instincts, des désirs, peut-être même des pensées. Et ce sont des additions! Quelle force d'âme et de langage! Cet officier de bouche est grand.

--Nous avons dîné bien agréablement, dit M. Mazure en se levant de table. Ce restaurant est fréquenté par les gens les plus huppés.

--Toutes ces huppées, répondit M. Bergeret, n'étaient peut-être pas du

plus haut prix. Cependant il y en avait d'assez pimpantes. J'ai moins de plaisir, je l'avoue, à voir des gens s'agiter depuis qu'une machine a mis en mouvement le fanatisme d'office et la cruauté étourdie de ces pauvres petites cervelles. L'Affaire a révélé le mal moral dont notre belle société est atteinte, comme le vaccin de Koch accuse dans un organisme les lésions de la tuberculose. Heureusement qu'il y a des profondeurs de flots humains sous cette écume argentée. Mais quand donc mon pays sera-t-il délivré de l'ignorance et de la haine?

X

La veuve du grand baron, la mère du petit baron, la baronne Jules, cette douce Elisabeth, perdit son ami Raoul Marcien dans les circonstances qu'on sait [Voir: _Histoire contemporaine: L'anneau d'améthyste_]. Elle avait trop bon cœur pour vivre seule. Et c'est un dommage aussi. Il se trouva qu'une nuit d'été, entre le Bois et l'Étoile, elle eut un nouvel ami. Il convient de rapporter ce fait particulier qui est lié aux affaires publiques.

La baronne Jules de Bonmont, ayant passé le mois de juin à Montil, au bord de la Loire, traversait Paris pour se rendre à Gmunden. Sa maison étant close, elle alla dîner dans un restaurant du Bois avec son frère le baron Wallstein, M. et madame de Gromance, M. de Terremonde et le jeune Lacrisse, qui étaient comme elle de passage à Paris.

Appartenant tous à la bonne société, ils étaient tous nationalistes. Le baron Wallstein l'était autant que les autres. Juif autrichien, mis en fuite par les antisémites viennois, il s'était établi en France où il faisait les fonds d'un grand journal antisémite et se réfugiait dans l'amitié de l'Église et de l'Armée. M. de Terremonde, petit noble et petit propriétaire, montrait exactement ce qu'il fallait de passions militaristes et cléricales pour s'identifier à la haute aristocratie terrienne qu'il fréquentait. Les Gromance avaient trop d'intérêt au rétablissement de la monarchie pour ne le pas désirer sincèrement. Leur situation pécuniaire était très embarrassée. Madame de Gromance, jolie, bien faite, libre de ses mouvements, se tirait encore d'affaire. Mais Gromance, qui n'était plus jeune et touchait à l'âge où l'on a besoin de sécurité, de bien-être, de considération, soupirait après des temps meilleurs et attendait impatiemment la venue du Roi. Il comptait bien être nommé pair de France par Philippe restauré. Il fondait ses droits à un fauteuil au Luxembourg sur son état de rallié et il se mettait au nombre de ces républicains de Monsieur Moline, que le Roi serait obligé de payer pour les avoir. Le jeune Lacrisse était secrétaire de la Jeunesse royaliste du département où la baronne avait des terres et les Gromance des dettes. Devant la petite table dressée sous le feuillage, à la lueur des bougies, autour des abat-jour roses sur lesquels volaient les papillons, ces cinq personnes se sentaient unies dans une même pensée, que Joseph Lacrisse exprima heureusement en disant:

--Il faut sauver la France!

C'Øtait le temps des grands desseins et des vastes espoirs. Il est vrai qu'on avait perdu le PrØsident Faure et le ministre MØline qui, le premier en frac et en escarpins et faisant la roue, l'autre en redingote villageoise et marchant menu dans ses gros souliers ferrØs, menaient la RØpublique en terre avec la Justice. MØline avait quittØ le pouvoir et Faure avait quittØ la vie, au plus beau de la fØte. Il est vrai que les obsÈques du PrØsident nationaliste n'avaient pas produit tout ce qu'on en attendait et qu'on avait manquØ le coup du catafalque. Il est vrai qu'aprÈs avoir dØfoncØ le chapeau du PrØsident Loubet, ces messieurs de l'Oeillet blanc et du Bleuets avaient eu leurs aplats sous les poings des socialistes. Il est vrai qu'un ministÈre rØpublicain s'Øtait constituØ et avait trouvØ une majoritØ.

Mais la rØaction tenait le clergØ, la magistrature, l'armØe, l'aristocratie territoriale, l'industrie, le commerce, une partie de la Chambre et presque toute la presse. Et, comme le disait judicieusement le jeune Lacrisse, si le garde des sceaux s'avisait de faire opØrer des perquisitions au siÈge des ComitØs royalistes et antisØmites, il ne trouverait pas dans toute la France un commissaire de police pour saisir des papiers compromettants.

--C'est Øgal, dit M. de Terremonde, ce pauvre M. Faure nous a rendu de grands services.

--Il aimait l'armØe, soupira madame de Bonmont.

--Sans doute, reprit M. de Terremonde. Et puis il a accoutumØ par son faste le peuple à la monarchie. AprÈs lui, le Roi ne paraîtra pas encombrant et ses Øquipages ne sembleront pas ridicules.

--Madame de Bonmont fut curieuse de s'assurer que le Roi ferait son entrØe à Paris dans un carrosse traînØ par six chevaux blancs.

--Un jour de l'ØtØ dernier, poursuivit M. de Terremonde, comme je passais par la rue Lafayette, je trouvai toutes les voitures arrØtØes, des agents formØs çà et là en bouquets et des piØtons plantØs en bordure sur le trottoir. Un brave homme, à qui je demandai ce que cela voulait dire, me rØpondit gravement qu'on attendait depuis une heure le PrØsident, qui rentrait à l'ElysØe aprÈs une visite à Saint-Denis. J'observai les badauds respectueux et ces bourgeois qui, attentifs et tranquilles dans leur fiacre au repos, un petit paquet à la main, manquaient le train avec dØfØrence. Je fus heureux de constater que tous ces gens-là se formaient docilement aux moeurs de la royautØ, et que le Parisien Øtait prØt à recevoir son souverain.

--La ville de Paris n'est plus du tout rØpublicaine. Tout va bien, dit Joseph Lacrisse.

--Tant mieux, dit madame de Bonmont.

--Est-ce que votre père partage vos espérances? demanda M. de Gromance au jeune secrétaire de la Jeunesse royaliste.

C'est que l'opinion de Maître Lacrisse, avocat des congrégations, n'était pas à mépriser. Maître Lacrisse travaillait avec l'état-major et préparait le procès de Rennes. Il rédigeait les dispositions des généraux et les leur faisait répéter. C'était une des lumières nationalistes du barreau. Mais on le soupçonnait de nourrir peu de confiance dans l'issue des complots monarchiques. Le vieillard avait travaillé jadis pour le comte de Chambord et pour le comte de Paris. Il savait, par expérience, que la République ne se laisse pas facilement mettre dehors et qu'elle n'est pas aussi bonne fille qu'elle en a l'air. Il se méfiait du Sénat. Et, gagnant un peu d'argent au Palais, il se résignait volontiers à vivre en France dans une monarchie sans roi. Il ne partageait point les espérances de son fils Joseph, mais il était trop indulgent pour blâmer l'ardeur d'une jeunesse enthousiaste.

--Mon père, répondit Joseph Lacrisse, agit de son côté. Moi, j'agis du mien. Nos efforts sont convergents.

Et, se penchant vers madame de Bonmont, il ajouta à voix basse:

--Nous ferons le coup pendant le procès de Rennes.

--Dieu vous entende! dit M. de Gromance avec le soupir d'une prière sincère; car il est temps de sauver la France.

Il faisait très chaud. On mangea les glaces en silence. Puis la conversation reprit, faible et languissante, et se traîna en propos intimes et en observations banales. Madame de Gromance et madame de Bonmont parlèrent toilette.

--Il est question, pour cet hiver, de robes à la bonne femme, dit madame de Gromance qui regarda la baronne avec satisfaction en se la représentant alourdie par une jupe bouffante.

--Vous ne devineriez pas, dit Gromance, où je suis allé aujourd'hui. Je suis allé au Sénat. Il n'y avait pas séance. Laprat-Teulet m'a fait visiter le palais. J'ai tout vu, la salle, la galerie des Bustes, la bibliothèque. C'est un beau local.

Et, ce qu'il ne disait point, dans l'hémicycle où devaient siéger les pairs après la restauration du Roi, il avait palpé les fauteuils de velours, choisi sa place, au centre. Et avant de sortir, il avait demandé à Laprat-Teulet où était la caisse. Cette visite au palais des pairs futurs avait ranimé ses convoitises. Il répéta, dans la grande sincérité de son cœur:

--Sauvons la France, monsieur Lacrisse, sauvons la France: il n'est que temps.

Lacrisse s'en chargeait. Il montra une grande confiance et il affecta

une grande discrétion. Il fallait l'en croire, tout était prêt. On serait sans doute obligé de casser la gueule au préfet Worms-Clavelin et à deux ou trois autres dreyfusistes du département. Et il ajouta, en avalant un quartier de pêche dans du sucre:

--Cela ira tout seul.

Et le baron Wallstein parla. Il parla longuement, fit sentir sa connaissance des affaires, donna des conseils et conta des histoires viennoises qui l'amusaient beaucoup.

Puis, en manière de conclusion:

--C'est très bien, dit-il avec un infatigable accent allemand, c'est très bien. Mais il faut reconnaître que vous avez manqué votre coup aux obsèques du Président Faure. Si je vous parle ainsi, c'est parce que je suis votre ami. On doit la vérité aux amis. Ne commettez pas une seconde faute, parce que alors vous ne seriez plus suivis.

Il regarda sa montre, et voyant qu'il n'avait que le temps d'arriver à l'Opéra avant la fin de la représentation, il alluma un cigare et se leva de table.

Joseph Lacrisse était discret par situation: il conspirait. Mais il aimait à faire montre de sa puissance et de son crédit. Il eut de sa poche un portefeuille de maroquin bleu qu'il portait sur sa poitrine, contre son cœur; il en tira une lettre qu'il tendit à madame de Bonmont, et dit en souriant:

--On peut faire des perquisitions dans mon appartement. Je porte tout sur moi.

Madame de Bonmont prit la lettre, la lut tout bas, et, rougissant d'émotion et de respect, la rendit, d'une main un peu tremblante, à Joseph Lacrisse. Et quand cette lettre auguste, rentrée dans son étui de maroquin bleu, eut repris sa place sur la poitrine du secrétaire de la Jeunesse royaliste, la baronne Elisabeth attacha sur cette poitrine un long regard mouillé de larmes et brûlé de flammes. Le jeune Lacrisse lui parut soudain resplendissant d'une beauté héroïque.

L'humidité et la fraîcheur de la nuit pénétraient lentement les dîneurs attardés sous les arbres du restaurant. Les lueurs rosées, dans lesquelles brillaient les fleurs et les verres, s'éteignaient une à une sur les tables désertées. A la demande de madame de Gromance et de la baronne, Joseph Lacrisse tira une seconde fois de l'étui la lettre du roi et la lut d'une voix étouffée, mais distincte:

Mon cher Joseph,

Je suis très heureux de l'entrain patriotique que nos amis manifestent sous votre impulsion. J'ai vu P. D., qui m'a paru dans d'excellentes dispositions.

A vous cordialement,

PHILIPPE.

Après avoir fait cette lecture, Joseph Lacrisse remit le papier dans son portefeuille de maroquin bleu contre sa poitrine, sous l'oeillet blanc de sa boutonnière.

M. de Gromance murmura quelques paroles d'approbation.

--Très bien! C'est le langage d'un chef, d'un vrai chef.

--C'est aussi mon impression, dit Joseph Lacrisse. Il y a plaisir à exécuter les ordres d'un tel maître.

--Et la forme est excellente dans sa concision, poursuivit M. de Gromance. Le duc d'Orléans semble avoir reçu de monsieur le comte de Chambord le secret du style épistolaire... Vous n'ignorez point, mesdames, que le comte de Chambord écrivait les plus belles lettres du monde. Il avait une bonne plume. Rien n'est plus vrai: il excellait principalement dans la correspondance. On retrouve quelque chose de sa grande manière dans le billet que M. Lacrisse vient de nous lire. Et le duc d'Orléans a de plus l'entrain, la fougue de la jeunesse... Belle figure, ce jeune prince! belle figure martiale et bien française! Il plaît, il est séduisant. On m'a affirmé qu'il était presque populaire dans les faubourgs sous le sobriquet de «Gamelle».

--Sa cause fait de grands progrès dans les masses, dit Lacrisse. Les épingles à l'effigie du Roi, que nous distribuons à profusion, commencent à pénétrer dans l'usine et dans l'atelier. Le peuple a plus de bon sens qu'on ne croit. Nous touchons au succès.

M. de Gromance répondit d'un ton de bienveillance et d'autorité:

--Avec du zèle, de la prudence et des dévouements tels que le vôtre, monsieur Lacrisse, toutes les espérances sont permises. Et je suis sûr que, pour réussir, vous n'aurez pas besoin de faire un grand nombre de victimes. Vos adversaires en foule viendront d'eux-mêmes à vous.

Sa profession de rallié à la République, sans lui interdire de former des vœux pour le rétablissement de la monarchie, ne lui permettait pas d'accorder une approbation trop ouverte aux moyens violents que le jeune Lacrisse avait indiqués au dessert. M. de Gromance, qui allait aux bals de la préfecture et était en coquetterie avec madame Worms-Clavelin, avait gardé un silence de bon goût quand le jeune secrétaire du Comité royaliste s'était expliqué sur la nécessité de crever le préfet youpin; mais aucune convenance ne l'empêchait maintenant de louer comme elle le méritait la lettre du prince et de faire entendre qu'il était prêt à tous les sacrifices pour le salut du pays.

M. de Terremonde n'avait pas moins de patriotisme et ne goûtait pas moins le style de Philippe. Mais il était si grand collectionneur de

curiosités et si ardent amateur d'autographes, qu'il pensait avant tout à obtenir du jeune Lacrisse la lettre princière, soit par voie d'échange, soit par don gratuit ou sous couleur d'emprunt. Il s'était procuré par ces divers moyens des lettres de plusieurs personnages mêlés à l'affaire Dreyfus et il en avait formé un recueil intéressant. Il songeait maintenant à faire le dossier du Complot, et à introduire la lettre du prince, comme pièce capitale. Il concevait que ce serait difficile, et sa pensée en était tout occupée.

--Venez me voir, monsieur Lacrisse, dit-il; venez me voir à Neuilly, où je suis pour quelques jours encore. Je vous montrerai des pièces assez curieuses. Et nous reparlerons de cette lettre.

Madame de Gromance avait écouté avec toute l'attention convenable le billet du Roi. Elle était du monde. Elle avait trop d'usage pour ne pas savoir ce qu'on doit aux princes. Elle avait incliné la tête à la parole de Philippe, comme elle eût fait la révérence au couvert du Roi si elle avait eu l'honneur de le voir passer. Mais elle manquait d'enthousiasme, et elle n'avait pas le sentiment de la vénération. Et puis elle savait précisément ce que c'est qu'un prince. Elle avait vu d'aussi près que possible un parent du duc. Il avait été dans une maison discrète du quartier des Champs-Élysées, un après-midi. On s'était dit tout ce qu'on avait à se dire, et ce jour n'avait point eu de lendemain. Monseigneur avait été convenable, sans magnificence. Assurément, elle se sentait honorée mais elle n'avait pas le sentiment que cet honneur fût très particulier ni très extraordinaire. Elle estimait les princes; elle les aimait à l'occasion; elle n'en rêvait pas. Et la lettre ne l'agitait point. Quant au petit Lacrisse, la sympathie qu'elle éprouvait pour lui n'avait rien d'ardent ni de tumultueux. Elle comprenait, elle approuvait ce petit jeune homme blond, un peu grêle, assez gentil, qui n'était pas riche et qui se donnait du mal pour se tirer d'affaire et prendre de l'importance. Elle aussi savait par expérience que la grande vie n'est pas facile à mener quand on n'a pas beaucoup d'argent. Ils travaillaient tous deux dans la haute société. C'était un motif de bonne entente. S'entraider à l'occasion, fort bien! Mais voilà tout!

--Mes compliments, monsieur Lacrisse, dit-elle, et mes meilleurs souhaits. Que les impressions de la baronne Jules étaient plus chevaleresques et plus tendres! La douce Viennoise s'intéressait de tout son cœur à cet élégant complot, dont l'oeillet blanc était l'emblème. Justement, elle adorait les fleurs! C'est mêlée à une conspiration de gentilshommes en faveur du Roi, c'était pour elle entrer et plonger dans la vieille noblesse française, pénétrer dans les salons les plus aristocratiques et bientôt, peut-être, aller à la Cour. Elle était émue, ravie, troublée. Moins ambitieuse encore que tendre, ce qu'elle trouvait à cette lettre du Prince, dans la sincérité de son cœur aisément ouvert, ce qu'elle trouvait à cette lettre, c'était de la poésie. Et l'innocente femme le dit comme elle le pensait:

--Monsieur Lacrisse, cette lettre est poétique.

--C'est vrai, répondit Joseph Lacrisse. Et ils échangèrent un long regard.

Nulle parole mémorable ne fut dite après celle-là en cette nuit d'été, devant les fleurs et les bougies qui couvraient la petite table du restaurant.

L'heure vint de se quitter. Lorsque, s'étant levée, la baronne reçut de M. Joseph Lacrisse son manteau sur ses abondantes épaules, elle tendit la main à M. de Terremonde, qui prenait congé. Il allait à pied à Neuilly, où il avait son logis de passage.

--C'est tout près, à cinq cents pas d'ici. Je suis sûr, madame, que vous ne connaissez pas Neuilly. J'ai découvert à Saint-James un reste de vieux parc avec un groupe de Lemoyne dans un cabinet de treillage. Il faut que je vous montre cela, un jour.

Et déjà sa longue forme robuste s'enfonçait dans l'allée bleue par la lune.

La baronne de Bonmont offrit aux Gromance de les reconduire chez eux dans sa voiture, une voiture de cercle, que son frère Wallstein lui avait envoyée.

--Montez! nous tiendrons bien tous les trois.

Mais les Gromance avaient de la discrétion. Ils appelèrent un fiacre arrêté à la grille du restaurant et s'y glissèrent si vite que la baronne ne put les retenir. Elle demeurait seule avec Joseph Lacrisse devant la portière ouverte de sa voiture.

--Voulez-vous que je vous emmène, monsieur Lacrisse?

--Je crains de vous gêner.

--Nullement. Où voulez-vous que je vous dépose?

--A l'école.

Ils s'engagèrent sur la route bleue, bordée de noir feuillage, dans la nuit silencieuse.... Et la course s'accomplit.

La voiture s'étant arrêtée, la baronne, de la voix qu'on a en sortant d'un rêve, demanda:

--Où sommes-nous?

--A l'école, hélas! répondit Joseph Lacrisse.

Et, après qu'il fut descendu, la baronne, roulant seule sur l'avenue Marceau, dans la voiture refroidie, un oeillet blanc déchiré entre ses doigts nus, les paupières mi-closes et les lèvres entr'ouvertes, frissonnait encore de cette ardente et douce étreinte, qui,

rapprochant de sa poitrine la lettre royale, venait de m'Éler pour elle à la douceur d'aimer l'orgueil de la gloire. Elle avait conscience que cette lettre communiquait à son aventure intime une grandeur nationale et la majesté de l'histoire de France.

XI

C'était dans une maison de la rue de Berri, au fond de la cour, un petit entresol, qui recevait un jour triste comme les pierres le long desquelles il descendait péniblement. Le fils du duc Jean, Henri de Brécé, président du Comité exécutif, assis à son bureau, devant une feuille de papier blanc, faisait d'un pinceau d'encre un ballon, en y ajoutant un filet, des cordages et une nacelle. Derrière lui, sur le mur, une grande photographie était accrochée où le Prince apparaissait très mou, dans sa solennité vulgaire et sa jeunesse épaisse. Des drapeaux aux trois couleurs, fleurdelisés, entouraient cette image. Aux angles de la pièce se déployaient des bannières sur lesquelles des dames vendéennes et des dames bretonnes avaient brodé des lis d'or et des devises royalistes. Sur le panneau du fond, des sabres de cavalerie avec une banderole de carton portant ce cri: « Vive l'armée! » Au-dessous, piquée avec des épingles, une caricature de Joseph Reinach en gorille. Un cartonnier et un coffre-fort composaient, avec un canapé, quatre chaises et le bureau de bois noir, tout le meuble de cette pièce à la fois intime et administrative. Des brochures de propagande s'entassaient par ballots au pied des murs. Debout contre la cheminée, Joseph Lacrisse, secrétaire du Comité départemental de la Jeunesse royaliste, compulsait silencieusement la liste des affiliés. A cheval sur une chaise, le regard fixe et le front plissé, Henri Léon, vice-président des Comités royalistes du Sud-Ouest, développait ses idées. Il passait pour impertinent et chagrin, grand broyeur de noir. Mais ses capacités héréditaires en finance le rendaient précieux à ses associés. Il était fils de ce Léon-Léon, banquier des Bourbons d'Espagne, ruiné au crack de l'Union Générale.

--'a se resserre, vous avez beau dire, ça se resserre. Je le sens. De jour en jour, le cercle se rétrécit autour de nous. Avec Moline nous avons de l'air, de l'espace, tout l'espace. Nous étions à l'aise, libres de nos mouvements.

Il écarta les coudes et joua des bras, comme pour donner une idée de la facilité qu'on avait à se mouvoir dans ces temps heureux, qui n'étaient plus. Et il poursuivit:

--Avec Moline, nous avons tout. Nous les royalistes, nous avons le gouvernement, l'armée, la magistrature, l'administration, la police.

--Nous avons tout cela encore, dit Henri de Brécé. Et l'opinion est plus que jamais avec nous depuis que le gouvernement est impopulaire.

--Ce n'est plus la même chose. Avec Moline nous  tions officieux, nous  tions gouvernementaux, nous  tions conservateurs. C'était une situation admirable pour conspirer. Ne vous y trompez pas: le Français, pris en masse, est conservateur. Il est casanier. Les déménagements l'effraient. Moline nous avait rendu ce service immense de nous donner l'air rassurant, de nous faire bénins, bénins, aussi bénins que lui. Il disait que c'était nous les r publicains, et les populations le croyaient. A voir sa mine, on ne pouvait pas le soupçonner de plaisanter. Il nous avait fait accepter par l'opinion. Le service n'est pas mince!

--Moline, c'était un honnête homme! soupira Henri de Br c . Il faut lui rendre cette justice.

--C'était un patriote! dit Joseph Lacrisse.

--Avec ce ministre, poursuivit Henri L on, nous avons tout, nous  tions tout, nous pouvions tout. Nous n'avions même pas besoin de nous cacher. Nous n' tions pas en dehors de la R publique; nous  tions au-dessus. Nous la dominions de toute la hauteur de notre patriotisme. Nous  tions tout le monde, nous  tions la France! Je ne suis pas tendre pour la gueuse. Mais il faut reconnaître que la R publique est quelquefois bonne fille. Sous Moline, la police  tait exquise, elle était suave. Je n'exagère pas, elle était suave. A une manifestation royaliste, que vous aviez tr s gentiment organisée, Br c , j'ai cri  «Vive la police!»  m' gosiller. C'était de bon coeur. Les sergots assommaient les r publicains avec entrain!... G rault-Richard  tait fichu au bloc pour avoir cri : «Vive la R publique!» Moline nous faisait la vie trop douce. Une nourrice, quoi! Il nous berait, il nous a endormis. Mais oui! Le g n ral Decuir lui-même disait: «Du moment que nous avons tout ce que nous pouvons désirer, pourquoi essayer de chambarder la boutique, au risque d' coper salement?» O temps heureux! Moline menait la ronde. Nationalistes, monarchistes, antis mites, plébiscitaires, nous dansions en choeur à son violon villageois.

»Tous ruraux, tous fortunés! Sous Dupuy d' j  j'étais moins content; avec lui, c'était moins franc. On était moins tranquille. Bien sûr qu'il ne voulait pas nous faire du mal. Mais ce n'était pas un vrai ami. Ce n'était plus le bon ménétrier de village qui menait la noce. C'était un gros cocher qui nous trimballait en fiacre. Et l'on allait cahin-caha et l'on accrochait de-ci de-là et l'on risquait de verser. Il avait la main dure. Vous me direz que c'était un faux maladroit. Mais la fausse maladresse ressemble énormément à la vraie. Et puis il ne savait pas où il voulait aller. On en voit comme ça, des collignons qui ne connaissent pas votre rue et qui vous roulent indéfiniment dans des chemins impossibles en clignant de l'oeil d'un air malin. C'est énervant!

--Je ne défends pas Dupuy, dit Henri de Br c .

--Je ne l'attaque pas, je l'observe, je l'étudie, je le classe. Je ne

le hais point. Il nous a rendu un grand service. Ne l'oublions pas. Sans lui, nous serions tous coffrés à l'heure qu'il est. Parfaitement, pendant les funérailles de Faure, au grand jour de l'action parallèle, sans lui, après avoir raté le coup du catafalque, nous étions frits, mes petits agneaux.

--Ce n'est pas nous qu'il voulait ménager, dit Joseph Lacrisse, le nez dans son registre.

--Je le sais. Il a vu tout de suite qu'il ne pouvait rien faire, qu'il y avait des gémissements làdedans, que c'était trop gros. Néanmoins nous lui devons une fameuse chandelle.

--Bah! dit Henri de Broc, nous aurions été acquittés, comme Droulede.

--C'est possible, mais il nous a laissés nous refaire bien tranquillement après la débâcle des obstacles, et je lui en suis reconnaissant, je l'avoue. D'un autre côté, sans ménagement, sans le vouloir, peut-être, il nous a fait beaucoup de tort. Tout d'un coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, ce gros homme avait l'air de se fâcher tout rouge contre nous. Il faisait mine de défendre la République. Sa position le voulait, je le sais bien. Ce n'était pas sérieux. Mais ça faisait mauvais effet. Je m'épuise à vous le dire: ce pays est conservateur. Dupuy, lui, ne disait pas, comme Moline, que c'était nous les conservateurs, que c'était nous les républicains. D'ailleurs, il l'aurait dit qu'on ne l'aurait pas cru. On ne le croyait jamais. Sous son ministère, nous avons perdu quelque chose de notre autorité sur le pays. Nous avons cessé d'être du gouvernement. Nous avons cessé d'être rassurants. Nous avons commencé à inquiéter les républicains de profession. C'était honorable, mais c'était dangereux. Nos affaires étaient moins bonnes sous Dupuy que sous Moline; elles sont moins bonnes sous Waldeck-Rousseau qu'elles n'étaient sous Dupuy. Voilà la vérité, l'amère vérité.

--Évidemment, répondit Henri de Broc en tirant sa moustache, évidemment le ministère Waldeck-Millerand est animé des pires intentions; mais, je vous le répète, il est impopulaire, il ne durera pas.

--Il est impopulaire, reprit Henri Lon, mais êtes-vous sûr qu'il ne durera pas assez longtemps pour nous faire du mal? Les gouvernements impopulaires durent autant que les autres. D'abord il n'y a pas de gouvernements populaires. Gouverner, c'est se contenter. Nous sommes entre nous: nous n'avons pas besoin de dire des bêtises après. Est-ce que vous croyez que nous serons populaires, nous, quand nous serons le gouvernement? Croyez-vous, Broc, que les populations pleureront d'attendrissement en vous contemplant dans votre habit de chambellan, une clef dans le dos? Et vous, Lacrisse, pensez-vous que vous serez acclamé dans les faubourgs, un jour de grève, quand vous serez préfet de police? Regardez-vous dans la glace, et dites-moi si vous avez la tête d'une idole du peuple. Ne nous trompons pas nous-mêmes. Nous disons que le ministère Waldeck est composé d'idiots. Nous avons

raison de le dire; nous aurions tort de le croire.

--Ce qui doit nous rassurer, dit Joseph Lacrisse, c'est la faiblesse du gouvernement, qui ne sera pas obØi.

--Il y a belle lurette, dit Henri LØon, que nous n'avons que des gouvernements faibles. Ils nous ont tous battus.

--Le ministØre Waldeck n'a pas un commissaire de police à sa disposition, rØpliqua Joseph Lacrisse, pas un seul!

--Tant mieux! dit Henri LØon, car il suffirait d'un pour Øtre coffrØs tous les trois. Je vous le dis, le cercle se resserre. MØditez cette parole d'un philosophe; elle en vaut la peine: «Les rØpublicains gouvernent mal, mais ils se dØfendent bien.»

Cependant Henri de BrØcØ, penchØ sur son bureau, transformait un second pâØ d'encre en colØoptØre par l'adjonction d'une tØte, de deux antennes et de six pattes. Il jeta un regard satisfait sur son oeuvre, leva la tØte et dit:--Nous avons encore de belles cartes dans notre jeu, l'armØe, le clergØ....

Henri LØon l'interrompit:

--L'armØe, le clergØ, la magistrature, la bourgeoisie, les garØons bouchers, tout le train de plaisir de la RØpublique, quoi!... Cependant le train roule, et il roulera jusqu'à ce que le mØcanicien arrØte la machine.

--Ah! soupira Joseph, si nous avions encore le prØsident Faure!...

--FØlix Faure, reprit Henri LØon, s'Øtait mis avec nous par vanitØ. Il Øtait nationaliste pour chasser chez les BrØcØ. Mais il se serait retournØ contre nous dØs qu'il nous aurait vus sur le point de rØussir. Ce n'Øtait pas son intØrØt de rØtablir la monarchie. Dame! qu'est-ce que la monarchie lui aurait donnØ? Nous ne pouvions pourtant pas lui offrir l'ØpØe de connØtable. Regrettons-le; il aimait l'armØe; pleurons-le; mais ne soyons pas inconsolables de sa perte. Et puis il n'Øtait pas le mØcanicien. Loubet non plus n'est pas le mØcanicien. Le PrØsident de la RØpublique, quel qu'il soit, n'est pas maître de la machine. Ce qui est terrible, voyez-vous, mes amis, c'est que le train de la RØpublique est conduit par un mØcanicien fantØme. On ne le voit pas, et la locomotive va toujours. Cela m'effraye, positivement.

» Et il y a autre chose encore, poursuivit Henri LØon. Il y a la veulerie gØnØrale. Je veux vous rapporter à ce sujet une parole profonde du citoyen Bissolo. C'Øtait quand nous organisions, avec les antisØmites, des manifestations spontanØes contre Loubet. Nos bandes traversaient les boulevards en criant: «Panama! dØmission! Vive l'armØe!» C'Øtait superbe! Le petit Ponthieu et les deux fils du gØnØral Decuir tenaient la tØte, huit reflets au chapeau, un oeillet blanc à la boutonniØre, à la main une badine à pomme d'or. Et les meilleurs camelots de Paris formaient la colonne. On avait pu les

choisir. Une bonne paye et pas de risques! Ils auraient dû bien fâchés de manquer une telle fête. Aussi quelles gueules, et quels poings, et quels gourdins!

» Une contre-manifestation ne tardait pas à se produire. Des bandes moins nombreuses et moins brillantes que les nôtres, aguerries cependant et résolues, s'avançaient à l'encontre de nous, aux cris de «Vive la République! A bas la calotte!» Parfois, du milieu de nos adversaires, un cri de «Vive Loubet!» s'élevait, tout surpris lui-même de traverser les airs. Cette clameur insolite excitait, avant d'expirer, la colère des sergots, qui formaient précisément à cette heure un barrage sur le boulevard. Tel un austère galon de laine noire au bord d'un tapis bariolé. Mais bientôt cette bordure, animée d'un mouvement propre, se précipitait sur le front de la contre-manifestation, dont cependant une autre bande d'agents travaillait les derrières. Ainsi la police avait bientôt fait de mettre en pièces les partisans de M. Loubet et d'en traîner les débris méconnaissables dans les profondeurs insidieuses de la mairie Drouot. C'était l'ordre de ces jours troubles. M. Loubet ignorait-il, à l'élysée, les procédés mis en usage par sa police pour faire respecter sur le boulevard le chef de l'État? ou, les connaissant, n'y pouvait-il, n'y voulait-il rien changer?

Je l'ignore. Aurait-il compris que son impopularité elle-même, bien que solide et pleine, se dissipait, s'évanouissait presque, dans l'agréable et singulier spectacle offert, chaque soir, à un peuple spirituel? Je ne le pense pas. Car alors cet homme serait effrayant; il aurait du génie, et je ne serais plus sûr de coucher cet hiver à l'élysée, devant la chambre du Roi, en travers de la porte. Non, je crois que Loubet fut, cette fois encore, assez heureux pour ne pouvoir rien faire. Du moins est-il certain que les sergots, qui agirent spontanément et sur la seule impulsion de leur bon cœur, parvinrent, en rendant la répression sympathique, à répandre sur l'avènement du Président un peu de cette joie populaire qui y manquait tout à fait. En cela, si l'on y prend garde, ils nous ont fait plus de mal que de bien, puisqu'ils contentaient le public, quand nous avions intérêt à voir grandir le mécontentement général.

» Quoi qu'il en soit, une nuit, une des dernières de cette grande semaine, tandis que la manœuvre attendue s'exécutait de point en point, alors que la contre-manifestation se trouvait prise en tête et en queue par les agents et en flanc par nous-mêmes, je vis le citoyen Bissolo se détacher du front menacé des élyséens et, par grandes enjambées, avec un furieux tortillement de son petit corps, gagner l'angle de la rue Drouot où je me tenais avec une douzaine de camelots qui criaient sous mes ordres: «Panama! démission!» Un petit coin bien tranquille! Je battais la mesure et mes hommes détachaient les syllabes «Pa-na-ma». C'était vraiment fait avec goût. Bissolo se blottit entre mes jambes. Il me craignait moins que les flics: il n'avait pas tort. Depuis deux ans, le citoyen Bissolo et moi, nous nous trouvions en face l'un de l'autre dans toutes les manifestations; à l'entrée, à la sortie de toutes les réunions, en tête de tous les cortèges. Nous avions échangé toutes les injures politiques: «Calotin,

vendu, faussaire, traître, assassin, sans-patrie!» Ça lie, ça crée une sympathie. Et puis j'étais content de voir un socialiste, presque un libertaire, protéger Loubet, qui est plutôt un modeste dans son genre. Je me disais: «Il doit être agacé, le Président, d'être acclamé par Bissolo, un nain, avec une voix de tonnerre, qui dans les réunions publiques réclame la nationalisation du capital. Il aimerait mieux, ce bourgeois, être soutenu par un bourgeois comme moi. Mais il peut se fouiller. Panama! Panama! d'omission! d'omission! Vive l'armée! A bas les juifs! Vive le Roi!» Tout cela fit que je reçus Bissolo avec courtoisie. Je n'aurais eu qu'à dire: «Tiens! voilà Bissolo!» pour le faire échapper immédiatement par mes douze camelots. Mais ce n'était pas utile. Je ne dis rien. Nous étions bien calmes, l'un à côté de l'autre, et nous regardions le défilé des prisonniers loubettistes, qui étaient menés sans douceur au poste de la rue Drouot. Pour la plupart, ayant été probablement assommés, ils traînaient aux bras des agents comme des bonshommes d'étau. Il se trouvait dans le nombre un député socialiste, très bel homme, tout en barbe. Il n'avait plus de manches... un apprenti qui pleurait et qui criait: «maman! maman!...» un rédacteur d'un journal incolore, les yeux pochés; son nez, une fontaine lumineuse. Et allez donc! la Marseillaise! Qu'un sang impur.... J'en remarquai surtout un, qui était bien plus respectable et bien plus calamiteux que les autres. C'était une espèce de professeur, homme d'âge et grave. Évidemment, il avait voulu s'expliquer; il s'était efforcé de faire entendre aux flics des paroles subtiles et persuasives. Sans quoi, on n'aurait pas compris que ceux-ci lui labourassent les reins, comme ils faisaient, des clous de leurs souliers, et abattissent sur son dos leurs poings sonores. Et comme il était très long, très mince, faible et de peu de poids, il sautillait sous les coups d'une façon tout à fait ridicule, et il montrait une tendance comique à s'échapper en hauteur. Sa tête nue était lamentable. Il avait cet air de submergé que prennent les myopes quand ils ont perdu leur lorgnon. Son visage exprimait la détresse infinie d'un être qui n'a plus de contact avec le monde extérieur que par des poignes solides et des semelles ferrées.

» Sur le passage de ce prisonnier malheureux, le citoyen Bissolo, bien qu'en territoire ennemi, ne put s'empêcher de soupirer et de dire:

»--C'est tout de même drôle que des républicains soient traités de cette manière-là dans une république.

» Je répondis poliment qu'en effet c'était assez joyeux.

»--Non, citoyen monarchiste, reprit Bissolo, non, ce n'est pas joyeux. C'est triste. Mais ce n'est pas là le vrai malheur. Le vrai malheur, je vais vous le dire, c'est l'avachissement public.

» Ainsi parla le citoyen Bissolo avec une confiance qui nous honorait tous deux. Je promenai un regard sur la foule, et il est vrai qu'elle me sembla molle et sans énergie. De son épaisseur jaillissait de temps à autre, comme un pétard lancé par un enfant, un cri d' «A bas Loubet! A bas les voleurs! à bas les juifs! vive l'armée!»; il s'en dégageait une sympathie assez cordiale pour les bons sergots. Mais pas

d'ØlectricitØ, rien qui annonçâ l'orage. Et le citoyen Bissolo poursuivit avec une mØlancolie philosophique:

»--Le mal, le grand mal, c'est l'avachissement public. Nous, les rØpublicains, nous les socialistes et les libertaires, nous en souffrons aujourd'hui. Vous, messieurs les monarchistes et les cØsariens, vous en souffrirez demain. Et vous saurez à votre tour qu'il n'est pas facile de faire boire un âne qui n'a pas soif. On arrØte les rØpublicains, et personne ne bouge. Quand ce sera le tour des royalistes d'Øtre arrØtØs, personne ne bougera non plus. Vous pouvez y compter, la foule ne se grouillera pas pour vous dØlivrer, vous, monsieur Henri LØon, et, votre ami M. DØroulde.

»--Je vous avoue qu'à la lueur de ces paroles, je crus entrevoir la profondeur lugubre de l'avenir. Je rØpondis nØanmoins avec quelque ostentation:

»--Citoyen Bissolo, il subsiste pourtant entre vous et nous cette diffØrence que vous Øtes pour la foule un tas de vendus et de sans-patrie, et que nous, les monarchistes et les nationalistes, nous jouissons de l'estime publique, nous sommes populaires.

»A ces mots, le citoyen Bissolo sourit bien agrØablement et dit:

»--La monture est là monseigneur; vous n'avez qu'à l'enfourcher. Mais quand vous serez dessus elle se couchera tranquillement au bord du chemin et vous fichera par terre. Il n'y a pas plus sale bourrique, je vous en avertis. Auquel de ses cavaliers, s'il vous plaît, la popularitØ n'a-t-elle pas cassØ les reins? La foule a-t-elle jamais pu porter le moindre secours à ses idoles en pØril? Vous n'Øtes pas aussi populaires que vous dites, messieurs les nationalistes, et votre prØtendant Gamelle n'est guère connu du public. Mais si jamais la foule vous prend amoureusement dans ses bras, vous dØcouvrirez bientôt l'ØnormitØ de son impuissance et de sa lâchetØ.

»Je ne pus me retenir de reprocher sØvèrement au citoyen Bissolo de calomnier la foule française. Il me rØpondit qu'il Øtait sociologue, qu'il faisait du socialisme à base scientifique, qu'il possØdait dans une petite boîte une collection de faits exactement classØs, qui lui permettaient d'opØrer la rØvolution mØthodique. Et il ajouta:

»--C'est la science, et non le peuple, en qui est la souverainetØ. Une bØtise rØpØtØe par trente-six millions de bouches ne cesse pas d'Øtre une bØtise. Les majoritØs ont montrØ le plus souvent une aptitude supØrieure à la servitude. Chez les faibles, la faiblesse se multiplie avec le nombre des individus. Les foules sont toujours inertes. Elles n'ont un peu de force qu'au moment oØ elles crØvent de faim. Je suis en Øtat de vous prouver que le matin du 10 août 1792 le peuple de Paris Øtait encore royaliste. Il y a dix ans que je parle dans les rØunions publiques et j'y ai attrapØ pas mal de horions. L'Øducation du peuple est à peine commencØe, voilà la vØritØ. Dans la cervelle d'un ouvrier, à la place oØ les bourgeois logent leurs prØjugØs ineptes et cruels, il y a un grand trou. C'est à combler. On y

arrivera. Ce sera long. En attendant, il vaut mieux avoir la tête vide que pleine de crapauds et de serpents. Tout cela est scientifique, tout cela est dans ma boîte. Tout cela est conforme aux lois de l'évolution.... C'est égal, la veulerie générale me dégoûte. Et à votre place, elle me ferait peur. Regardez-moi vos partisans, les défenseurs du sabre et du goupillon, sont-ils assez mous, sont-ils assez généralistes!

» Il dit, allongea les bras, hurla furieusement: «Vive la Sociale!» plongeant tête basse dans la foule énorme et disparut sous la houle.»

Joseph Lacrisse, qui avait entendu sans plaisir ce long récit, demanda si le citoyen Bissolo n'était pas une simple brute.

--C'est au contraire un homme d'esprit, répondit Henri Lœon, et qu'on voudrait avoir pour voisin de campagne, comme disait Bismarck en parlant de Lassalle. Bissolo n'eut que trop raison de dire qu'on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif.

XII

Madame de Bonmont concevait l'amour comme un abîme heureux. Après ce dîner de Madrid, ennobli par la lecture d'une lettre royale, au retour d'Ormu du Bois, dans la voiture chaude encore d'une étreinte historique, elle avait dit à Joseph Lacrisse: «Ce sera pour toujours!» et cette parole, qui semblera vaine, si l'on considère l'instabilité des éléments qui servent de substance aux émotions amoureuses, n'en témoignait pas moins d'un spiritualisme convenable et d'un goût distingué pour l'infini. «Parfaitement!» avait répondu Joseph Lacrisse.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis cette nuit générale, deux semaines durant lesquelles le secrétaire du Comité départemental de la Jeunesse royaliste avait partagé son temps entre les soins du complot et ceux de son amour. La baronne, en costume tailleur, le visage couvert d'une voilette de dentelle blanche, était venue, à l'heure dite, dans le petit premier d'une discrète maison de la rue Lord-Byron; trois pièces qu'elle avait aménagées elle-même avec toutes les délicatesses du cœur et fait tendre de ce bise* cœlestes dont s'enveloppaient naguère ses amours oubliées avec Raoul Marcien. Elle y avait trouvé Joseph Lacrisse correct, fier et même un peu farouche, charmant, jeune, mais non point tout à fait tel qu'elle eût voulu. Il était d'humeur sombre et semblait inquiet. Les sourcils froncés, les lèvres minces et serrées, il lui eût rappelé Rara, si elle n'avait possédé dans sa plénitude le don délicieux d'oublier le passé. Elle savait que, s'il était soucieux, ce n'était pas sans cause. Elle savait qu'il conspirait et qu'il était chargé, pour sa part, de «décerveler» un préfet de première classe et les principaux républicains d'un département très peuplé; qu'il risquait dans cette

entreprise sa liberté, sa vie, pour le trône et l'autel. C'est parce qu'il était un conspirateur qu'elle l'avait d'abord aimé. Mais à présent, elle l'aurait préféré plus souriant et plus tendre. Il ne l'avait pas mal accueillie. Il lui avait dit: «Vous voir, c'est une ivresse. Depuis quinze jours, je marche vivant dans mon rêve étoilé, positivement.» Et il avait ajouté: «Que vous êtes délicieuse!» Mais il l'avait à peine regardée. Et tout de suite il était allé à la fenêtre. Il avait soulevé un petit coin de rideau, et depuis dix minutes il restait là en observation.

Il lui dit sans se retourner:

--Je vous avais bien avertie, qu'il nous fallait deux sorties. Vous ne vouliez pas me croire.... C'est encore heureux que nous soyons sur le devant. Mais l'arbre m'empêche de voir.

--L'acacia, soupira la baronne en défaisant lentement sa voilette.

La maison, en retrait, donnait sur une petite cour plantée d'un acacia et d'une douzaine de fusains, et fermée par une grille garnie de lierre.

--L'acacia, si vous voulez.

--Qu'est-ce que vous regardez, mon ami?

--Un homme qui est là en espalier, contre le mur d'en face.

--Qu'est-ce que c'est que cet homme?

--Je n'en sais rien. Je regarde si ce n'est pas un de mes agents. Je suis sûr. Depuis que j'habite Paris, je promène toute la journée deux agents. C'est agaçant à la longue. Cette fois je croyais pourtant bien les avoir semés.

--Est-ce que vous ne pourriez pas vous plaindre?

--A qui?

--Je ne sais pas... au gouvernement....

Il ne répondit rien et demeura quelque temps encore en observation. Puis, s'étant assuré que l'homme n'était pas un de ses agents, il revint à elle, un peu rassuré.

--Combien je vous aime! Vous êtes plus jolie encore que d'habitude. Je vous assure. Vous êtes adorable.... Mais si on me les avait changés, mes agents!... C'est Dupuy qui me les avait donnés. Il y en avait un grand et un petit. Le grand portait des lunettes noires. Le petit avait un nez en bec de perroquet et des yeux d'oiseau, qui regardaient de côté. Je les connaissais. Ils n'étaient pas bien à craindre. Ils étaient braves. Quand j'étais à mon cercle, chacun de mes amis me disait en entrant: «Lacrisse, je viens de voir vos agents à la porte.»

Je leur envoyais, à ces braves agents, des cigares et de la bière. Je me demandais, des fois, si Dupuy ne me les donnait pas pour me protéger. Il était brusque, quinqué, fantasque, Dupuy, mais il était tout de même un patriote. Je ne le compare pas aux ministres actuels. Avec eux, il faut jouer serré. S'ils m'avaient changé mes agents, les misérables!

Il retourna à la fenêtre.

--Non!... C'est un cocher qui fume sa pipe. Je n'avais pas remarqué son gilet rayé de jaune. La peur déforme les objets, c'est positif!... Je vous avoue que j'ai eu peur: vous pensez bien que c'était pour vous. Il ne faudrait pas que vous fussiez compromise à cause de moi. Vous si charmante, si délicieuse!...

Il revint à elle, la pressa dans ses bras et l'assailit de caresses profondes. Bientôt elle vit ses vêtements dans un tel désordre, que la pudeur, à défaut d'un autre sentiment, l'aurait obligée à les ôter.

--Elisabeth, dites-moi que vous m'aimez.

--Il me semble que si je ne vous aimais pas....

--Entendez-vous ce pas lourd, régulier, dans la rue?

--Non, mon ami.

Et il était vrai que, plongée dans un nuage délicieux, elle ne prêtait pas l'oreille aux bruits du monde extérieur.

--Cette fois il n'y a pas d'erreur. C'est lui, mon agent, le petit, l'oiseau. J'ai ce pas-là dans l'oreille. Je le distinguerais entre mille.

Et il retourna à la fenêtre.

Ces alertes l'énermaient. Depuis l'échec du 23 février, il avait perdu sa belle assurance. Il commençait à croire que ce serait long et difficile. Le découragement gagnait la plupart de ses associés. Il devenait ombrageux. Tout l'irritait.

Elle eut le malheur de lui dire:

--Mon ami, n'oubliez pas que je vous ai fait inviter à dîner, pour demain, chez mon frère Wallstein. Ce sera une occasion de nous voir.

Il éclata:

--Votre frère Wallstein! Ah! causons de lui! Il est de sa race, celui-là Henri Løon lui a parlé cette semaine d'une affaire intéressante, d'un journal de propagande qu'il faudrait répandre à profusion gratuitement dans les campagnes et dans les centres ouvriers. Il a fait semblant de ne pas comprendre. Il a donné des

conseils, de bons conseils à L'œon. Est-ce qu'il croit que c'est des conseils que nous lui demandons, votre frère Wallstein?

Elisabeth était antisœmite. Elle sentit qu'elle ne pouvait sans inœlogance dœfendre son frère Wallstein, de Vienne, qu'elle aimait. Elle garda le silence.

Il se mit à jouer avec le petit revolver qu'il avait posœ sur la table de nuit.

--Si l'on vient m'arrœter... dit-il.

Un flot rouge de colœre lui monta au cerveau. Il s'œcria que les juifs, les protestants, les francs-maçons, les libres-penseurs, les parlementaires, les rœpublicains, les ministœriels, il voudrait les fesser en place publique, leur administrer des lavements de vitriol. Il devint œloquent, fit entendre le langage dœvot des _Croix_:

--Les juifs et les francs-maçons dœvorent la France. Ils nous ruinent et nous mangent. Mais patience! Attendez seulement le proœls de Rennes, et vous verrez si nous n'allons pas les saigner, leur fumer les jambons, leur truffer la peau, leur accrocher la tœte à la devanture des charcutiers!... Tout est prœt. Le mouvement œclatera simultanœment à Rennes et à Paris. Les dreyfusards seront œcrabouillœs sur le pavœ des rues. Loubet sera grillœ dans l'œysœe flambant. Et ce ne sera pas trop tâ.

Madame de Bonmont concevait l'amour comme un abœme heureux. Elle ne croyait pas que ce fœt assez pour un jour d'oublier une seule fois l'univers dans cette chambre tendue de bleu cœleste. Elle s'efforœ de ramener son ami à de plus douces pensœes. Elle lui dit:

--Vous avez de beaux cils.

Et elle lui donna de petits baisers sur les paupœres.

Quand elle rouvrit les yeux, languissante, et rappelant dans son œme heureuse l'infini qui l'avait remplie un moment, elle vit Joseph soucieux et qui semblait loin d'elle, bien qu'elle le retœnt encore de l'un de ses beaux bras amollis et dœnouœs. D'une voix tendre comme un soupir, elle lui demanda:

--Qu'est-ce que vous avez, mon ami? Nous œtions si heureux tout à l'heure!

--Certainement, rœpondit Joseph Lacrisse. Mais je pense que j'ai trois dœpœches chiffœes à envoyer avant la nuit. C'est compliquœ et c'est dangereux. Nous avons bien cru un moment que Dupuy avait interceptœ nos tœlœgrammes du 22 fœvrier. Il y avait dedans de quoi nous faire coffrer tous.

--Et il ne les avait pas interceptœs, mon ami?

--Faut croire que non, puisque nous n'avons pas \O \O inqui \O \O s. Mais j'ai des raisons de penser que, depuis une quinzaine de jours, le gouvernement nous surveille. Et tant que nous n'aurons pas \O \O \O la gueuse, je ne serai pas tranquille.

Elle, alors, tendre et radieuse, lui jeta autour du cou ses bras, comme une guirlande fleurie et parfum \O e, fixa sur lui les saphirs humides de ses prunelles et lui dit avec un sourire de sa bouche ardente et fraîche:

--Ne t'inqui \O te plus, mon ami. Ne te tourmente plus. Vous r \O ussirez, j'en suis s \O re. Elle est perdue leur R \O publique. Comment veux-tu qu'elle te r \O siste? On ne veut plus des parlementaires. On n'en veut plus, je le sais bien. On ne veut plus des francs ma \O ns, des libres penseurs, de toutes ces vilaines gens qui ne croient pas en Dieu, qui n'ont ni religion, ni patrie. Car c'est la m \O me chose, n'est-ce pas, la religion et la patrie? Il y a un \O lan admirable des \O mes. Le dimanche, \O la messe, les \O glises sont pleines. Et il n'y a pas que des femmes, comme les r \O publicains voudraient le faire croire. Il y a des hommes, des hommes du monde, des officiers. Croyez-moi, mon ami, vous r \O ussirez. D'abord, je ferai br \O ler des cierges pour vous dans la chapelle de saint Antoine.

Lui, pensif et grave:

--Oui, ce sera enlev \O dans les premiers jours de septembre. L'esprit public est bon. Nous avons les vœux, les encouragements des populations. Oh! les sympathies, ce n'est pas cela qui nous manque.

Elle lui demanda imprudemment ce qui leur manquait.

--Ce qui nous manque, ou du moins ce qui pourrait nous manquer, si la campagne se prolongeait, c'est le nerf de la guerre, parbleu! c'est l'argent. On nous en donne. Mais il en faut beaucoup. Trois dames du meilleur monde nous ont apport \O trois cent mille francs. Monseigneur a \O \O sensible \O cette g \O n \O rosit \O bien fran \O aise. N'est-ce pas qu'il y a dans cette offrande faite par des femmes \O la royaut \O quelque chose de charmant, d'exquis qui sent l'ancienne France, l'ancienne soci \O \O ?

Maintenant la baronne, devant la glace, refaisait sa toilette, et ne semblait pas entendre.

Il pr \O cisa sa pens \O e:

--Ils roulent, maintenant, ils roulent ces trois cent mille francs, apport \O s par de blanches mains. Monseigneur nous a dit avec une gr \O ce chevaleresque: «D \O pensez les trois cent mille francs jusqu'au dernier sol.» Si une belle petite main nous apportait cent mille autres francs, elle serait b \O nie. Elle aurait contribu \O \O sauver la France. Il y a une bonne place \O prendre parmi les amazones du ch \O que, dans l'escadron des belles ligueuses. Je promets, sans crainte d' \O tre d \O savou \O , je promets \O la quatri \O me venue une lettre autographe du Prince et, qui plus est, pour cet hiver, un tabouret \O Cour.

Cependant la baronne, se sentant tapée, en concevait une impression pénible. Ce n'était pas la première fois. Mais elle ne s'y accoutumait point. Et elle jugeait tout à fait inutile de contribuer de son argent à la restauration du trône. Sans doute elle aimait ce jeune prince si beau, tout rose avec une belle barbe de soie blonde. Elle souhaitait ardemment son retour, elle était impatiente de voir son entrée dans Paris, et son sacre. Mais elle se disait qu'avec deux millions de revenu, il n'avait pas besoin qu'on lui donnât autre chose que de l'amour, des vœux et des fleurs. Joseph Lacrisse ayant fini de parler, le silence devenait pénible. Elle murmura, devant la glace:

--Comme je suis coiffée, mon Dieu! Puis, ayant achevé sa toilette, elle tira de son petit porte-monnaie un trèfle à quatre feuilles enfermé dans un médaillon de verre entouré d'un cercle de vermeil. Elle le tendit à son ami et lui dit d'un ton sentimental:

--Il vous portera bonheur. Promettez-moi de le garder toujours.

Joseph Lacrisse sortit le premier de l'appartement bleu, afin de détourner sur lui les agents, s'il était filé. Sur le palier, il murmura avec une mauvaise grimace:

--Une vraie Wallstein, celle-là Elle a beau être baptisée.... La caque sent toujours le hareng.

XIII

Dans le tiède et lumineux décor du jour, le jardin du Luxembourg était comme baigné d'une poussière d'or. M. Bergeret s'assit, entre MM. Denis et Goubin sur la terrasse, au pied de la statue de Marguerite d'Angoulême.

--Messieurs, dit-il, je veux vous lire un article qui a paru ce matin dans le Figaro. Je ne vous en nommerai pas l'auteur. Je pense que vous le reconnaîtrez. Puisque le hasard le veut, je vous ferai volontiers cette lecture devant cette aimable femme qui goûtait la bonne doctrine et estimait les hommes de cœur et qui, pour s'être montrée docte, sincère, tolérante et pitoyable, et pour avoir tenté d'arracher les victimes aux bourreaux, ameutait contre elle toute la moinerie et fit aboyer tous les sorbonnages. Ils dressèrent à l'insulter les polissons du collège de Navarre et, si elle n'était étée la soeur du roi de France, ils l'eussent cousue dans un sac et jetée en Seine. Elle avait une âme douce, profonde et riante. Je ne sais si, vivante, elle eut cet air de malice et de coquetterie qu'on lui voit dans ce marbre d'un sculpteur peu connu: il se nomme Lescorné. Il est certain du moins qu'on ne le trouve pas dans les crayons secs et sincères des élèves de Clouet, qui nous ont laissé son portrait. Je croirais plutôt que son sourire était souvent voilé de tristesse, et

qu'un pli douloureux tirait ses lèvres quand elle a dit: «J'ai porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née.» Elle ne fut point heureuse dans son existence privée et elle vit autour d'elle les méchants triompher aux applaudissements des ignorants et des lâches. Je crois qu'elle aurait écouté avec sympathie ce que je vais lire, quand ses oreilles n'étaient pas de marbre.

Et M. Bergeret, ayant déployé son journal, lut ce qui suit:

LE BUREAU

«Pour se reconnaître dans toute cette affaire, il fallait, à l'origine, quelque application et une certaine méthode critique, avec le loisir de l'exercer. Aussi voit-on que la lumière s'est faite d'abord chez ceux qui, par la qualité de leur esprit et la nature de leurs travaux, étaient plus aptes que d'autres à se débrouiller dans des recherches difficiles. Il ne fallut plus ensuite que du bon sens et de l'attention. Le sens commun suffit aujourd'hui.

»Si la foule a longtemps résisté à la vérité pressante, c'est ce dont il ne faut pas s'étonner: on ne doit s'étonner de rien. Il y a des raisons à tout. C'est à nous de les découvrir. Dans le cas présent, il n'est pas besoin de beaucoup de réflexion pour s'apercevoir que le public a été trompé autant qu'on peut l'être, et qu'on a abusé de sa crédulité touchante. La presse a beaucoup aidé au succès du mensonge. Le gros des journaux s'étant porté au secours des faussaires, les feuilles ont publié surtout des pièces fausses ou falsifiées, des injures et des mensonges. Mais il faut reconnaître que, le plus souvent, c'était pour contenter leur public et répondre aux sentiments intimes du lecteur. Et il est certain que la résistance à la vérité vient de l'instinct populaire.

»La foule, j'entends la foule des gens incapables de penser par eux-mêmes, ne comprit pas; elle ne pouvait pas comprendre. La foule se faisait de l'armée une idée simple. Pour elle, l'armée c'était la parade, le défilé, la revue, les manœuvres, les uniformes, les bottes, les éperons, les épauettes, les canons, les drapeaux. C'était aussi la conscription avec les rubans au chapeau et les litres de vin bleu, le quartier, l'exercice, la chambrée, la salle de police, la cantine. C'était encore l'imagerie nationale, les petits tableaux luisants de nos peintres militaires qui peignent des uniformes si frais et des batailles si propres. C'était enfin un symbole de force et de sécurité, d'honneur et de gloire. Ces chefs qui défilent à cheval, l'épée au poing, dans les éclairs de l'acier et les feux de l'or, au son des musiques, au bruit des tambours, comment croire que tantôt, enfermés dans une chambre, courbés sur une table, tête à tête avec des agents brisés de la Préfecture de police, ils maniaient le grattoir, passaient la gomme ou semaient la sanderaque, effaçant ou mettant un nom sur une pièce, prenaient la plume pour contrefaire des écritures, afin de perdre un innocent; ou bien encore méditaient des travestissements burlesques pour des rendez-vous mystérieux avec le traître qu'il fallait sauver?

»Ce qui, pour la foule, ôtait toute vraisemblance à ces crimes, c'est qu'ils ne sentaient point le grand air, la route matinale, le champ de manoeuvres, le champ de bataille, mais qu'ils avaient une odeur de bureau, un goût de renfermé; c'est qu'ils n'avaient pas l'air militaire. En effet, toutes les pratiques auxquelles on eut recours pour celer l'erreur judiciaire de 1899, toute cette paperasserie infâme, toute cette chicane ignoble et scélérates, pue le bureau, le sale bureau. Tout ce que les quatre murs de papier vert, la table de chêne, l'encrier de porcelaine entouré d'éponge, le couteau de buis, la carafe sur la cheminée, le cartonier, le rond de cuir peuvent suggérer d'imaginations saugrenues et de pensées mauvaises à ces sédentaires, à ces pauvres «assis», qu'un poète a chantés, à ces gratte-papier intrigants et paresseux, humbles et vaniteux, oisifs jusque dans l'accomplissement de leur besogne oiseuse, jaloux les uns des autres et fiers de leur bureau, tout ce qui se peut faire de louche, de faux, de perfide et de bêtise avec du papier, de l'encre, de la malchance et de la sottise, est sorti d'un coin de ce bâtiment sur lequel sont sculptés des trophées d'armes et des grenades fumantes.

»Les travaux qui s'accomplirent làdurant quatre années, pour mettre à la charge d'un condamné les preuves qu'on avait négligé de produire avant la condamnation et pour acquitter le coupable que tout accusait et qui s'accusait lui-même, sont d'une monstruosité qui passe l'esprit modéré d'un Français et il s'en dégage une bouffonnerie tragique qu'on goûte mal dans un pays dont la littérature répugne à la confusion des genres. Il faut avoir étudié de près les documents et les enquêtes pour admettre la réalité de ces intrigues et de ces manoeuvres prodigieuses d'audace et d'ineptie, et je conçus que le public, distrait et mal averti, ait refusé d'y croire, alors même qu'elles étaient divulguées.

»Et pourtant il est bien vrai qu'au fond d'un couloir de ministère, sur trente mètres carrés de parquet ciré, quelques bureaucrates à képi, les uns paresseux et fourbes, les autres agités et turbulents, ont, par leur paperasserie perfide et frauduleuse, trahi la justice et trompé tout un grand peuple. Mais si cette affaire qui fut surtout l'affaire de Mercier et des bureaux, a révélé de vilaines moeurs, elle a suscité aussi de beaux caractères.

»Et dans ce bureau même il se trouva un homme qui ne ressemblait nullement à ceux-là Il avait l'esprit lucide, avec de la finesse et de l'étendue, le caractère grand, une âme patiente, largement humaine, d'une invincible douceur. Il passait avec raison pour un des officiers les plus intelligents de l'armée.

Et, bien que cette singularité des êtres d'une essence trop rare pût lui être nuisible, il avait été nommé lieutenant-colonel le premier des officiers de son âge, et tout lui présageait, dans l'armée, le plus brillant avenir. Ses amis connaissaient son indulgence un peu railleuse et sa bonté solide. Ils le savaient doué du sens supérieur de la beauté, apte à sentir vivement la musique et les lettres, à vivre dans le monde éthéré des idées. Ainsi que tous les hommes dont la vie intérieure est profonde et réfléchie, il développait dans la

solitude ses facultés intellectuelles et morales. Cette disposition à se replier sur lui-même, sa simplicité naturelle, son esprit de renoncement et de sacrifice, et cette belle candeur, qui reste parfois comme une grâce dans les âmes les mieux averties du mal universel, faisaient de lui un de ces soldats qu'Alfred de Vigny avait vus ou devinés, calmes héros de chaque jour, qui communiquent aux plus humbles soins qu'ils prennent la noblesse qui est en eux, et pour qui l'accomplissement du devoir régulier est la poésie familière de la vie.

» Cet officier, ayant été appelé au deuxième bureau, y découvrit un jour que Dreyfus avait été condamné pour le crime d'Esterhazy. Il en avertit ses chefs. Ils essayèrent, d'abord par douceur, puis par menaces, de l'arrêter dans des recherches qui, en découvrant l'innocence de Dreyfus, découvriraient leurs erreurs et leurs crimes. Il sentit qu'il se perdait en persévérant. Il persévéra. Il poursuivit avec une réflexion calme, lente et sûre, d'un tranquille courage, son œuvre de justice. On l'écarta. On l'envoya à Gênes et jusque sur la frontière tripolitaine, sous quelque mauvais prétexte, sans autre raison que de le faire assassiner par des brigands arabes.

» N'ayant pu le tuer, on essaya de le déshonorer, on tenta de le perdre sous l'abondance des calomnies. Par des promesses perfides, on crut l'empêcher de parler au procès Zola. Il parla. Il parla avec la tranquillité du juste, dans la sérénité d'une âme sans crainte et sans desirs. Ni faiblesses ni outrances en ses paroles. Le ton d'un homme qui fait son devoir ce jour-là comme les autres jours, sans songer un moment qu'il y a, cette fois, un singulier courage à faire. Ni les menaces ni les persécutions ne le firent hésiter une minute.

» Plusieurs personnes ont dit que pour accomplir sa tâche, pour établir l'innocence d'un juif et le crime d'un chrétien, il avait dû surmonter des préjugés cléricaux, vaincre des passions antisémites enracinées dans son cœur dès son jeune âge, tandis qu'il grandissait sur cette terre d'Alsace et de France qui le donna à l'armée et à la patrie. Ceux qui le connaissent savent qu'il n'en est rien, qu'il n'a de fanatisme d'aucune sorte, que jamais aucune de ses pensées ne fut d'un sectaire, que sa haute intelligence l'éleva au dessus des haines et des partialités, et qu'enfin c'est un esprit libre.

» Cette liberté intérieure, la plus précieuse de toutes, ses persécuteurs ne purent la lui ôter. Dans la prison où ils renfermèrent et dont les pierres, comme a dit Fernand Gregh, formeront le socle de sa statue, il était libre, plus libre qu'eux. Ses lectures abondantes, ses propos calmes et bienveillants, ses lettres pleines d'idées hautes et sereines attestaient (je le sais) la liberté de son esprit. C'est eux, ses persécuteurs et ses calomniateurs, qui étaient prisonniers, prisonniers de leurs mensonges et de leurs crimes. Des témoins l'ont vu paisible, souriant, indulgent, derrière les barrières et les grilles. Alors que se faisait ce grand mouvement d'esprits, que s'organisaient ces réunions publiques qui réunissaient par milliers des savants, des étudiants et des ouvriers, que des feuilles de pétitions se couvraient de signatures pour demander, pour exiger la

fin d'un emprisonnement scandaleux, il dit à Louis Havet, qui était venu le voir dans sa prison: «Je suis plus tranquille que vous.» Je crois pourtant qu'il souffrait. Je crois qu'il a souffert cruellement de tant de bassesse et de perfidie, d'une injustice si monstrueuse, de cette épidémie de crime et de folie, des fureurs exécrables de ces hommes qui trompaient la foule, des fureurs pardonnables de la foule ignorante. Il a vu, lui aussi, la vieille femme porter avec une sainte simplicité le fagot pour le supplice de l'innocent. Et comment n'aurait-il pas souffert en voyant les hommes pires qu'il ne croyait dans sa philosophie, moins courageux ou moins intelligents, à l'essai que ne pensent les psychologues dans leur cabinet de travail? Je crois qu'il a souffert au dedans de lui-même, dans le secret de son âme silencieuse et comme voilée du manteau stoïque. Mais j'aurais honte de le plaindre. Je craindrais trop que ce murmure de pitié humaine arrivât jusqu'à ses oreilles et offensât la juste fierté de son cœur. Loin de le plaindre, je dirai qu'il fut heureux, heureux parce qu'au jour soudain de l'épreuve il se trouva prêt et n'eut point de faiblesse, heureux parce que des circonstances inattendues lui ont permis de donner la mesure de sa grande âme, heureux parce qu'il se montra honnête homme avec héroïsme et simplicité, heureux parce qu'il est un exemple aux soldats et aux citoyens. La pitié, il faut la garder à ceux qui ont failli. Au colonel Picquart on ne doit donner que de l'admiration.»

M. Bergeret, ayant achevé sa lecture, plia son journal. La statue de Marguerite de Navarre était toute rose. Au couchant, le ciel, dur et splendide, se revêtait, comme d'une armure, d'un réseau de nuages pareils à des lames de cuivre rouge.

XIV

Ce soir-là M. Bergeret reçut, dans son cabinet, la visite de son collègue Jumage.

Alphonse Jumage et Lucien Bergeret étaient nés le même jour, à la même heure, de deux mères amies, pour qui ce fut, par la suite, un inépuisable sujet de conversations. Ils avaient grandi ensemble. Lucien ne s'inquiétait en aucune manière d'être entré dans la vie au même moment que son camarade. Alphonse, plus attentif, y songeait avec contentement. Il accoutuma son esprit à comparer, dans leur cours, ces deux existences simultanément commencées, et il se persuada peu à peu qu'il était juste, équitable et salutaire, que les progrès de l'une et de l'autre fussent égaux.

Il observait d'un œil intéressé ces carrières jumelles qui se poursuivaient toutes deux dans renseignement et, mesurant sa propre fortune à une autre, il se procurait de constants et vains soucis, qui troublaient la limpidité naturelle de son âme. Et que M. Bergeret fût professeur de faculté quand il était lui-même professeur de grammaire

dans un lycée suburbain, c'est ce que Jumage ne trouvait pas conforme à l'exemplaire de justice divine qu'il portait imprimé dans son cœur. Il était trop honnête homme pour en faire un grief à son ami. Mais quand celui-ci fut chargé d'un cours à la Sorbonne, Jumage en souffrit par sympathie.

Un effet assez étrange de cette étude comparée de deux existences fut que Jumage s'habitua à penser et à agir en toute occasion au rebours de Bergeret; non qu'il n'eût point l'esprit sincère et probe, mais parce qu'il ne pouvait se défendre de soupçonner quelque malignité dans des succès de carrière plus grands et meilleurs que les siens, par conséquent iniques. C'est ainsi que, pour toutes sortes de raisons honorables qu'il s'était données et pour celle qu'il avait d'être le contradicteur, d'être l'autre de M. Bergeret, il s'engagea dans les nationalistes, quand il vit que le professeur de faculté avait pris le parti de la révolution. Il se fit inscrire à la ligue de l'Agitation française, et même il y prononça des discours. Il se mettait pareillement en opposition avec son ami sur tous les sujets, dans les systèmes de chauffage économique et dans les règles de la grammaire latine. Et comme enfin M. Bergeret n'avait pas toujours tort, Jumage n'avait pas toujours raison.

Cette contrariété, qui avait pris avec les années l'exactitude d'un système raisonné, n'altéra point une amitié formée dès l'enfance. Jumage s'intéressait vraiment à Bergeret dans les disgrâces que celui-ci essayait au cours parfois tourmenté de sa vie. Il allait le voir à chaque malheur qu'il apprenait. C'était l'ami des mauvais jours.

Ce soir-là il s'approcha de son vieux camarade avec cette mine brouillée et trouble, ce visage couperosé de joie et de tristesse, que Lucien connaissait.

--Tu vas bien, Lucien? Je ne te dérange pas?

--Non. Je lisais dans les *Mille et une Nuits*, nouvellement traduites par le docteur Mardrus, l'histoire du portefaix avec les jeunes filles. Cette version est littéraire, et c'est tout autre chose que les *Mille et une Nuits* de notre vieux Galland.

--Je venais te voir... dit Jumage, te parler... Mais ça n'a aucune importance... Alors tu lisais les *Mille et une Nuits*?...

--Je les lisais, répondit M. Bergeret. Je les lisais pour la première fois. Car l'honnête Galland n'en donne pas l'idée. C'est un excellent conteur, qui a soigneusement corrigé les mœurs arabes. Sa *Shéhérazade*, comme l'*Esther* de Coypel, a bien son prix. Mais nous avons ici l'Arabie avec tous ses parfums.

--Je t'apportais un article, reprit Jumage. Mais, je te le répète, c'est sans importance.

Et il tira de sa poche un journal. M. Bergeret tendit lentement la

main pour le prendre. Jumage le remit dans sa poche, M. Bergeret replia le bras, et Jumage posa, d'une main un peu tremblante, le papier sur la table.

--Encore une fois, c'est sans importance. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux.... Peut-être est-il bon que tu saches.... Tu as des ennemis, beaucoup d'ennemis....

--Flatteur! dit M. Bergeret.

Et prenant le journal, il lut ces lignes marquées au crayon bleu:

Un vulgaire pion dreyfusard, l'intellectuel Bergeret, qui croupissait en province, vient d'être chargé de cours à la Sorbonne. Les  tudiants de la Faculté des lettres protestent énergiquement contre la nomination de ce protestant antifr ais. Et nous ne sommes pas surpris d'apprendre que bon nombre d'entre eux ont décidé d'accueillir comme il le m rite, par des huées, ce sale juif allemand, que le ministre de la trahison publique a l'outrecuidance de leur imposer comme professeur.

Et quand M. Bergeret eut achevé sa lecture:

--Ne lis donc pas cela, dit vivement Jumage. Cela n'en vaut pas la peine. C'est si peu de chose!

--C'est peu, j'en conviens, r pondit M. Bergeret. Encore faut-il me laisser ce peu comme un témoignage obscur et faible, mais honorable et v ritable de ce que j'ai fait dans des temps difficiles. Je n'ai pas beaucoup fait. Mais enfin j'ai couru quelques risques. Le doyen Stapfer fut suspendu pour avoir parlé de la justice sur une tombe. M. Bourgeois était alors grand maître de l'Universit . Et nous avons connu des jours plus mauvais que ceux que nous fit M. Bourgeois. Sans la fermeté g n reuse de mes chefs, j'étais chassé de l'Universit  par un ministre privé de sagesse. Je n'y pensai point alors. Je peux bien y songer maintenant et réclamer le loyer de mes actes. Or, quelle récompense puis-je attendre plus digne, plus belle en son âpreté, plus haute que l'injure des ennemis de la justice? J'eusse souhaité que l'écrivain qui, malgré lui, me rend témoignage, s t exprimer sa pens e dans une forme plus mémorable. Mais c'était trop demander.

Ayant ainsi parlé, M. Bergeret plongea la lame de son couteau d'ivoire dans les pages des nouvelles _Mille et une Nuits_. Il aimait  couper les feuillets des livres. C'était un sage qui se faisait des voluptés appropriées à son  tat. L'austère Jumage lui envia cet innocent plaisir. Le tirant par la manche:

-- coute-moi, Lucien. Je n'ai aucune de tes idées sur l'Affaire. J'ai blâmé ta conduite. Je la bl me encore. Je crains qu'elle n'ait les plus fâcheuses cons quences pour ton avenir. Les vrais Français ne te pardonneront jamais. Mais je tiens à déclarer que je réprouve énergiquement les procédés de polémique dont certains journaux usent à ton égard. Je les condamne. Tu n'en doutes pas?

--Je n'en doute pas.

Et après un moment de silence, Jumage reprit:

--Remarque, Lucien, que tu es diffamé en raison de tes fonctions. Tu peux appeler ton diffamateur devant le jury. Mais je ne te le conseille pas. Il serait acquitté.

--Cela est à prévoir, dit M. Bergeret, à moins que je ne pénètre dans la salle des assises en chapeau à plumes, une épée au côté, des éperons à mes bottes, et traînant derrière moi vingt mille camelots à mes gages. Car alors ma plainte serait entendue des juges et des jurés. Quand on leur soumit cette lettre mesurée que Zola écrivit au Président de la République mal préparée à la lire, si les jurés de la Seine en condamnaient l'auteur, c'est qu'ils délibéraient sous des cris inhumains, sous des menaces hideuses, dans un insupportable bruit de ferrailles, au milieu de tous les fantômes de Terreur et du mensonge. Je ne dispose pas d'un si farouche appareil. Il est donc très probable que mon diffamateur serait acquitté.

--Tu ne peux pourtant pas rester insensible aux outrages. Que comptes-tu faire?

--Rien. Je me tiens pour satisfait. J'ai autant à me louer des injures de la presse que de ses éloges. La vérité a été servie dans les journaux par ses ennemis autant que par ses amis. Quand une petite poignée d'hommes dénoncèrent pour l'honneur de la France la condamnation frauduleuse d'un innocent, ils furent traités en ennemis par le gouvernement et par l'opinion. Ils parlèrent cependant. Et, par la parole ils furent les plus forts. Le gros des feuilles travaillait contre eux, avec quelle ardeur, tu le sais! Mais elles servirent la vérité malgré elles, et en publiant des pièces fausses....

--Il n'y a pas eu autant de pièces fausses que tu crois, Lucien.

--... permirent d'en établir la fausseté. L'erreur éparse ne put rejoindre ses tronçons dispersés. Finalement il ne subsista que ce qui avait de la suite et de la continuité. La vérité possède une force d'enchaînement que l'erreur n'a pas. Elle forma, devant l'injure et la haine impuissantes, une chaîne que rien ne peut plus rompre. C'est à la liberté, à la licence de la presse que nous devons le triomphe de notre cause.

--Mais, vous n'êtes pas triomphants, s'écria Jumage, et nous ne sommes pas vaincus! C'est tout le contraire. L'opinion du pays est déclarée contre vous. Toi et tes amis, j'ai le regret de te le dire, vous êtes exécrés, honnis et conspués unanimement. Nous vaincus? tu plaisantes. Tout le pays est avec nous.

--Aussi êtes-vous vaincus par le dedans. Si je m'arrêtais aux apparences, je pourrais vous croire victorieux et désespérer de la justice. Il y a des criminels impunis; la forfaiture et le faux

témoin sont publiquement approuvés comme des actes louables. Je n'espère pas que les adversaires de la vérité avouent qu'ils se sont trompés. Un tel effort n'est possible qu'aux plus grandes âmes.

» Il y a peu de changement dans l'état des esprits. L'ignorance publique a tout à peine entamé. Il ne s'est pas produit de ces brusques revirements des foules, qui étonnent. Rien n'est survenu de sensible ni de frappant. Pourtant il n'est plus, le temps où un Président de la République abaissait au niveau de son âme la justice, l'honneur de la patrie, les alliances de la République, où la puissance des ministres résultait de leur entente avec les ennemis des institutions dont ils avaient la garde; temps de brutalité et d'hypocrisie où le mépris de l'intelligence et la haine de la justice étaient à la fois une opinion populaire et une doctrine d'Etat, où les pouvoirs publics protégeaient les porteurs de matraque, où c'était un devoir de crier « Vive la République! » Ces temps sont déjà loin de nous, comme descendus dans un passé profond, plongés dans l'ombre des âges barbares.

» Ils peuvent revenir; nous n'en sommes séparés encore par rien de solide, ni même rien d'apparent et de distinct. Ils se sont évanouis comme les nuages de l'erreur qui les avait formés. Le moindre souffle peut encore ramener ces ombres. Mais quand tout conspirerait à vous fortifier, vous n'en êtes pas moins irrémédiablement perdus. Vous êtes vaincus par le dedans, et c'est la défaite irréparable. Quand on est vaincu du dehors, on peut continuer la résistance et espérer une revanche. Votre ruine est en vous. Les conséquences nécessaires de vos erreurs et de vos crimes se produisent malgré vous et vous voyez avec étonnement votre perte commencée. Injustes et violents, vous êtes détruits par votre injustice et votre violence. Et voici que le parti énorme de l'iniquité demeure intact, respecté, redouté, tombe et s'écroule de lui-même.

» Qu'importe, dès lors, que les sanctions légales tardent ou manquent! La seule justice naturelle et véritable est dans les conséquences mêmes de l'acte, non dans des formules extérieures, souvent étroites, parfois arbitraires. Pourquoi se plaindre que de grands coupables échappent à la loi et gardent de méprisables honneurs? Cela n'importe pas plus, dans notre état social, qu'il n'importait, dans la jeunesse de la terre, quand déjà les grands sauriens des océans primitifs disparaissaient devant des animaux d'une forme plus belle et d'un instinct plus heureux, qu'il restait encore, échoués sur le limon des plages, quelques monstrueux survivants d'une race condamnée.»

Sortant de chez son ami, Jumage rencontra devant la grille du Luxembourg, le jeune M. Goubin.

--Je viens de voir Bergeret, lui dit-il. Il m'a fait de la peine. Je l'ai trouvé très accablé, très abattu. L'Affaire l'a écrasé.

Henri de Brøcø, Joseph Lacrisse et Henri Løon Øtaient røunis au siēge du Comitø exøcutif, rue de Berri. Ils expødiērent les affaires courantes. Puis, Joseph Lacrisse, s'adressant à Henri de Brøcø :

--Mon cher prøsidant, je vais vous demander une prøfecture pour un bon royaliste. Vous ne me la refuserez pas, j'en suis sūr, quand je vous aurai exposø les titres de mon candidat. Son pēre, Ferdinand Dellion, maître de forges à Valcombe, mørite à tous Øgards la bienveillance du Roi. C'est un patron soucieux du bien-Øtre physique et moral de ses ouvriers. Il leur distribue des mødicaments, et veille à ce qu'ils aillent le dimanche à la messe, à ce qu'ils envoient leurs enfants aux Øcoles congrøganistes, à ce qu'ils votent bien et à ce qu'ils ne se syndiquent pas. Malheureusement, il est combattu par le døputø Cottard et mal soutenu par le sous-prøfet de Valcombe. Son fils Gustave est un des membres les plus actifs et les plus intelligents de mon Comitø døpartemental. Il a menø avec Ønergie la campagne antisømite dans notre ville et il s'est fait arrøter en manifestant, à Auteuil, contre Loubet. Vous ne refuserez pas, mon cher prøsidant, une prøfecture à Gustave Dellion.

--Une prøfecture!... murmura Brøcø en feuilletant le registre des fonctionnaires. Une prøfecture.... Nous n'avons plus que Guøret et Draguignan. Voulez-vous Guøret?

Joseph Lacrisse sourit à peine et dit :

--Mon cher prøsidant, Gustave Dellion est mon collaborateur. Il procødera sous mes ordres, au jour fixø, à la suppression violente du prøfet Worms-Clavelin. Il serait juste qu'il le remplaē.

Henri de Brøcø, le regard fixø sur son registre, røpondit que c'Øtait impossible. Le successeur de Worms-Clavelin Øtait dØjà nommø. Monseigneur avait døsignø Jacques de Cadde, un des premiers souscripteurs des listes Henry.

Lacrisse objecta que Jacques de Cadde Øtait Øtranger au døpartement; Henri de Brøcø dØclara qu'on ne discutait pas un ordre du Roi, et la dispute devenait assez vive quand Henri Løon, à cheval sur sa chaise, Øtendit le bras et dit d'un ton tranchant :

--Le successeur de Worms-Clavelin ne sera ni Jacques de Cadde ni Gustave Dellion. Ce sera Worms-Clavelin.

Lacrisse et Brøcø se røcriērent.

--Ce sera Worms-Clavelin, reprit Løon, Worms-Clavelin, qui n'attendra pas votre venue pour arborer sur le toit de la prøfecture le drapeau fleurdelisø, et que le ministre de l'Intørieur, nommø par le Roi, aura maintenu, par tØlØphone, à la tØte de l'administration døpartementale.

--Worms-Clavelin prfet de la monarchie! je ne vois pas cela, dit dédaigneusement Brc.

--Ce serait choquant, en effet, rpliqua Henri Lon; mais si c'est le chevalier de Clavelin qui est nommé prfet, il n'y a plus rien à dire. Ne nous faisons pas d'illusions. Ce n'est pas à nous que le Roi donnera les meilleures places. L'ingratitude est le premier devoir d'un prince. Aucun Bourbon n'y a manqu. Je le dis à la louange de la Maison de France.

»Vous croyez vraiment que le Roi fera son gouvernement avec l'oeillet blanc, le bleuet et la rose de France, qu'il prendra ses ministres au Jockey et à Puteaux, et que Christiani sera nommé grand maître des cérémonies?

Quelle erreur! La rose de France, le bleuet et l'oeillet blanc seront laissés à terre, dans l'ombre où se plaît la violette. Christiani sera mis en libert, rien de plus. Il sera mal vu pour avoir dfonc le chapeau de Loubet. Parfaitement!... Loubet, qui n'est pour nous à prsent qu'un vil panamitard, quand nous l'aurons remplacé, sera un prédécesseur. Le Roi ira s'asseoir dans son fauteuil aux courses d'Auteuil, et il estimera alors que Christiani a créé un fâcheux prcdent, et il lui en saura mauvais gr. Nous-mêmes, qui conspirons aujourd'hui, nous serons suspects. On n'aime pas les conspirateurs dans les Cours. Ce que je vous en dis est pour vous viter les déceptions amères. Vivre sans illusions, c'est le secret du bonheur. Pour moi, si mes services sont oubliés et méprisés, je ne m'en plaindrai pas. La politique n'est pas une affaire de sentiment. Et je sais trop à quoi Sa Majesté sera obligée, quand nous l'aurons fait remonter sur le trône de ses pères. Avant de récompenser les dévouements gratuits, un bon roi paye les services qu'on lui vend. N'en doutez point. Les plus grands honneurs et les emplois les plus fructueux seront pour les rpublicains. Les ralliés fourniront à eux seuls le tiers de notre personnel politique et passeront avant nous à la caisse. Et ce sera justice. Gromance, le vieux chouan rallié à la république de Mline, explique sa situation avec lucidité quand il nous dit: «Vous me faites perdre un sige au Sénat. Vous me devez un sige à la pairie.» Il l'aura. Et après tout il le mrite. Mais la part des ralliés sera petite à côté de celle des rpublicains fidèles qui n'auront trahi qu'à la minute suprême. C'est à eux-là qu'iront les portefeuilles et les habits brodés, et les titres et les dotations. Nos premiers ministres et la moiti des pairs de France, savez-vous où ils sont pour le moment? Ne les cherchez ni dans nos Comits, où nous risquons à toute heure de nous faire arrter comme des filous, ni à la Cour errante de notre jeune et beau prince cruellement exilé. Vous les trouverez dans les antichambres des ministres radicaux et dans les salons de l'Élysée et à tous les guichets où la Rpublique paye. Vous n'avez donc jamais entendu parler de Talleyrand et de Fouché? Vous n'avez donc jamais lu l'histoire, pas même dans les livres de M. Imbert de Saint-Amand?... Ce n'est pas un émigré, c'est un régicide que Louis XVIII a nommé ministre de la police en 1815. Notre jeune roi n'est pas, sans doute, aussi fin que Louis XVIII. Mais il ne faut pas le croire dénué d'intelligence. Ce ne

serait pas respectueux et ce serait peut-être s'ouvrir. Quand il sera roi, il se rendra compte des nécessités de la situation. Tous les chefs du parti républicain qui ne seront point occis, exilés, déportés ou incorruptibles, il faudra les récompenser. Sans quoi, ce parti se reformera contre lui, vaste et puissant. Et Moline lui-même deviendra un adversaire farouche.

» Et puisque j'ai nommé Moline, dites vous-même, Brécé, ce qui serait le plus avantageux à la royauté, ou que le duc votre père présida la pairie ou que ce fût Moline, duc de Remiremont, prince des Vosges, grand-croix de la Légion d'honneur et du Mérite agricole, chevalier du Lys et de Saint-Louis. Il n'y a pas d'hésitation possible: le duc Moline assurerait plus de partisans à la couronne que le duc de Brécé. Faut-il donc vous apprendre l'_a b c_ des restaurations?

» Nous n'aurons que les titres et les places dont les républicains ne voudront pas. On comptera sur notre dévouement gratuit. On ne craindra pas de nous mécontenter, dans l'assurance que nous serons des mécontents inoffensifs. On ne pensera jamais que nous puissions faire de l'opposition.

» Eh bien! on se trompera. Nous serons obligés d'en faire, et nous en ferons. Ce sera profitable et ce ne sera pas difficile. Sans doute nous ne nous allierons pas aux républicains: ce serait un manque de goût, et le loyalisme nous le défend. Nous ne pourrions pas être moins royalistes que le Roi, mais nous pourrions l'être plus. Monseigneur le duc d'Orléans n'est pas démocrate, c'est une justice à lui rendre. Il ne s'occupe pas de la condition des ouvriers. Il est d'avant la Révolution. Mais enfin, il a beau dîner en culotte avec un gilet breton, et tous ses ordres au cou, quand il aura des ministres libéraux, il sera libéral. Rien ne nous empêche alors d'être des ultras. Nous tirerons à droite, pendant que les républicains tireront à gauche. Nous serons dangereux et l'on nous traitera favorablement. Et qui dit que cette fois ce ne seront pas les ultras qui sauveront la monarchie? Nous avons déjà une armée introuvable. L'armée est aujourd'hui plus religieuse que le clergé. Nous avons une bourgeoisie introuvable, une bourgeoisie antisémite qui pense comme on pensait au moyen âge. Louis XVIII n'en avait pas tant. Qu'on me donne le portefeuille de l'intérieur, et, avec ces excellents éléments, je me charge de faire durer la monarchie absolue une dizaine d'années. Après quoi ce sera la sociale. Mais dix ans, c'est un joli bail.

Ayant ainsi parlé, Henri Lœon alluma un cigare. Joseph Lacrisse, qui suivait son idée, pria Henri de Brécé de voir s'il ne restait pas une bonne préfecture. Mais le président répondit qu'il n'avait plus que Guéret et Draguignan.

--Je retiens Draguignan pour Gustave Dellion, dit Lacrisse en soupirant. Il ne sera pas content. Mais je lui ferai comprendre que c'est le pied à l'étrier.

La baronne de Bonmont avait invité tous les châtelains titrés et tous les châtelains industriels et financiers de la région à une fête de charité qu'elle devait donner le 29 du mois dans cet illustre château de Montil, que Bernard de Pavés, grand maître de l'artillerie sous Louis XII, avait fait construire en 1508 pour Nicolette de Vaucelles, sa quatrième femme, et que le baron Jules avait acheté après l'emprunt français de 1871. Elle avait eu la délicatesse de n'envoyer aucune invitation aux châteaux juifs, bien qu'elle y eût des amis et des parents. Baptisée après la mort de son mari et naturalisée depuis cinq ans déjà elle était toute dévouée à la religion et à la patrie. Ainsi que son frère Wallstein, de Vienne, elle se distinguait honorablement de ses anciens coreligionnaires par un antisémitisme sincère. Cependant elle n'était point ambitieuse, et son inclination naturelle la portait aux joies intimes. Elle se serait contentée d'un état modeste dans la noblesse chrétienne, si son fils ne l'avait obligée à paraître. C'est le petit baron Ernest qui l'avait poussée chez les Brécès. C'est lui qui avait mis tout l'armorial de la province sur la liste des invités à la fête qu'on préparait. C'est lui qui avait amené à Montil, jouer la comédie, la petite duchesse de Mausac, qui se disait d'assez bonne maison pour pouvoir souper chez des écuyères et boire avec des cochers.

Le programme de la fête comportait une représentation de *„Joconde“* par des acteurs mondains, une kermesse dans le parc, une fête vénitienne sur l'étang, des illuminations.

C'était déjà 17. Les préparatifs se faisaient avec une grande hâte, dans une extrême confusion. La petite troupe répétait la pièce dans la longue galerie Renaissance, sous le plafond dont les caissons portaient avec une ingénieuse variété d'arrangements le paon de Bernard de Pavés lié par la patte au luth de Nicolette de Vaucelles.

M. Germaine accompagnait au piano les chanteurs, tandis que, dans le parc, les charpentiers assujettissaient à grands coups de maillet les fermes des baraques. Largillière, de l'Opéra-Comique, mettait en scène.

--A vous, duchesse.

Les doigts de M. Germaine, dépouillés de leurs bagues, hors une qui restait au pouce, descendirent sur le clavier.

--La, la...

Mais la duchesse, prenant le verre que lui tendait le petit Bonmont:

--Laissez-moi boire mon cocktail.

Lorsque ce fut fait, Largillière reprit:

--Allons, duchesse!

Tout me seconde,
Je l'ai prØvu...

Et les doigts de M. Germaine, sans or ni pierreries, hors une amØthyste au pouce, descendirent de nouveau sur le clavier. Mais la duchesse ne chanta pas. Elle regardait l'accompagnateur avec intØret:

--Mon petit Germaine, je vous admire. Vous vous Øtes fait de la poitrine et des hanches! Mes compliments! Vous y Øtes arrivØ, vrai!... Tandis que moi, regardez!

Elle coula de haut en bas ses mains sur son costume de drap:

--Moi, j'ai tout âØ.

Elle fit demi-tour.

--Plus rien! C'est parti. Et pendant ce temps-là çà vous est venu, à vous. C'est drØde tout de mØme!... Oh! il n'y a pas de mal. Ça se compense.

Cependant RenØ Chartier, qui jouait Joconde, se tenait immobile, le cou allongØ comme un tuyau, soucieux uniquement du velours et des perles de sa voix, grave et mØme un peu sombre. Il s'impatienta et dit sØchement:

--Nous ne serons jamais prØts. C'est dØplorabile!

--Reprenons le quatuor et enchaînons, dit Largillière.

Tout me seconde,
Je l'ai prØvu;
Pauvre Joconde!
Il est vaincu.

--Passez, monsieur Quatrebarbe.

M. GØrard Quatrebarbe Øtait le fils de l'architecte diocØsain. On le recevait dans le monde depuis qu'il avait cassØ les carreaux du bottier Meyer, prØsumØ juif. Il avait une jolie voix. Mais il manquait ses entrØes. Et RenØ Chartier lui jetait des regards furieux.

--Vous n'Øtes pas à votre place, duchesse, dit Largillière.

--Ah! pour çà non, rØpondit la duchesse. Amer, RenØ Chartier s'approcha du petit Bonmont et lui dit à l'oreille:

--Je vous en prie, ne donnez plus de cocktails à la duchesse. Elle fera tout manquer.

Largillière se plaignait aussi. Les masses chorales étaient confuses et ne se dessinaient pas. Pourtant on avait attaqué le "trois".

--Monsieur Lacrisse, vous n'êtes pas en place.

Joseph Lacrisse n'était pas en place. Et il convient de dire que ce n'était pas de sa faute. Madame de Bonmont l'attirait sans cesse dans les petits coins et lui murmurait:

--Dites-moi que vous m'aimez toujours. Si vous ne m'aimiez plus, je sens que j'en mourrais.

Elle lui demandait aussi des nouvelles du complot. Et comme le complot tournait mal, il était agacé. D'ailleurs, il lui gardait rancune de ce qu'elle n'avait pas donné d'argent pour la cause. Il alla d'un pas très roide se joindre aux masses chorales, tandis que René Chartier, avec conviction, chantait:

Dans un délire extrême,
On veut fuir ce qu'on aime.

Le petit Bonmont s'approcha de sa mère:

--Maman, m'effie-toi de Lacrisse.

Elle fit un brusque mouvement. Puis d'un ton de négligence affectée:

--Que veux-tu dire?... Il est très sérieux, plus sérieux qu'on n'est ordinairement à son âge; il est occupé de choses importantes; il...

Le petit baron haussa ses épaules d'athlète bossu.

--Je te dis: m'effie-toi. Il veut te taper de cent mille francs. Il m'a demandé de l'aider à extirper le chèque. Mais jusqu'à nouvel ordre je ne vois pas que ce soit nécessaire. Je suis pour le Roi, mais cent mille francs c'est une somme!

René Chartier chantait:

On devient infidèle,
On court de belle en belle.

Un domestique apporta une lettre à la baronne. C'était les Brécès qui, forcés de partir avant le 29, s'excusaient de ne pouvoir se rendre à la fête de charité et envoyaient leur obole.

Elle tendit la lettre à son fils qui eut un mauvais sourire et demanda:

--Et les Courtrai?

--Ils se sont excusés hier, ainsi que la générale Cartier de Chalmot.

--Quelles rosses!

--Nous aurons les Terremondre et les Gromance.

--Parbleu! c'est leur mØtier de venir chez nous.

Ils examinŁrent la situation. Elle Øtait mauvaise. Terremondre n'avait pas, comme à son ordinaire, promis de rabattre ses cousines et ses tantes, toute la nichØe des petits hobereaux. La grosse bourgeoisie industrielle elle-mØme semblait hØsitante, cherchait des prØtextes pour se dØrober. Le petit Bonmont conclut:

--Fichue, maman, ta fØete! Nous sommes en quarantaine. Il n'y a pas d'erreur.

A ces mots la douce Élisabeth s'affligea. Son beau visage, Øternellement noyØ dans un sourire d'amante, s'assombrit.

A l'autre bout de la salle montait, au-dessus des bruits sans nombre, la voix de Largillière:

--Ce n'est pas çà!... Nous ne serons jamais prØets.

--Tu entends, dit la baronne. Il dit que nous ne serons pas prØets. Si nous remettons la fØete, puisqu'elle ne doit pas rØussir?

--Ce que tu es molle, maman!... Je te le reproche pas. C'est dans ta nature. Tu es myosotis, tu le seras toujours. Moi, je suis taillØ pour la lutte. Je suis fort. Je suis crevØ, mais...

--Mon enfant...

--T'attendris pas. Je suis crevØ, mais je lutterai jusqu'au bout.

La voix de RenØ Chartier jaillissait comme une source pure:

On pense, on pense encore
A celle qu'on adore,
Et l'on revient toujours
A ses premiŁres a...

Soudain l'accompagnement cessa et il se fit un grand tumulte. M. Germaine poursuivait la duchesse qui, ayant pris sur le piano les bagues de l'accompagnateur, fuyait avec. Elle se rØfugia dans la cheminØe monumentale oØ, sur l'ardoise angevine, Øtaient sculptØs les amours des nymphes et les mØtamorphoses des dieux. Et là montrant une petite poche de son corsage:

--Elles sont là vos bagues, ma vieille Germaine. Venez les chercher. Tenez!... voilà pour les prendre, les pincettes de Louis XIII.

Et elle faisait sonner sous le nez du musicien une paire d'Ønormes pincettes.

Renø Chartier, roulant des yeux farouches, jeta sa partition sur le piano et dØclara qu'il rendait son rØde.

--Je ne crois pas non plus que les Luzancourt viennent, dit en soupirant la baronne à son fils.

--Tout n'est pas perdu. J'ai mon idØe, dit le petit baron. Il faut savoir faire un sacrifice quand c'est utile. Ne dis rien à Lacrisse.

--Ne rien dire à Lacrisse!

--Rien de sØrieux... Et laisse-moi faire. Il la quitta et s'approcha du groupe tumultueux des choristes. A la duchesse qui lui demandait un autre cocktail, il rØpondit trØs doucement:

--Fichez-moi la paix.

Puis il alla s'asseoir auprØs de Joseph Lacrisse qui mØditait à l'Øcart, et il lui parla quelque temps à voix basse. Il avait l'air grave et convaincu.

--C'est bien vrai, disait-il au secrØtaire du ComitØ de la Jeunesse royaliste. Vous avez raison. Il faut renverser la RØpublique et sauver la France. Et pour cela il faut de l'argent. Ma mØre est aussi de cet avis. Elle est disposØe à verser un acompte de cinquante mille francs dans la caisse du Roi, pour les frais de propagande.

Joseph Lacrisse remercia au nom du Roi.

--Monseigneur sera heureux, dit-il, d'apprendre que votre mØre joint son offrande patriotique à celle des trois dames françaises, qui se montrØrent d'une gØnØrositØ chevaleresque. Soyez sØr, ajouta-t-il, qu'il tØmoignera sa gratitude par une lettre autographe.

--Pas la peine d'en parler, dit le jeune Bonmont.

Et aprØs un court silence:

--Mon cher Lacrisse, quand vous verrez les BrØcØ et les Courtrai, dites-leur de venir à notre petite fØte.

XVII

C'Øtait le premier jour de l'an. Par les rues blondes d'une boue fraîche, entre deux averses, M. Bergeret et sa fille Pauline allaient porter leurs souhaits à une tante maternelle qui vivait encore, mais pour elle seule et peu, et qui habitait dans la rue Rousselet un petit logis de bØguine, sur un potager, dans le son des cloches

conventuelles. Pauline Øtait joyeuse sans raison et seulement parce que ces jours de fØete, qui marquent le cours du temps, lui rendaient plus sensibles les progrŁs charmants de sa jeunesse. M. Bergeret gardait, en ce jour solennel, son indulgence coutumiŁre, n'attendant plus grand bien des hommes et de la vie, mais sachant, comme M. Fagon, qu'il faut beaucoup pardonner à la nature. Le long des voies, les mendiants, dressØs comme des candØlabres ou ØtalØs comme des reposeirs, faisaient l'ornement de cette fØete sociale. Ils Øtaient tous venus parer les quartiers bourgeois, nos pauvres, truands, cagoux, piŁtres et malingreux, callots et saboueux, francs-mitoux, drilles, courtauts de boutanche. Mais, subissant l'effacement universel des caractŁres et se conformant à la mØdiocritØ gØnØrale des moeurs, ils n'Øtaient pas, comme aux àges du grand Co'sre, des difformitØs horribles et des plaies Øpouvantables. Ils n'entouraient point de linges sanglants leurs membres mutilØs. Ils Øtaient simples, ils n'affectaient que des infirmitØs supportables. L'un d'eux suivit assez longtemps M. Bergeret en clochant du pied, et toutefois d'un pas agile. Puis il s'arrØta et se remit en lampadaire au bord du trottoir.

AprŁs quoi M. Bergeret dit à sa fille:

--Je viens de commettre une mauvaise action: je viens de faire l'aumØne. En donnant deux sous à Clopinel, j'ai goŁtØ la joie honteuse d'humilier mon semblable, j'ai consenti le pacte odieux qui assure au fort sa puissance et au faible sa faiblesse, j'ai scellØ de mon sceau l'antique iniquitØ, j'ai contribuØ à ce que cet homme n'est qu'une moitiØ d'âne.

--Tu as fait tout cela, papa? demanda Pauline incrØdule.

--Presque tout cela, rØpondit M. Bergeret. J'ai vendu à mon frŁre Clopinel de la fraternitØ à faux poids. Je me suis humiliØ en l'humiliant. Car l'aumØne avilit Øgalement celui qui la reçoit et celui qui la fait. J'ai mal agi.

--Je ne crois pas, dit Pauline.

--Tu ne le crois pas, rØpondit M. Bergeret, parce que tu n'as pas de philosophie et que tu ne sais pas tirer d'une action innocente en apparence les consØquences infinies qu'elle porte en elle. Ce Clopinel m'a induit en aumØne. Je n'ai pu rØsister à l'importunitØ de sa voix de plainte. J'ai plaint son maigre cou sans linge, ses genoux que le pantalon, tendu par un trop long usage, rend tristement pareils aux genoux d'un chameau, ses pieds au bout desquels les souliers vont le bec ouvert comme un couple de canards. SØducteur! O dangereux Clopinel! Clopinel dØlicieux! Par toi, mon sou produit un peu de bassesse, un peu de honte. Par toi, j'ai constituØ avec un sou une parcelle de mal et de laideur. En te communiquant ce petit signe de la richesse et de la puissance je t'ai fait capitaliste avec ironie et conviØ sans honneur au banquet de la sociØtØ, aux fØetes de la civilisation. Et aussitØ j'ai senti que j'Øtais un puissant de ce monde, au regard de toi, un riche prŁs de toi, doux Clopinel, mendigot exquis, flatteur! Je me suis rØjoui, je me suis enorgueilli, je me

suis comploté dans mon opulence et ma grandeur. Vis, ô Clopinel!

Pulcher hymnus divitiarum pauper immortalis.

» Exécrable pratique de l'aumône! Pitié barbare de l'Almsyne! Antique erreur du bourgeois qui donne un sou et qui pense faire le bien, et qui se croit quitte envers tous ses frères, par le plus misérable, le plus gauche, le plus ridicule, le plus sot, le plus pauvre acte de tous ceux qui peuvent être accomplis en vue d'une meilleure répartition des richesses. Cette coutume de faire l'aumône est contraire à la bienfaisance et en horreur à la charité.

--C'est vrai? demanda Pauline avec bonne volonté.

--L'aumône, poursuivit M. Bergeret, n'est pas plus comparable à la bienfaisance que la grimace d'un singe ne ressemble au sourire de la Joconde. La bienfaisance est ingénieuse autant que l'aumône est inepte. Elle est vigilante, elle proportionne son effort au besoin. C'est précisément ce que je n'ai point fait à l'endroit de mon frère Clopinel. Le nom seul de bienfaisance veillait les plus douces idées dans les âmes sensibles, au siècle des philosophes. On croyait que ce nom avait été créé par le bon abbé de Saint-Pierre. Mais il est plus ancien et se trouve déjà dans le vieux Balzac. Au XVIe siècle, on disait _bonoffice_. C'est le même mot. J'avoue que je ne retrouve pas à ce mot de bienfaisance sa beauté première; il m'a été gâté par les pharisiens qui l'ont trop employé. Nous avons dans notre société beaucoup d'établissements de bienfaisance, monts-de-piété, sociétés de prévoyance, d'assurance mutuelle. Quelques-uns sont utiles et rendent des services. Leur vice commun est de procéder de l'iniquité sociale qu'ils sont destinés à corriger, et d'être des médecines contaminées. La bienfaisance universelle, c'est que chacun vive de son travail et non du travail d'autrui. Hors l'échange et la solidarité tout est vil, honteux, infamant. La charité humaine, c'est le concours de tous dans la production et le partage des fruits.

» Elle est justice; elle est amour, et les pauvres y sont plus habiles que les riches. Quels riches exerçaient jamais aussi pleinement qu'Épicure ou que Benoît Malon la charité du genre humain? La charité véritable, c'est le don des œuvres de chacun à tous, c'est la belle bonté, c'est le geste harmonieux de l'âme qui se penche comme un vase plein de nard précieux et qui se répand en bienfaits, c'est Michel-Ange peignant la chapelle Sixtine ou les députés à l'Assemblée nationale dans la nuit du 4 Août; c'est le don répandu dans sa plénitude heureuse, l'argent coulant pleure-mouche avec l'amour et la pensée. Nous n'avons rien en propre que nous-mêmes. On ne donne vraiment que quand on donne son travail, son âme, son génie. Et cette offrande magnifique de tout soi à tous les hommes enrichit le donateur autant que la communauté.

--Mais, objecta Pauline, tu ne pouvais pas donner de l'amour et de la beauté à Clopinel. Tu lui as donné ce qui lui était le plus convenable.

--Il est vrai que Clopinel est devenu une brute. De tous les biens qui

peuvent flatter un homme, il ne goûte que l'alcool. J'en juge à ce qu'il puait l'eau-de-vie, quand il m'approcha. Mais tel qu'il est, il est notre ouvrage. Notre orgueil fut son père; notre iniquité, sa mère. Il est le fruit mauvais de nos vices. Tout homme en société doit donner et recevoir. Celui-ci n'a pas assez donné sans doute parce qu'il n'a pas assez reçu.

--C'est peut-être un paresseux, dit Pauline. Comment ferons-nous, mon Dieu, pour qu'il n'y ait plus de pauvres, plus de faibles ni de paresseux? Est-ce que tu ne crois pas que les hommes sont bons naturellement et que c'est la société qui les rend méchants?

--Non. Je ne crois pas que les hommes soient bons naturellement, répondit M. Bergeret. Je vois plutôt qu'ils sortent péniblement et peu à peu de la barbarie originelle et qu'ils organisent à grand effort une justice incertaine et une bonté précaire. Le temps est loin encore où ils seront doux et bienveillants les uns pour les autres. Le temps est loin où ils ne feront plus la guerre entre eux et où les tableaux qui représentent des batailles seront cachés aux yeux comme immoraux et offrant un spectacle honteux. Je crois que le règne de la violence durera longtemps encore, que longtemps les peuples s'entre-déchireront pour des raisons frivoles, que longtemps les citoyens d'une même nation s'arracheront furieusement les uns aux autres les biens nécessaires à la vie, au lieu d'en faire un partage équitable. Mais je crois aussi que les hommes sont moins féroces quand ils sont moins misérables, que les progrès de l'industrie détermineront à longue quelque adoucissement dans les mœurs, et je tiens d'un botaniste que l'aubépine transportée d'un terrain sec en un sol gras y change ses épines en fleurs.

--Vois-tu? tu es optimiste, papa! Je le savais bien, s'écria Pauline en s'arrêtant au milieu du trottoir pour fixer un moment sur son père le regard de ses yeux gris d'aube, pleins de lumière douce et de fraîcheur matinale. Tu es optimiste. Tu travailles de bon cœur à bâtir la maison future. C'est bien cela! C'est beau de construire avec les hommes de bonne volonté la république nouvelle.

M. Bergeret sourit à cette parole d'espoir et à ces yeux d'aurore.

--Oui, dit-il, ce serait beau d'établir la société nouvelle, où chacun recevrait le prix de son travail.

--N'est-ce pas que cela sera?... Mais quand? demanda Pauline avec candeur.

Et M. Bergeret répondit, non sans douceur ni tristesse:

--Ne me demande pas de prophétiser, mon enfant. Ce n'est pas sans raison que les anciens ont considéré le pouvoir de percer l'avenir comme le don le plus funeste que puisse recevoir un homme. S'il nous était possible de voir ce qui viendra, nous n'aurions plus qu'à mourir, et peut-être tomberions-nous foudroyés de douleur ou d'effroyable. L'avenir, il y faut travailler comme les tisseurs de

haute lice travaillent à leurs tapisseries, sans le voir.

Ainsi conversaient en cheminant le père et la fille. Devant le square de la rue de Sèvres, ils rencontrèrent un mendigot solidement implanté sur le trottoir.

--Je n'ai plus de monnaie, dit M. Bergeret. As-tu une pièce de dix sous à me donner, Pauline? Cette main tendue me barre la rue. Nous serions sur la place de la Concorde, qu'elle me barrerait la place. Le bras allongé d'un misérable est une barrière que je ne saurais franchir. C'est une faiblesse que je ne puis vaincre. Donne à ce truand. C'est pardonnable. Il ne faut pas s'exagérer le mal qu'on fait.

--Papa, je suis inquiète de savoir ce que tu feras de Clopinel, dans ta république. Car tu ne penses pas qu'il vive des fruits de son travail?

--Ma fille, répondit M. Bergeret, je crois qu'il consentira à disparaître. Il est déjà très diminué. La paresse, le goût du repos le dispose à l'évanouissement final. Il rentrera dans le néant avec facilité.

--Je crois au contraire qu'il est très content de vivre.

--Il est vrai qu'il a des joies. Il lui est délicieux sans doute d'avalier le vitriol de l'assommoir. Il disparaîtra avec le dernier mastroquet. Il n'y aura plus de marchands de vin dans ma république. Il n'y aura plus d'acheteurs ni de vendeurs. Il n'y aura plus de riches ni de pauvres. Et chacun jouira du fruit de son travail.

--Nous serons tous heureux, mon père.

--Non. La sainte pitié, qui fait la beauté des âmes, périrait en même temps que périrait la souffrance. Cela ne sera pas. Le mal moral et le mal physique, sans cesse combattus, partageront sans cesse avec le bonheur et la joie l'empire de la terre, comme les nuits succéderont aux jours. Le mal est nécessaire. Il a comme le bien sa source profonde dans la nature et l'un ne saurait être tari sans l'autre. Nous ne sommes heureux que parce que nous sommes malheureux. La souffrance est soeur de la joie et leurs haleines jumelles, en passant sur nos cordes, les font résonner harmonieusement. Le souffle seul du bonheur rendrait un son monotone et fastidieux, et pareil au silence. Mais aux maux inévitables, à ces maux à la fois vulgaires et augustes qui résultent de la condition humaine ne s'ajouteront plus les maux artificiels qui résultent de notre condition sociale. Les hommes ne seront plus déformés par un travail inique dont ils meurent plutôt qu'ils n'en vivent. L'esclave sortira de l'ergastule et l'usine ne dévorera plus les corps par millions.

» Cette délivrance, je l'attends de la machine elle-même. La machine qui a broyé tant d'hommes viendra en aide doucement, généreusement à la tendre chair humaine. La machine, d'abord cruelle et dure,

deviendra bonne, favorable, amie. Comment changera-t-elle d'âme?
Écoute. L'Étincelle qui jaillit de la bouteille de Leyde, la petite
Étoile subtile qui se révéla, dans le siècle dernier, au physicien
Émerveilleux, accomplira ce prodige. L'Inconnue qui s'est laissée
vaincre sans se laisser connaître, la force mystérieuse et captive,
l'insaisissable saisi par nos mains, la foudre docile, mise en
bouteille et dévidée sur les innombrables fils qui couvrent la terre
de leur réseau, l'Électricité portera sa force, son aide, partout où
il faudra, dans les maisons, dans les chambres, au foyer où le père et
la mère et les enfants ne seront plus séparés. Ce n'est point un rêve.
La machine farouche, qui broie dans l'usine les chairs et les âmes,
deviendra domestique, intime et familière. Mais ce n'est rien, non ce
n'est rien que les poulies, les engrenages, les bielles, les
manivelles, les glissières, les volants s'humanisent, si les hommes
gardent un cœur de fer.

Nous attendons, nous appelons un changement plus merveilleux encore.
Un jour viendra où le patron, s'élevant en beauté morale, deviendra un
ouvrier parmi les ouvriers affranchis, où il n'y aura plus de salaire,
mais échange de biens. La haute industrie, comme la vieille noblesse
qu'elle remplace et qu'elle imite, fera sa nuit du 4 Août. Elle
abandonnera des gains disputés et des privilèges menacés. Elle sera
généreuse quand elle sentira qu'il est temps de l'être. Et que dit
aujourd'hui le patron? Qu'il est l'âme et la pensée, et que sans lui
son armée d'ouvriers serait comme un corps privé d'intelligence. Eh
bien! s'il est la pensée, qu'il se contente de cet honneur et de cette
joie. Faut-il, parce qu'on est pensée et esprit, qu'on se gorge de
richesses? Quand le grand Donatello fondait avec ses compagnons une
statue de bronze, il était l'âme de l'œuvre. Le prix qu'il en
recevait du prince ou des citoyens, il le mettait dans un panier qu'on
hissait par une poulie à une poutre de l'atelier. Chaque compagnon
déroulait la corde à son tour et prenait dans le panier selon ses
besoins. N'est-ce point assez de la joie de produire par
l'intelligence, et cet avantage dispense-t-il le maître-ouvrier de
partager le gain avec ses humbles collaborateurs? Mais dans ma
république il n'y aura plus de gains ni de salaires et tout sera à
tous.

--Papa, c'est le collectivisme, cela, dit Pauline avec tranquillité.

--Les biens les plus précieux, répondit M. Bergeret, sont communs à
tous les hommes, et le furent toujours. L'air et la lumière
appartiennent en commun à tout ce qui respire et voit la clarté du
jour. Après les travaux séculaires de l'égoïsme et de l'avarice, en
dépit des efforts violents des individus pour saisir et garder des
trésors, les biens individuels dont jouissent les plus riches d'entre
nous sont encore peu de chose en comparaison de ceux qui appartiennent
indistinctement à tous les hommes. Et dans notre société même ne
vois-tu pas que les biens les plus doux ou les plus splendides,
routes, fleuves, forêts autrefois royales, bibliothèques, musées,
appartiennent à tous? Aucun riche ne possède plus que moi ce vieux
chêne de Fontainebleau ou ce tableau du Louvre. Et ils sont plus à moi
qu'au riche si je sais mieux en jouir. La propriété collective, qu'on

redoute comme un monstre lointain, nous entoure d'jà sous mille formes familiales. Elle effraye quand on l'annonce et l'on use d'jà des avantages qu'elle procure.

Les positivistes qui s'assemblent dans la maison d'Auguste Comte autour du v'n'r M. Pierre Laffitte ne sont point pressés de devenir socialistes. Mais l'un d'eux a fait cette remarque judicieuse que la propriété est de source sociale. Et rien n'est plus vrai puisque toute propriété, acquise par un effort individuel, n'a pu naître et subsister que par le concours de la communauté tout entière. Et puisque la propriété privée est de source sociale, ce n'est point en m'connaitre l'origine ni en corrompre l'essence que de l'étendre à la communauté et la commettre à l'État dont elle dépend nécessairement. Et qu'est-ce que l'État?... Mademoiselle Bergeret s'empressa de répondre à cette question:

--L'État, mon père, c'est un monsieur piteux et malgracieux assis derrière un guichet. Tu comprends qu'on n'a pas envie de se dépouiller pour lui.

--Je comprends, répondit M. Bergeret en souriant. Je me suis toujours incliné à comprendre, et j'y ai perdu des énergies précieuses. Je découvre sur le tard que c'est une grande force que de ne pas comprendre. Cela permet parfois de conquérir le monde. Si Napoléon avait été aussi intelligent que Spinoza, il aurait écrit quatre volumes dans une mansarde. Je comprends. Mais ce monsieur malgracieux et piteux qui est assis derrière un guichet, tu lui confies tes lettres, Pauline, que tu ne confierais pas à l'agence Tricoche. Il administre une partie de tes biens, et non la moins vaste, ni la moins précieuse. Tu lui vois un visage morose. Mais quand il sera tout il ne sera plus rien. Ou plutôt il ne sera plus que nous. Anéanti par son universalité, il cessera de paraître tracassier. On n'est plus m'chant, ma fille, quand on n'est plus personne. Ce qu'il a de déplaisant à l'heure qu'il est, c'est qu'il rogne sur la propriété individuelle, qu'il va grattant et limant, mordant peu sur les gros et beaucoup sur les maigres. Cela le rend insupportable. Il est avide. Il a des besoins. Dans ma république, il sera sans désirs, comme les dieux. Il aura tout et il n'aura rien. Nous ne le sentirons pas, puisqu'il sera conforme à nous, indistinct de nous. Il sera comme s'il n'était pas. Et quand tu crois que je sacrifie les particuliers à l'État, la vie à une abstraction, c'est au contraire l'abstraction que je subordonne à la réalité, l'État que je supprime en l'identifiant à toute l'activité sociale.

» Si même cette république ne devait jamais exister, je me féliciterais d'en avoir caressé l'idée. Il est permis de bâir en Utopie. Et Auguste Comte lui-même, qui se flattait de ne construire que sur les données de la science positive, a placé Campanella dans le calendrier des grands hommes.

» Les rêves des philosophes ont de tout temps suscité des hommes d'action qui se sont mis à l'œuvre pour les réaliser. Notre pensée crée l'avenir. Les hommes d'État travaillent sur les plans que nous

laissons aprŁs notre mort. Ce sont nos maŁons et nos goujats. Non, ma fille, je ne bŁis pas en Utopie. Mon songe, qui ne m'appartient nullement et qui est, en ce moment mŁeme, le songe de mille et mille Łmes, est vŁritable et prophŁtique. Toute sociŁtŁ dont les organes ne correspondent plus aux fonctions pour lesquelles ils ont ŁtŁ crŁŁs, et dont les membres ne sont point nourris en raison du travail utile qu'ils produisent, meurt. Des troubles profonds, des dŁsordres intimes prŁcŁdent sa fin et l'annoncent.

»La sociŁtŁ fŁodale Łtait fortement constituŁe. Quand le clergŁ cessa d'y reprŁsenter le savoir et la noblesse, d'y dŁfendre par l'ŁpŁe le laboureur et l'artisan, quand ces deux ordres ne furent plus que des membres gonflŁs et nuisibles, tout le corps pŁrit; une rŁvolution imprŁvue et nŁcessaire emporta le malade. Qui soutiendrait que, dans la sociŁtŁ actuelle, les organes correspondent aux fonctions et que tous les membres sont nourris en raison du travail utile qu'ils produisent? Qui soutiendrait que la richesse est justement rŁpartie? Qui peut croire enfin Ł la durŁe de l'iniquitŁ?

--Et comment la faire cesser, mon pŁre? Comment changer le monde?

--Par la parole, mon enfant. Rien n'est plus puissant que la parole. L'enchaŁnement des fortes raisons et des hautes pensŁes est un lien qu'on ne peut rompre. La parole, comme la fronde de David, abat les violents et fait tomber les forts. C'est l'arme invincible. Sans cela le monde appartiendrait aux brutes armŁes. Qui donc les tient en respect? Seule, sans armes et nue, la pensŁe.

Je ne verrai pas la citŁ nouvelle. Tous les changements dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel sont lents et presque insensibles. Un gŁologue d'un esprit profond, Charles Lyell, a dŁmontrŁ que ces traces effrayantes de la pŁriode glaciaire, ces rochers Łnormes traŁnŁs dans les vallŁes, cette flore des froides contrŁes et ces animaux velus succŁdant Ł la faune et Ł la flore des pays chauds, ces apparences de cataclysmes sont, en rŁalitŁ, l'effet d'actions multiples et prolongŁes, et que ces grands changements, produits avec la lenteur clŁmente des forces naturelles, ne furent pas mŁeme soupŁonnŁs par les innombrables gŁnŁrations des Łtres animŁs qui y assistŁrent. Les transformations sociales s'opŁrent, de mŁeme, insensiblement et sans cesse. L'homme timide redoute, comme un cataclysme futur, un changement commencŁ avant sa naissance, qui s'opŁre sous ses yeux, sans qu'il le voie, et qui ne deviendra sensible que dans un siŁcle.

XVIII

M. FŁlix Panneton montait Ł pied lentement l'avenue des Champs-ŁlysŁes. En s'acheminant vers l'Arc de Triomphe, il calculait les chances de sa candidature au SŁnat. Elle n'Łtait point encore

posée. Et M. Panneton songeait comme Bonaparte: "Agir, calculer, agir..." Deux listes étaient déjà offertes aux électeurs dans le département. Les quatre sénateurs sortants: Laprat-Teulet, Goby, Mannequin et Ledru, se représentaient. Les nationalistes portaient le comte de Broc, le colonel Despautères, M. Lerond, ancien magistrat et le boucher Lafolie.

Il était difficile de savoir laquelle des deux listes l'emporterait.

Les sénateurs sortants se recommandaient aux paisibles populations du département par un long usage du pouvoir législatif, et comme gardiens de ces traditions tout ensemble libérales et autoritaires qui remontaient à la fondation de la République et se rattachaient au nom légendaire de Gambetta. Ils se recommandaient par les services rendus avec discernement et par des promesses abondantes. Ils avaient une clientèle nombreuse et disciplinée. Ces hommes publics, contemporains des grandes époques, demeuraient fidèles à leur doctrine avec une fermeté qui embellissait les sacrifices qu'ils faisaient aux exigences de l'opinion, sous l'empire des circonstances. Antiques opportunistes, ils se nommaient radicaux. Lors de l'Affaire, ils avaient tous quatre témoignage de leur profond respect pour les Conseils de guerre, et chez l'un d'eux ce respect était mêlé d'attendrissement. L'ancien avocat Goby ne parlait qu'avec des larmes de la justice militaire. L'ancien républicain des âges héroïques, l'homme des grandes luttes, Laprat-Teulet, s'exprimait sur l'armée nationale en termes si tendres et si émus qu'on eût estimé, dans d'autres temps, qu'un tel langage s'appliquait mieux à une pauvre orpheline qu'à une institution forte de tant d'hommes et de tant de milliards. Ces quatre sénateurs avaient voté la loi de dessaisissement et exprimé, au Conseil général, le vœu que le gouvernement prît des mesures rigoureuses pour arrêter l'agitation révisionniste. C'étaient les dreyfusards du département. Et, comme il n'y en avait pas d'autres, ils étaient furieusement combattus par les nationalistes. On faisait un grief à Mannequin d'être le beau-frère d'un conseiller à la Cour de cassation. Quant à Laprat-Teulet, tête de liste il recevait des injures et des crachats dont la liste entière était éclaboussée. C'était un non-lieu, et il est vrai qu'il avait fait des affaires. On rappelait le temps où, compromis dans le Panama, sous la menace d'un mandat d'arrêt, il laissait croître une barbe blanche qui le rendait vénérable et se faisait rouler dans une petite voiture par sa pieuse femme et par sa fille, habillée comme une bouguine. Il passait chaque jour, dans ce cortège d'humilité et de sainteté, sous les ormes du mail, et se faisait mettre au soleil, pauvre paralytique qui du bout de sa canne traçait des raies dans la poussière, tandis que d'un esprit retors il prouparait sa défense. Un non-lieu la rendit inutile. Il s'était redressé depuis. Mais la fureur nationaliste s'acharna contre lui! Il était panamiste, on le fit dreyfusard. «Cet homme, se disait Ledru, va couler la liste.» Il fit part de ses inquiétudes à Worms-Clavelin:

--Ne pourrait-on, monsieur le préfet, faire comprendre à Laprat-Teulet, qui a rendu de signalés services à la République et au pays, que l'heure a sonné pour lui de rentrer dans la vie privée?

Le préfet répondit qu'il fallait y regarder à deux fois avant de

décapiter la liste républicaine.

Cependant le journal *«la Croix»*, introduit dans le département par madame Worms-Clavelin, faisait une campagne atroce contre les sénateurs sortants. Il soutenait la liste nationaliste qui était habilement formée. M. de Brocœ ralliait les royalistes assez nombreux dans le département. M. Lerond, ancien magistrat, avocat des congrégations, était agréable au clergé; le colonel Despautères, obscur vieillard en soi, représentait l'honneur de l'armée: il avait donné des louanges aux faussaires et souscrit pour la veuve du colonel Henry. Le boucher Lafolie plaisait aux ouvriers à demi paysans des faubourgs. On commençait à croire que la liste Brocœ obtiendrait plus de deux cents voix et qu'elle pourrait passer. M. Worms-Clavelin n'était pas tranquille. Il fut tout à fait inquiet quand *«la Croix»* publia le manifeste des candidats nationalistes. Le Président de la République y était outragé, le Sénat traité de basse-cour et de porcherie, le cabinet qualifié de ministère de trahison. Si ces gens-là passent, je saute, pensa le préfet. Et il dit doucement à sa femme:

--Tu as eu tort, ma chère amie, de favoriser la diffusion de *«la Croix»* dans le département.

A quoi madame Worms-Clavelin répondit:

--Qu'est-ce que tu veux? Comme juive, j'étais obligée d'exagérer les sentiments catholiques. Cela nous a beaucoup servi jusqu'ici.

--Sans doute, répondit le préfet. Mais nous sommes peut-être allés un peu loin. Le secrétaire de préfecture, M. Lacarelle, que sa ressemblance notoire avec Vercingétorix disposait au nationalisme, faisait des pointages favorables à la liste Brocœ. M. Worms-Clavelin, plongé dans de sombres rêveries, oubliait ses cigares, mâchés et fumants, sur les bras des fauteuils.

C'est alors que M. Félix Panneton alla le trouver. M. Félix Panneton, frère cadet de Panneton de La Barge, était dans les fournitures militaires. On ne pouvait le soupçonner de ne point aimer assez cette armée qu'il chaussait et coiffait. Il était nationaliste. Mais il était nationaliste gouvernemental. Il était nationaliste avec M. Loubet et avec M. Waldeck-Rousseau. Il ne s'en cachait pas, et quand on lui disait que c'était impossible, il répondait:

--Ce n'est pas impossible; ce n'est pas difficile. Il fallait seulement en avoir l'idée.

Panneton nationaliste restait gouvernemental. «Il est toujours temps de ne plus l'être, pensait-il; et tous ceux qui se sont brouillés trop tôt avec le gouvernement ont eu à le regretter. On ne songe pas assez qu'un gouvernement déjà par terre a encore le temps de vous lâcher un coup de pied et de vous casser les mandibules.» Cette sagesse lui venait de son bon esprit et de ce qu'il était fournisseur, aux ordres du ministère. Il était ambitieux, mais il s'efforçait de satisfaire

son ambition sans qu'il en coûtât rien à ses affaires ni à ses plaisirs, qui étaient les tableaux et les femmes. Au reste très actif, toujours entre son usine et Paris, où il avait trois ou quatre domiciles.

La pensée de couler sa candidature entre les radicaux et les nationalistes purs lui étant venue un jour, il alla trouver M. le préfet Worms-Clavelin et lui dit:

--Ce que j'ai à vous proposer, monsieur le préfet, ne peut que vous être agréable. Je suis donc certain à l'avance de votre assentiment. Vous souhaitez le succès de la liste Laprat-Teulet. C'est votre devoir. A cet égard, je respecte vos sentiments, mais je ne puis les secondar. Vous redoutez le succès de la liste Brœcœ. Rien de plus légitime. De ce côté, je puis vous être utile. Je forme avec trois de mes amis une liste de candidats nationalistes. Le département est nationaliste, mais il est modéré. Mon programme sera nationaliste et républicain. J'aurai contre moi les congrégations. J'aurai pour moi l'opinion. Ne me combattez pas. Observez à mon égard une neutralité bienveillante. Je n'aurai pas beaucoup de voix à la liste Laprat; j'en prendrai au contraire un grand nombre à la liste Brœcœ. Je ne vous cache pas que j'espère passer au troisième tour. Mais ce sera encore un succès pour vous, puisque les violents resteront sur le carreau.

M. Worms-Clavelin répondit:

--Monsieur Panneton, vous êtes assuré depuis longtemps de mes sympathies personnelles. Je vous remercie de l'intéressante communication que vous avez eu l'amabilité de me faire. J'y réfléchirai et j'agirai conformément aux intérêts du parti républicain, en m'efforçant de me méprendre des intentions du gouvernement.

Il offrit un cigare à M. Panneton, puis il lui demanda amicalement s'il ne venait pas de Paris et s'il n'avait pas vu la nouvelle pièce des Variétés. Il faisait cette question parce qu'il savait que Panneton entretenait une actrice de ce théâtre. Félix Panneton passait pour aimer beaucoup les femmes. C'était un gros homme de cinquante ans, noir, chauve, la tête dans les épaules, laid et qu'on disait spirituel.

Quelques jours après son entrevue avec le préfet Worms-Clavelin, il remontait les Champs-Élysées, songeant à sa candidature, qui s'annonçait assez bien et qu'il importait de lancer le plus tôt possible. Mais au moment de publier la liste dont il tenait la tête, un des candidats, M. de Terremonde, s'était dérobé. M. de Terremonde était trop modéré pour se séparer des violents. Il était revenu à eux en entendant redoubler leurs cris. «Je m'y attendais! songeait Panneton. Le mal n'est pas grand. Je prendrai Gromance à la place de Terremonde. Gromance fera l'affaire. Gromance propriétaire. Il n'y a pas un hectare de ses terres qui ne soit hypothéqué. Mais cela ne lui nuira que dans son arrondissement. Il est à Paris. Je vais le voir.»

A cet endroit de sa pensée et de sa promenade, il vit venir madame de Gromance dans un manteau de vison qui lui tombait jusqu'aux pieds. Elle restait fine et mince sous l'épaisse toison. Il la trouva délicate ainsi.

--Je suis charmé de vous voir, chère madame. Comment va M. de Gromance?

--Mais... bien.

Quand on lui demandait des nouvelles de son mari, elle craignait toujours que ce ne fût avec une ironie de mauvais goût.

--Voulez-vous me permettre de faire quelques pas avec vous, madame? J'ai à vous parler de choses sérieuses... d'abord.

--Dites.

--Votre manteau vous donne un air farouche, l'air d'une charmante petite sauvage...

--Ce sont là des choses sérieuses que...

--J'y viens. Il est nécessaire que M. de Gromance pose sa candidature au Sénat. L'intérêt du pays l'exige. M. de Gromance est nationaliste, n'est-ce pas?

Elle le regarda avec une légère indignation.

--Ce n'est pas un intellectuel, bien sûr!

--Et républicain?

--Mon Dieu! oui. Je vais vous expliquer. Il est royaliste... Alors, vous comprenez...

--Ah! chère madame, ces républicains-là sont les meilleurs. Nous inscrirons le nom de M. de Gromance en belle place sur notre liste de nationalistes républicains.

--Et vous croyez que Dieudonné passera?

--Madame, je le crois. Nous avons pour nous l'échec et beaucoup d'électeurs sénatoriaux qui, nationalistes de conviction et de sentiment, tiennent au gouvernement par leurs fonctions, leurs intérêts. Et, dans le cas d'un échec, qui ne peut être qu'honorable, M. de Gromance peut compter sur la reconnaissance de l'administration et du gouvernement. Je vous le dis en grand secret: Worms-Clavelin nous est favorable.

--Alors, je ne vois pas d'inconvénient à ce que Dieudonné...

--Vous m'assurez de son acceptation?

--Voyez-le vous-mÊme.

--Il n'écoute que vous.

--Vous croyez?...

--J'en suis sûr.

--Alors, c'est entendu.

--Mais non, ce n'est pas entendu. Il y a des détails très délicats qu'on ne peut pas régler ainsi, dans la rue... Venez me voir. Je vous montrerai mes Baudouin. Venez demain.

Et il lui souffla l'adresse à l'oreille, le numéro d'une rue déserte et languissante dans le quartier de l'Europe. C'est là qu'à une distance respectueuse de son appartement large et spacieux des Champs-Élysées, il avait un petit hôtel, construit naguère pour un peintre mondain.

--C'est donc bien pressé?

--Si c'est pressé! Songez donc, chère madame, qu'il ne nous reste plus trois semaines pleines pour faire notre campagne électorale et que Brécœ travaille le département depuis six mois.

--Mais, est-ce qu'il est absolument nécessaire que j'aille voir vos?...

--Mes Baudouin... C'est indispensable.

--Croyez-vous?

--Écoutez et jugez-en vous-mÊme, chère madame. Le nom de votre mari exerce un certain prestige, je ne le nie point, sur les populations rurales, principalement dans les cantons où il est peu connu. Mais je ne puis vous cacher que lorsque j'ai proposé de l'introduire dans notre liste, des résistances se sont produites. Elles subsistent encore. Il faut que vous me donniez la force de les vaincre. Il faut que je puise dans votre... dans votre amitié, cette volonté irrésistible qui... Enfin, je sens que si vous ne m'accordez pas toute votre sympathie, je n'aurai pas l'énergie nécessaire pour...

--Mais ce n'est pas très correct d'aller voir vos...

--Oh! à Paris!...

--Si j'y vais, ce sera bien pour la patrie et pour l'armée. Il faut sauver la France.

--C'est mon avis.

--Faites bien mes amitiØs àmadame Panneton.

--Je n'y manquerai pas, chÈre madame. A demain.

XIX

Il y a dans le petit hØtel de M. FØlix Panneton une grande piÈce qui servait autrefois d'atelier au peintre mondain, et que le nouveau propriØtaire meubla avec la magnificence d'un gros amateur de curiositØs et la sagesse d'un savant ami des femmes. M. Panneton y disposa avec art, dans un ordre dØterminØ, des canapØs, des sofas, des divans de formes diverses.

En entrant, le regard, promenØ de droite àgauche, rencontrait d'abord un petit canapØ de soie bleue, dont les bras àcol de cygne rappelaient le temps ø Bonaparte àParis, comme autrefois TibÈre à Rome, restaurait les moeurs; puis un autre canapØ, moins Øtroit, en beauvais, avec des accotoirs de tapisserie; puis une duchesse en trois parties, garnie de soie; puis un petit sofa de bois, àla capucine, couvert de tapisserie de point àla turque; puis un grand sofa de bois dorØ, couvert de velours cramoisi ciselØ, avec son matelas pareil, provenant de mademoiselle Damours; puis un vaste divan bas, mollement rembourrØ, en satin ponceau. Au delàil n'y avait plus qu'un amas chancelant de coussins moelleux, sur un divan oriental, trÈs bas, qui, tout baignØ d'une ombre rose, touchait àla chambre des Baudouin, à gauche.

Comme de la porte on embrassait d'un coup d'oeil tous ces siÈges, chaque visiteuse pouvait choisir celui qui convenait le mieux àson caractÈre moral et àl'Øtat prØsent de son àme. Panneton, dÈs l'abord, observait les amies nouvelles, Øpiait leurs regards, s'Øtudiait à deviner leurs prØfØrences et prenait soin de ne les faire asseoir que làøø elles voulaient Øtre assises. Les plus pudiques allaient droit au petit canapØ bleu et posaient leur main gantØe sur le col de cygne. Il y avait mØme un haut fauteuil de velours de GØnes et de bois dorØ, trØne autrefois d'une duchesse de ModÈne et de Parme, qui Øtait pour les orgueilleuses. Les Parisiennes s'asseyaient tranquillement dans le canapØ de beauvais. Les princesses ØtrangÈres marchaient d'ordinaire vers l'un ou l'autre sofa. Grâce àcette disposition judicieuse des meubles de conversation, Panneton savait tout de suite ce qui lui restait àfaire. Il Øtait en Øtat de garder toutes les convenances, averti de ne point tenter des passages trop brusques dans la succession nØcessaire de ses attitudes, et aussi d'Øviter àla visiteuse comme àlui-mØme des stations longues et inutiles entre les politesses de la porte et la vue des Baudouin. Ses dØmarches en prenaient une sØretØ et une maÎtrise qui lui faisaient honneur.

Madame de Gromance montra tout de suite un tact dont Panneton lui sut grØ. Sans regarder seulement le trØne de Parme et de ModÈne, et

laissant à sa droite le col de cygne consulaire, elle s'assit dans le beauvais fleuri, comme une Parisienne. Clotilde avait languie dans la petite noblesse agricole du département, un peu traînée avec de petits jeunes gens mal élevés. Mais le sens de la vie lui venait. Les embarras d'argent avaient beaucoup exercé son intelligence et elle commençait à comprendre le devoir social. Panneton ne lui déplaisait pas excessivement. Cet homme chauve, avec des cheveux très noirs collés aux tempes, de gros yeux hors de la tête, un air d'amoureux apoplectique, lui donnait un peu envie de rire et contentait ce besoin de comique qu'elle avait dans l'amour. Sans doute elle est préférée un superbe garçon, mais elle était encline à la gaieté facile, disposée à l'amusement qu'un homme procure par des plaisanteries un peu grasses et par une certaine laideur. Après un moment de gêne bien naturelle, elle sentit que ce ne serait pas horrible, ni même très ennuyeux.

Ce fut très bien. Le passage du beauvais à la duchesse et de la duchesse au grand sofa se fit convenablement. On jugea inutile de s'arrêter aux coussins orientaux et l'on passa dans la chambre des Baudouin.

Quand Clotilde songea à les regarder, la chambre était, comme ces tableaux du peintre érotique, toute jonchée de vêtements de femme et de linge fin.

--Ah! les voilà vos Baudouin. Vous en avez deux...

--Parfaitement.

Il possédait _le Jardinier galant_ et _le Carquois depuis_, deux petites gouaches qu'il avait payées soixante mille francs pièce à la vente Godard, et qui lui revenaient beaucoup plus cher que cela par l'usage qu'il en faisait.

Il examinait en connaisseur, très calme maintenant et même un peu mélancolique, cette fine, élégante, coulante figure de femme, et il goûtait à la trouver jolie une petite satisfaction d'amour-propre qui s'avait à mesure qu'elle revêtait pièce à pièce son caractère social avec ses vêtements.

Elle demanda la liste des candidats:

--Panneton, industriel; Dieudonné de Gromance, propriétaire; docteur Fornerol; Mulot, explorateur.

--Mulot?

--Le fils Mulot. Il faisait des dettes à Paris. Le père Mulot l'envoya faire le tour du monde. Désiré Mulot, explorateur. C'est excellent, un candidat explorateur. Les électeurs espèrent qu'il ouvrira des débouchés nouveaux à leurs produits. Et surtout ils sont flattés.

Madame de Gromance devenait une femme sérieuse. Elle voulut connaître la proclamation aux électeurs sénatoriaux. Il la lui résuma et en

récita les passages qu'il savait par coeur.

--D'abord nous promettons l'apaisement. Brœcœ et les nationalistes purs n'ont pas assez insisté sur l'apaisement. Ensuite nous flétrissons le parti sans nom.

Elle demanda:

--Qu'est-ce que c'est que le parti sans nom?

--Pour nous, c'est celui de nos adversaires. Pour nos adversaires, c'est le nôtre. Il n'y a pas d'équivoque possible... Nous flétrissons les traîtres, les vendus. Nous combattons la puissance de l'argent. Cela, très utile, pour la petite noblesse ruinée. Ennemis de toute réaction, nous répudions la politique d'aventures. La France veut résolument la paix. Mais le jour où elle tirerait l'épée du fourreau..., etc., etc. La Patrie repose ses regards avec orgueil et tendresse sur son admirable armée nationale.. Il faudra changer un peu cette phrase-là

--Pourquoi?

--Parce qu'elle est littéralement dans les deux autres manifestes électoraux, dans celui des nationalistes et dans celui des ennemis de l'armée.

--Et vous me promettez que Dieudonné passera.

--Dieudonné ou Goby.

--Comment?... Dieudonné ou Goby? Si vous n'êtes pas plus sûr que ça, vous auriez dû me prévenir.... Dieudonné ou Goby!... A vous entendre, on dirait que c'est la même chose.

--Ce n'est pas la même chose. Mais dans les deux cas, Brœcœ échoue....

--Vous savez, Brœcœ est de nos amis.

--Et des miens!... Dans les deux cas, vous dis-je, Brœcœ échoue avec sa liste, et M. de Gromance, en contribuant à son échec, se sera acquis des titres à la reconnaissance du préfet et du gouvernement. Après les élections, quel qu'en soit le résultat, vous reviendrez voir mes Baudouin, et je fais votre mari... tout ce que vous voudrez qu'il soit.

--Ambassadeur.

Au scrutin du 28 janvier, la liste des nationalistes: comte de Brœcœ; colonel Despautères; Lerond, ancien magistrat; Lafolie, boucher, obtint cent voix en moyenne. La liste des républicains progressistes: Félix Panneton, industriel; Dieudonné de Gromance, propriétaire; Mulot, explorateur; docteur Fornerol, obtint cent trente voix en moyenne; Laprat-Teulet, compromis dans le Panama, ne réunit sur son

nom que cent vingt suffrages. Les trois autres sénateurs sortants, républicains radicaux, obtinrent deux cents voix en moyenne.

Au second tour de scrutin, Laprat-Teulet tomba à soixante voix.

Au troisième tour, Goby, Mannequin, Ledru, sénateurs sortants radicaux, et Félix Panneton, républicain progressiste, furent élus.

XX

--Contemplez ce spectacle, dit, sur les marches du Trocadéro, M. Bergeret à M. Goubin, son disciple, qui essayait les verres de son lorgnon. Voyez: dômes, minarets, flèches, clochers, tours, frontons, toits de chaume, d'ardoise, de verre, de tuile, de faïences colorées, de bois, de peaux de bœtes, terrasses italiennes et terrasses mauresques, palais, temples, pagodes, kiosques, huttes, cabanes, tentes, châteaux d'eaux, château de feu, contrastes et harmonies de toutes les habitations humaines, fêerie du travail, jeux merveilleux de l'industrie, amusement énorme du génie moderne, qui a planté là les arts et métiers de l'univers.

--Pensez-vous, demanda M. Goubin, que la France tirera profit de cette immense Exposition?

--Elle en peut recueillir de grands avantages, répondit M. Bergeret, à la condition de n'en pas concevoir un stérile et hostile orgueil. Ceci n'est que le décor et l'enveloppe. L'étude du dedans donnera lieu de considérer de plus près l'échange et la circulation des produits, la consommation au juste prix, l'augmentation du travail et du salaire, l'émancipation de l'ouvrier. Et n'admirez-vous pas, monsieur Goubin, un des premiers bienfaits de l'Exposition universelle? Voici que, tout d'abord, elle a mis en déroute Jean Coq et Jean Mouton. Jean Coq et Jean Mouton, où sont-ils? On ne les voit ni ne les entend. Naguère on ne voyait qu'eux. Jean Coq allait devant, la tête haute et le mollet tendu. Jean Mouton allait derrière, gras et frisot. Toute la ville retentissait de leur _cocorico_ et de leur _bœe, bœe, bœe_ ; car ils étaient éloquents. J'ouïs, un jour de cet hiver, Jean Coq qui disait:

»--Il faut faire la guerre. Ce gouvernement l'a rendue inévitable par sa lâcheté.

»Et Jean Mouton répondait:

»--J'aimerais assez une guerre navale.

»--Certes, disait Jean Coq, une naumachie serait congruente à l'exaltation du nationalisme. Mais ne pouvons-nous faire la guerre sur terre et sur mer? Qui nous en empêche?

«--Personne, répondait Jean Mouton. Je voudrais bien voir que quelqu'un nous en empêche! Mais auparavant il faut exterminer les traîtres et les vendus, les juifs et les francs-maçons. C'est nécessaire.

«--Je l'entends bien ainsi, disait Jean Coq, et ne partirai en guerre que lorsque le sol national sera purgé de tous nos ennemis.

«Jean Coq est vif, Jean Mouton est doux. Mais ils savent trop bien tous deux comment on trempe les énergies nationales pour ne pas s'efforcer, par tous les moyens possibles, d'assurer à leur pays les bienfaits de la guerre civile et de la guerre étrangère.

«Jean Coq et Jean Mouton sont républicains. Jean Coq vote, à chaque élection, pour le candidat impérialiste, et Jean Mouton pour le candidat royaliste; mais ils sont tous deux républicains plébiscitaires, n'imaginant rien de mieux, pour affermir le gouvernement de leur choix, que de le livrer aux hasards d'un suffrage obscur et tumultueux. En quoi ils se montrent habiles gens. En effet, il vous est profitable, si vous possédez une maison, de la jouer aux dés contre une botte de foin, car, par ce moyen, vous risquez de gagner votre maison, ce dont vous serez bien avancé.

«Jean Coq n'est pas pieux, et Jean Mouton n'est pas clérical bien qu'il ne soit pas libre penseur, mais ils vendent et chérissent la moinerie qui s'enrichit à vendre des miracles et qui rédige des papiers sordides, injurieux et calomnieux. Et vous savez si une telle moinerie pullule en ce pays et le dévore!

«Jean Coq et Jean Mouton sont patriotes. Vous pensez l'être aussi et vous vous sentez attaché à votre pays par les forces invincibles et douces du sentiment et de la raison. Mais c'est une erreur, et si vous souhaitez de vivre en paix avec l'univers, vous êtes un complice de l'étranger. Jean Coq et Jean Mouton vous le prouveront bien en vous assommant à coups de matraque, au cri de guerre: «La France aux Français!» Et ce sera bien fait pour vous. «La France aux Français», c'est la devise de Jean Coq et de Jean Mouton; et comme évidemment ces trois mots rendent un compte exact de la situation d'un grand peuple au milieu des autres peuples, expriment les conditions nécessaires de sa vie, la loi universelle de l'échange, le commerce des idées et des produits, comme enfin ils renferment une philosophie profonde et une large doctrine économique, Jean Coq et Jean Mouton, pour assurer la France aux Français, avaient résolu de la fermer aux étrangers, étendant ainsi, par un coup de génie, aux personnes humaines le système que M. Moline n'avait appliqué qu'aux produits que l'agriculture et de l'industrie, pour le plus grand profit d'un petit nombre de propriétaires fonciers. Et cette pensée, que conçut Jean Coq, d'interdire le sol national aux hommes des nations étrangères s'imposa par sa beauté farouche à l'admiration d'une assez grande foule de menus bourgeois et de limonadiers.

«Jean, Coq et Jean Mouton n'ont point de malchance. C'est avec innocence qu'ils sont les ennemis du genre humain. Jean Coq a plus

d'ardeur, Jean Mouton plus de mélancolie; mais ils sont simples tous deux, et ils croient ce que dit leur journal. C'est là qu'écrit leur candeur. Car ce que dit leur journal n'est pas aisément croyable. Je vous atteste, imposteurs célèbres, faussaires de tous les temps, menteurs insignes, trompeurs illustres, artisans fameux de fictions, d'erreurs et d'illusions, vous dont les fraudes vénérables ont enrichi la littérature profane et la littérature sacrée de tant de livres supposés, auteurs des ouvrages apocryphes grecs, latins, hébraïques, syriaques et chaldaïques, qui ont abusé si longtemps les ignorants et les doctes, faux Pythagore, faux Hermès-Trismégiste, faux Sanchoniathon, rédacteurs fallacieux des poésies orphiques et des Livres sibyllins, faux Enoch, faux Esdras, pseudo-Clement et pseudo-Timothee; et vous seigneurs abbés qui, pour vous assurer la possession de vos terres et de vos privilèges, forgées sous le règne de Louis IX, des chartes de Clotaire et de Dagobert; et vous, docteurs en droit canon, qui appuyâtes les prétentions du saint siège sur un tas de sacrés dogmatiques que vous aviez vous-mêmes composés; et vous, fabricants à la grosse de mémoires historiques, Soullavie, Courchamps, Touchard-Lafosse, faux Weber, Bourrienne faux; vous, feints bourreaux et policiers feints, qui écrivîtes sordidement les Mémoires de Samson et les Mémoires de M. Claude; et toi Vrain-Lucas qui de ta main sus tracer une lettre de Marie-Madeleine et un billet de Vercingétorix, je vous atteste; je vous atteste, vous dont la vie entière fut une oeuvre de simulation, faux Smerdis, faux Nérons, fausses Pucelles d'Orléans qui trompâtes les frères même de Jeanne d'Arc, faux Dommétrius, faux Martin Guerre et faux ducs de Normandie; je vous atteste, ouvriers en prestiges, faiseurs de miracles par qui les foules furent séduites, Simon le Magicien, Apollonius de Tyane, Cagliostro, comte de Saint-Germain; je vous atteste, voyageurs qui, revenant de loin, êtes toutes facilités de mentir et en usâtes pleinement, vous qui nous dites avoir vu les Cyclopes et les Lestrygons, la montagne d'aimant, l'oiseau Rok et le poisson-Évêque; et vous Jean de Mandeville, qui rencontrâtes en Asie des diables crachant du feu; et vous beaux faiseurs de contes, de fables et de gabs, ôma Mère l'Oie, ôTill l'Espigle, ôbaron de Münchhausen! et vous Espagnols chevaleresques et picaresques, grands hâbleurs, je vous atteste; soyez témoin qu'à vous tous, vous n'avez pas accumulé autant de mensonges, en une longue suite de siècles, que n'en assemble en un jour un seul des journaux que lisent Jean Coq et Jean Mouton. Après cela comment s'étonner qu'ils aient tant de fantômes dans la tête!

XXI

Impliqué dans les poursuites intentées aux auteurs du complot contre la République, Joseph Lacrisse mit en sûreté sa personne et ses papiers. Le commissaire de police chargé de saisir la correspondance du Comité royaliste était trop homme du monde pour ne pas avertir préalablement de sa visite MM. les membres du Comité. Il les en avisa vingt-quatre heures à l'avance, mettant ainsi sa courtoisie d'accord

avec le légitime souci de bien conduire ses affaires, car il croyait, conformément à l'opinion commune, que le ministère républicain serait bientôt renversé et remplacé par un ministère Moline ou Ribot. Quand il se présenta au siège du Comité, tous les cartons et tous les tiroirs étaient vides. Le magistrat y apposa les scellés. Il mit pareillement sous scellés un Bottin de 1897, le catalogue d'un constructeur d'automobiles, un gant d'escrime et un paquet de cigarettes, qui se trouvaient sur le marbre de la cheminée. De cette manière, il observa les formes de la loi, ce dont il convient de le féliciter; on doit toujours observer les formes de la loi. Il se nommait Jonquille. C'était un magistrat distingué et un homme d'esprit. Il avait composé, dans sa jeunesse, des chansons pour les cafés-concerts. Une de ses œuvres, „les Cancrelats dans le pain“, obtint un grand succès aux Champs-Élysées, en 1885.

Après l'étonnement causé par une poursuite inattendue, Joseph Lacrisse se rassura. Il s'aperçut vite que, sous le présent régime, on risque moins à conspirer qu'on ne risquait sous le premier Empire et sous le royaume légitime, et que la troisième République n'est pas sanguinaire. Il l'en estima moins, mais il en éprouva un grand soulagement. Madame de Bonmont seule le considérait comme une victime. Elle l'en aimait davantage, car elle était généreuse, et elle lui témoignait son amour dans les larmes, les sanglots et les spasmes, en sorte qu'il passa avec elle, à Bruxelles, quinze jours inoubliables. Ce fut tout son exil. Il bénéficia d'une des premières ordonnances de non-lieu rendues par la Haute Cour. Je ne m'en plains pas, et si l'on m'en avait cru, la Haute Cour n'aurait condamné personne. Puisqu'on n'osait pas poursuivre tous les coupables, il n'était pas très étonnant de condamner seulement ceux dont on avait le moins de peur, et de les condamner pour des faits qui n'étaient pas, ou du moins ne semblaient pas suffisamment distincts des faits pour lesquels ils avaient été déjà poursuivis. Enfin que, dans un complot militaire, seuls des civils fussent impliqués, cela pouvait paraître étrange.

A quoi d'excellentes gens m'ont répondu:

--On se défend comme on peut.

Joseph Lacrisse n'avait rien perdu de son énergie. Il était prêt à renouer les fils rompus du complot, mais on reconnut vite que c'était impossible. Bien que, pour la plupart, les commissaires de police qui avaient reçu un mandat de perquisition eussent agi à l'égard des prévenus royalistes avec la même délicatesse que M. Jonquille, la malice du hasard ou l'imprudence des conspirateurs mit malgré eux, entre leurs mains, assez de papiers pour révéler au procureur de la République l'organisation intime des Comités. On ne pouvait plus conspirer en secret, et toute espérance était perdue de voir le Roi revenir avec les hirondelles.

Madame de Bonmont vendit les six chevaux blancs qu'elle avait achetés dans le dessein de les offrir au Prince pour rentrer à Paris, par l'avenue des Champs-Élysées. Elle les céda, sur l'avis de son frère Wallstein, à M. Gilbert, directeur du Cirque national du Trocadéro.

Elle n'eut point la douleur de les vendre à perte. Elle fit même un petit bénéfice dessus. Cependant ses beaux yeux pleurèrent quand ces six chevaux blancs comme des lis quittèrent son écurie pour n'y plus revenir. Il lui semblait qu'ils prenaient les funérailles de cette royauté dont ils devaient conduire le triomphe.

Cependant la Haute Cour, qui avait instruit l'affaire avec une curiosité limitée, sifflait longuement.

Un jour, chez madame de Bonmont, le jeune Lacrisse se donna la naturelle satisfaction de maudire les juges qui l'avaient acquitté, mais qui retenaient quelques accusés.

--Quels bandits! s'écria-t-il.

--Ah! soupira madame de Bonmont, le Sénat est aux gages du ministre. Nous avons un gouvernement affreux. Ce n'est pas M. Moline qui aurait fait cet abominable procès. C'était un républicain, M. Moline, mais c'était un honnête homme. S'il était resté ministre, le Roi serait aujourd'hui en France.

--Hélas! le Roi en est loin, aujourd'hui, dit Henri Léon, qui n'avait jamais eu beaucoup d'illusions.

Joseph Lacrisse secoua la tête. Et il y eut un grand silence.

--C'est peut-être un bien pour vous, reprit Henri Léon.

--Comment?

--Je dis que, d'une manière, c'est plutôt un avantage pour vous, Lacrisse, que le Roi reste en exil. Et même vous devriez en être enchanté, abstraction faite de vos sentiments patriotiques, naturellement.

--Je ne comprends pas.

--C'est pourtant bien simple. Si vous étiez financier, comme moi, la monarchie pourrait vous être profitable. Ne serait-ce que l'emprunt du sacre... Le Roi aurait fait un emprunt peu après son avènement, car il aurait eu besoin d'argent pour régner, ce cher prince. Il y avait gros à gagner pour moi, dans cette affaire-là. Mais vous, un avocat, qu'est-ce que vous auriez gagné à la restauration? Une préfecture? La belle affaire! Vous pouvez avoir beaucoup mieux comme royaliste dans la République. Vous parlez très bien... Ne vous en défendez pas. Vous parlez avec facilité, avec élégance. Vous êtes un des vingt-cinq ou trente membres du jeune barreau que le nationalisme a mis en vue. Vous pouvez m'en croire, je ne vous flatte pas. Un homme qui parle a tout à gagner à ce que le Roi ne revienne pas. Philippe à l'Élysée, vous êtes mis en devoir d'administrer, de gouverner. On s'use vite à ce métier. Vous prenez les intérêts du peuple, vous mécontentez le Roi, il vous chasse. Vous êtes dévoué au Roi, le public murmure, et le Roi vous congédie. Il fait des fautes, vous en faites, et vous êtes puni des

vâtres et des siennes. Populaire ou impopulaire, vous vous coulez fatalement. Mais tant que le Prince est en exil, vous ne pouvez commettre de fautes. Vous ne pouvez rien: vous n'avez pas de responsabilité. C'est une situation excellente. Vous n'avez à craindre ni la popularité ni l'impopularité: vous êtes au-dessus de l'une et de l'autre. Vous ne pouvez être maladroit: aucune maladresse n'est possible au défenseur d'une cause perdue. L'avocat du malheur est toujours éloquent. Dans une république on est royaliste sans danger quand on l'est sans espoir. On fait au pouvoir une opposition sereine; on est libéral; on a la sympathie de tous les ennemis du régime existant et l'estime du gouvernement que l'on combat sans lui nuire. Serviteur de la monarchie déchue, la vénération avec laquelle vous vous agenouillerez aux pieds de votre Roi rehaussera la noblesse de votre caractère, et vous pouvez sans bassesse puiser sur lui toutes les flatteries. Vous pouvez également, sans inconvénient aucun, faire la leçon au Prince, lui parler avec une rude franchise, lui reprocher ses alliances, ses abdications, ses conseillers intimes, lui dire, par exemple: « Monseigneur, je vous avertis respectueusement que vous vous encanaillez ». Les journaux recueilleront cette noble parole. Votre renom de fidélité en grandira et vous dominerez votre propre parti du toute la hauteur de votre âme. Avocat, député, vous avez au Palais, à la tribune, les plus beaux gestes; vous êtes incorruptible... Et les bons Pères vous protègent. Lacrisse, connaissez votre bonheur.

Lacrisse répondit sèchement:

--C'est peut-être drôle, ce que vous dites, Léon; mais je ne trouve pas. Et je doute que vos plaisanteries soient très à propos.

--Je ne plaisante pas.

--Si! vous plaisantez. Vous êtes sceptique. J'ai horreur du scepticisme. C'est la négation de l'action. Moi je suis pour l'action, toujours et quand même.

Henri Léon protesta:

--Je vous assure que je suis très sérieux.

--Eh bien! mon cher ami, j'ai le regret de vous dire que vous ne comprenez pas le moins du monde l'esprit de votre époque. Vous avez dessiné là un bonhomme genre Berryer, qui aurait l'air d'un portrait de famille, d'un trumeau. On pouvait lui trouver une certaine allure, à votre royaliste, sous le second Empire. Mais je vous assure qu'aujourd'hui il paraîtrait vieux jeu et bigrement démodé. Le courtisan du malheur serait tout bonnement ridicule, au XXe siècle. Il ne faut pas être vaincu et les faibles ont tort. Voilà notre morale, mon cher. Est-ce que nous sommes pour la Pologne, pour la Grèce, pour la Finlande? Non, non! Nous ne pinçons pas de cette guitare-là. On n'est pas des naïfs!... Nous avons crié « Vivent les Boers! » c'est vrai. Mais nous savions ce que nous faisons. C'était pour ennuyer le gouvernement en lui créant des difficultés avec l'Angleterre, et parce que nous espérons que les Boers seraient victorieux. D'ailleurs je ne

suis pas d'écourag . J'ai bon espoir que nous renverserons la R publique, avec l'aide des r publicains.

»Ce que nous ne pouvons faire tout seuls, nous le ferons avec les nationalistes de toutes nuances. Avec eux nous  tranglerons la gueuse. Et tout d'abord il faut travailler les élections municipales.»

XXII

Joseph Lacrisse l'avait dit: il était homme d'action. L'oisiveté lui pesait. Secr taire d'un Comit  royaliste qui n'agissait plus, il entra dans un Comit  nationaliste qui agissait beaucoup. L'esprit en était violent. On y respirait un amour haineux de la France et un patriotisme exterminateur. On y organisait des manifestations assez farouches, qui avaient lieu soit dans les théâtres, soit dans les  glises. Joseph Lacrisse prenait la tête de ces manifestations. Lorsqu'elles avaient lieu dans les  glises, madame de Bonmont, qui était pieuse, s'y rendait en toilette sombre. _Domus mea domus orationis._ Un jour, après s'être joints aux nationalistes, dans la cathédrale, pour y prier avec éclat, madame de Bonmont et Lacrisse se mêlèrent, sur la place du Parvis, à des hommes qui exprimaient leur patriotisme par des cris frénétiques et concertés. Lacrisse l unit sa voix à la voix de la foule, et madame de Bonmont anima les courages par les sourires humides de ses yeux bleus et de ses lèvres rouges, qui brillaient sous la voilette.

La clameur fut auguste et formidable. Elle grandissait encore, quand, sur un ordre de la Pr fecture, une escouade de gardiens de la paix marcha contre les manifestants. Lacrisse la vit venir sans s'étonner, et dès que les agents furent  port e de la voix, il cria: «Vive la police!»

Cet enthousiasme ne manquait point de prudence, et il était sinc re. Des liens d'amitié avaient été nou s entre les brigades de la Pr fecture et les manifestants nationalistes aux temps à jamais regrettables, si l'on ose dire, du ministre laboureur, qui laissait les porteurs de matraque assommer sur le pavé des rues les r publicains silencieux. C'est ce qu'il appelait agir avec modération! O douces moeurs agricoles! O simplicité premi re! O jours heureux! qui ne vous a pas connus n'a pas vécu! O candeur de l'homme des champs, qui disait: «La R publique n'a point d'ennemis. Où voyez-vous des conspirateurs royalistes et des moines séditieux? Il n'y en a point.» Il les avait tous cachés sous sa longue redingote des dimanches. Joseph Lacrisse n'avait pas oublié ces heures fortunées. Et sur la foi de cette antique alliance des émeutiers avec les agents, il acclamait les brigades noires. Au premier rang des ligueurs, agitant son chapeau au bout de sa canne, en signe de paix, il cria vingt fois: «Vive la police!» Mais les temps  taient changés. Indifférents à cet accueil amical, sourds à ces cris flatteurs, les agents chargèrent. Le choc

fut rude. La troupe nationaliste oscilla et plia. Juste retour des choses humaines, Lacrisse, qui avait cessé de saluer et s'était couvert devant les assaillants, eut son chapeau défoncé d'un coup de poing. Indigné de l'offense, il cassa sa canne sur la tête d'un sergot. Et, sans l'effort de ses amis qui le dégageaient, il aurait été mené au poste et passé à tabac, comme un socialiste.

L'agent, qui avait la tête fendue, fut porté à l'hôpital où il reçut de M. le préfet de police une médaille d'argent. Joseph Lacrisse fut désigné par le Comité nationaliste du quartier des Grandes-Écuries comme candidat aux élections municipales du 6 mai.

C'était l'ancien Comité de M. Collinard, conservateur blackboulé aux précédentes élections, et qui, cette fois, ne se présentait pas. Le président du Comité, M. Bonnaud, charcutier, s'engagea à faire triompher la candidature de Joseph Lacrisse. Le conseiller sortant, Raimondin, républicain radical, demandait le renouvellement de son mandat. Mais il avait perdu la confiance des électeurs. Il avait mécontenté tout le monde et négligé les intérêts du quartier. Il n'avait pas même obtenu un tramway, réclamé depuis douze ans, et on l'accusait d'avoir eu quelques complaisances pour les dreyfusards. Le quartier était excellent. Les gens de maison étaient tous nationalistes et les commerçants jugeaient sévèrement le ministre Waldeck-Millerand. Il y avait des juifs; mais ils étaient antisémites. Les congrégations, nombreuses et riches, marcheraient. On pouvait compter notamment sur les Pères qui avaient ouvert la chapelle de Saint-Antoine. Le succès était certain. Il fallait seulement que M. Lacrisse ne se déclarât pas expressément et en propres termes royaliste, par ménagement pour le petit commerce qui avait peur d'un changement de régime, surtout pendant l'Exposition.

Lacrisse résista. Il était royaliste et n'entendait pas mettre son drapeau dans sa poche. M. Bonnaud insista. Il connaissait l'électeur. Il savait quelle bête c'était et comment il fallait la prendre. Que M. Lacrisse se présentât comme nationaliste et Bonnaud enlevait l'élection. Sinon, il n'y avait rien à faire.

Joseph Lacrisse était perplexe. Il pensa en écrire au Roi. Mais le temps pressait. D'ailleurs le Prince pouvait-il, à distance, être bon juge de ses propres intérêts? Lacrisse consulta ses amis.

--Notre force est dans notre principe, lui répondit Henri Lœon. Un monarchiste ne peut pas se dire républicain, même pendant l'Exposition. Mais on ne vous demande pas de vous déclarer républicain, mon cher Lacrisse. On ne vous demande pas même de vous déclarer républicain progressiste ou républicain libéral, ce qui est tout autre chose que républicain. On vous demande de vous proclamer nationaliste. Vous pouvez le faire la tête haute, puisque vous êtes nationaliste. N'hésitez pas. Le succès en dépend, et il importe à la bonne cause que vous soyez élu.

Joseph Lacrisse céda par patriotisme. Et il écrivit au Prince pour lui exposer la situation et protester de son dévouement.

On arriva sans difficulté les termes du programme. Défendre l'armée nationale contre une bande de forcenés. Combattre le cosmopolitisme. Soutenir les droits des pères de famille violés par le projet du gouvernement sur le stage universitaire. Conjurer le péril collectiviste. Relier par un tramway le quartier des Grandes-Écuries à l'Exposition. Porter haut le drapeau de la France. Améliorer le service des eaux.

De plébiscite il n'en fut pas question. On ne savait ce que c'était dans le quartier des Grandes-Écuries. Joseph Lacrisse n'eut point l'embarras de concilier sa doctrine, qui était celle du droit divin, avec la doctrine plébiscitaire. Il aimait et admirait Droule. Il ne le suivait pas aveuglément.

--Je ferai faire des affiches tricolores, dit-il à Bonnaud. Ce sera d'un bel effet. Il ne faut rien négliger pour frapper les esprits.

Bonnaud l'approuva. Mais le conseiller sortant, Raimondin, ayant obtenu à la dernière heure l'établissement d'une ligne de tramways à vapeur allant des Grandes-Écuries au Trocadéro, publiait abondamment cet heureux succès. Il honorait l'armée dans ses circulaires et célébrait les merveilles de l'Exposition comme le triomphe du génie industriel et commercial de la France, et la gloire de Paris. Il devenait un concurrent redoutable.

Sentant que la lutte serait rude, les nationalistes haussèrent leur courage. Dans d'innombrables réunions, ils accusèrent Raimondin d'avoir laissé mourir de faim sa vieille mère et voté la souscription municipale au livre d'Urbain Gohier. Ils flétrirent chaque nuit Raimondin, candidat des juifs et des panamistes. Un groupe de républicains progressistes se forma pour soutenir la candidature de Joseph Lacrisse et lança la circulaire que voici:

Messieurs les électeurs,

Les graves circonstances que nous traversons nous font un devoir de demander compte aux candidats aux élections municipales de leur sentiment sur la politique générale, de laquelle dépend l'avenir du pays. A l'heure où des égarés ont la prétention criminelle d'entretenir une agitation malsaine de nature à affaiblir notre cher pays; à l'heure où le Collectivisme, audacieusement installé au pouvoir, menace nos biens, fruits sacrés du travail et de l'épargne; à l'heure où un gouvernement établi contre l'opinion publique prépare des lois tyranniques, vous voterez tous pour

M. Joseph LACRISSE

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

__Candidat de la liberté de conscience et de la République honnête.__

Les socialistes nationalistes du quartier avaient pensé d'abord

d'élire un candidat à eux, dont les voix, au second tour, se fussent reportées sur Lacrisse. Mais le péril imminent imposait l'union. Les socialistes nationalistes des Grandes-Écuries se rallièrent à la candidature Lacrisse et firent un appel aux électeurs:

Citoyens,

Nous vous recommandons la candidature nettement républicaine, socialiste et nationaliste du citoyen LACRISSE _A bas les traîtres! A bas les dreyfusards! A bas les panamistes! A bas les juifs! Vive la République sociale nationaliste!_

Les Pères, qui possédaient dans le quartier une chapelle et d'immenses immeubles, se gardèrent d'intervenir dans une affaire électorale. Ils étaient trop soumis au Souverain Pontife pour enfreindre ses ordres; et le soin des oeuvres pies les tenait éloignés du siècle. Mais des amis laïques, qu'ils avaient, exprimèrent à propos, dans une circulaire la pensée des bons religieux. Voici le texte de cette circulaire, qui fut distribuée dans le quartier des Grandes-Écuries:

Oeuvre de Saint-Antoine, pour retrouver les objets perdus, bijoux, valeurs, et généralement tous objets, meubles et immeubles, sentiments, affections, etc., etc.

Messieurs,

C'est principalement dans les élections que le diable s'efforce de troubler les consciences. Et pour atteindre ce but, il a recours à d'innombrables artifices. Hélas! n'a-t-il pas à son service toute l'armée des francs-maçons? Mais vous saurez déjouer les ruses de l'ennemi. Vous repousserez avec horreur et dégoût le candidat des incendiaires, des brûleurs d'églises et autres dreyfusards.

C'est en portant au pouvoir des honnêtes gens que vous ferez cesser la persécution abominable qui sévit si cruellement à cette heure, et que vous empêcherez un gouvernement inique de mettre la main sur l'argent des pauvres. Votez tous pour

M. Joseph LACRISSE

AVOCAT A LA COUR D'APPEL

Candidat de Saint-Antoine

N'infligez point, messieurs, au bon saint Antoine cette douleur imméritée de voir échouer son candidat.

Signé: RIBAGOU, avocat; WERTHEIMER, publiciste; FLORIMOND, architecte; BICHE, capitaine en retraite; MOLON, ouvrier.

On voit par ces documents à quelle hauteur intellectuelle et morale le nationalisme a porté la discussion des candidatures municipales à Paris.

Joseph Lacrisse, candidat nationaliste, mena très activement la campagne, dans le quartier des Grandes-Écuries, contre Anselme Raimondin, conseiller sortant, radical. Tout de suite il se sentit à l'aise dans les réunions publiques. Étant avocat et très ignorant, il parlait abondamment, sans que rien l'arrêtât jamais. Il étonnait, par la rapidité de son débit, les électeurs avec lesquels il demeurait en sympathie par le petit nombre et la simplicité de ses idées, et ce qu'il disait était toujours ce qu'ils auraient dit ou du moins voulu dire. Il prenait de grands avantages sur Anselme Raimondin. Il parlait sans cesse de son honnêteté et de l'honnêteté de ses amis politiques, répétait qu'il fallait nommer des honnêtes gens, et que son parti était le parti des honnêtes gens. Et comme c'était un parti nouveau, on le croyait.

Anselme Raimondin, dans ses réunions, répondit qu'il était honnête et très honnête; mais ses déclarations, venant après les autres, semblaient fastidieuses. Et, puisqu'il avait été en place et mêlé aux affaires, on ne croyait pas facilement qu'il fût honnête, tandis que Joseph Lacrisse brillait d'innocence.

Lacrisse était jeune, agile, d'aspect militaire. Raimondin était petit, gros, à lunettes. Cela fut remarqué en un moment où le nationalisme avait soufflé dans les élections municipales le genre d'enthousiasme et même de poésie qui lui est propre, et un idéal de beauté sensible au petit commerce.

Joseph Lacrisse ignorait absolument toutes les questions d'édilité et jusqu'aux attributions des Conseils municipaux. Cette ignorance le servait. Son éloquence en était tout affranchie et soulevée. Anselme Raimondin, au contraire, se perdait dans les détails. Il avait pris le pli des affaires, l'habitude de la discussion technique, le goût des chiffres, la manie du dossier. Et, bien qu'il connût son public, il se faisait quelque illusion sur l'intelligence des électeurs qui l'avaient nommé. Il leur gardait un peu de respect, n'osait risquer des bourdes trop grosses et entrait dans des explications. Aussi semblait-il froid, obscur, ennui.

Ce n'était pas un innocent. Il avait le sens de ses intérêts et de la petite politique. Voyant depuis deux ans son quartier submergé par les journaux nationalistes, par les affiches nationalistes, par les brochures nationalistes, il s'était dit que, le moment venu, il saurait bien, lui aussi, faire le nationaliste, et qu'il n'était pas bien difficile de flétrir les traîtres et d'acclamer l'armée nationale. Il n'avait pas assez redouté ses adversaires, estimant qu'il pourrait toujours dire comme eux. En quoi il s'était trompé. Joseph Lacrisse avait, pour exprimer la pensée nationaliste, un tour

inimitable. Il avait trouvé notamment une phrase dont il faisait un fréquent usage, et qui semblait toujours belle et toujours nouvelle, celle-ci: «Citoyens, levons-nous tous pour défendre notre admirable armée contre une poignée de sans-patrie qui ont juré de la détruire.» C'était exactement ce qu'il fallait dire aux électeurs des Grandes-Écuries. Cette parole, chaque soir répétée, soulevait dans l'assemblée entière un enthousiasme auguste et formidable. Anselme Raimondin ne trouva rien de si bon, à beaucoup près. Et si les mots patriotiques lui venaient, il n'avait pas le ton qu'il fallait et ne produisait pas d'effet.

Lacrisse couvrait les murailles d'affiches tricolores. Anselme Raimondin fit faire aussi des affiches aux trois couleurs. Mais soit que la peinture en fût trop lavée, soit que le soleil la mangeât, elles paraissaient pâles. Tout le trahissait; tous l'abandonnaient. Il perdait son assurance, il se faisait humble, prudent, petit. Il se dissimulait. Il devenait imperceptible.

Et lorsque dans une salle de mastroquet, devant un décor de bastringue, il se levait pour parler, ce n'était plus qu'une ombre blafarde, d'où sortait une voix faible que couvraient la fumée des pipes et les rumeurs des citoyens. Il rappelait son passé. Il était, disait-il, un vieux lutteur. Il défendait la République. Cela aussi coulait sans bruit et sans nul écho sonore. Les électeurs des Grandes-Écuries voulaient que la République fût défendue par Joseph Lacrisse, qui avait conspiré contre elle. C'était leur idée.

Les réunions n'étaient pas contradictoires. Une fois seulement, Raimondin fut invité à se rendre à une réunion nationaliste. Il y vint; mais il ne put parler et il fut flétri par un ordre du jour voté dans le tumulte et l'obscurité, le propriétaire ayant coupé le gaz lorsque l'on commençait à briser les banquettes. Les réunions, aux Grandes-Écuries comme dans tous les quartiers de Paris, furent tumultueuses modérément. On y déploya de part et d'autre la molle violence propre à ce temps, et qui est le caractère le plus sensible de nos mœurs politiques. Les nationalistes y jetèrent, selon l'usage, ces injures monotones dans lesquelles les noms de vendu, de traître et d'infâme prennent un air de faiblesse et de langueur. Les cris qu'on y poussa témoignaient d'un extrême affaiblissement physique et moral, d'un vague mécontentement uni à une profonde stupeur et d'une inaptitude définitive à penser les choses les plus simples. Beaucoup d'invectives et peu de rixes. C'est à peine s'il y eut chaque nuit deux ou trois blessés ou contus, dans les deux partis. On portait ceux de Lacrisse chez Delapierre, pharmacien nationaliste, à côté du manège, et ceux de Raimondin chez Job, pharmacien radical, vis-à-vis du marché. Et à minuit, il n'y avait plus personne dans les rues.

Le dimanche, 6 mai, à six heures, Joseph Lacrisse, entouré de ses amis, attendait le résultat du scrutin dans une boutique à louer, décorée d'affiches et de drapeaux. C'était le siège du Comité. M. Bonnaud, charcutier, vint lui annoncer qu'il était élu par deux mille trois cent neuf voix contre mille cinq cent quatorze données à M. Raimondin.

--Citoyen, lui dit Bonnaud, nous sommes bien contents. C'est une victoire pour la République.

--Et pour les honnêtes gens, répondit Lacrisse.

Il ajouta avec une bienveillance pleine de dignité:

--Je vous remercie, monsieur Bonnaud, et je vous prie de remercier en mon nom nos vaillants amis.

Puis, se tournant vers Henri Lœon, qui se tenait à son côté:

--Lœon, lui dit-il à l'oreille, rendez-moi un service, je vous prie: télégraphiez tout de suite à Monseigneur notre successeur.

Cependant des cris partaient de la rue joyeuse:

--Vive Droulède! vive l'Armée! vive la République! A bas les traîtres! à bas les juifs!

Lacrisse se jeta en voiture au milieu des acclamations. La foule barra la rue. Le baron israélite Golsberg se tenait à la portière. Il saisit la main du nouveau conseiller municipal.

--J'ai voté pour vous, monsieur Lacrisse.

Vous entendez, j'ai voté pour vous. Parce que, je vais vous dire, l'antisémitisme, c'est une blague--je le sais bien, et vous le savez comme moi--une pure blague, tandis que le socialisme, c'est sérieux.

--Oui, oui. Adieu! monsieur Golsberg.

Mais le baron ne lâchait point.

--Le socialisme, c'est le danger. M. Raimondin faisait des concessions aux collectivistes. C'est pourquoi j'ai voté pour vous, monsieur Lacrisse.

Cependant la foule criait:

--Vive Droulède! Vive l'Armée! A bas les dreyfusards! A bas Raimondin! Mort aux juifs!

Le cocher parvint à fendre le flot des électeurs.

Joseph Lacrisse trouva madame de Bonmont chez elle, seule, émue, triomphante.

Elle savait déjà

--Hé! lui dit-elle, le regard au ciel et les bras ouverts.

Et ce nom d'Ølu, sur les livres d'une dame si pieuse, prenait un sens mystique.

Elle le pressa dans ses beaux bras:

--Ce dont je suis le plus heureuse, c'est que tu me dois ton Ølection.

Elle n'y avait pas contribuØ de ses deniers. Les fonds, certes, n'avaient pas manquØ, et le candidat nationaliste avait puisØ à plus d'une caisse. Mais la tendre Elisabeth n'avait rien donnØ, et Joseph Lacrisse ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Elle s'expliqua:

--J'ai fait brûler tous les jours un cierge à saint Antoine. C'est pourquoi tu as eu ta majorité. Saint Antoine accorde tout ce qu'on lui demande. Le père Adøodat me l'a affirmØ et j'en ai fait l'expérience plusieurs fois.

Elle le couvrit de baisers. Et une idØe lui vint, qu'elle trouvait belle et rappelant les usages de la chevalerie. Elle lui demanda:

--Mon ami, les conseillers municipaux portent une Øcharpe, n'est-ce pas? Ces Øcharpes sont brodØes, dis?... Je veux t'en broder une...

Il Øtait très fatiguØ. Il tomba accablØ dans un fauteuil. Mais elle, agenouillØe à ses pieds, murmura:

--Je t'aime!

Et la nuit seule entendit le reste.

Ce mØme soir, Anselme Raimondin apprit le rØsultat de l'Ølection dans son petit logement «d'enfant du quartier», comme il disait. Il y avait sur la table de la salle à manger une douzaine de litres de vin et un pâØ froid. Son Øchec l'Øtonna.

--Je m'y attendais, dit-il.

Et il fit une pirouette. Il la fit mal et se tordit le pied.

--C'est ta faute, lui dit en manière de consolation le docteur Maufle, président de son ComitØ, vieux radical à face de Silène. Tu as laissØ empoisonner le quartier par les nationalistes; tu n'as pas eu le courage de les combattre. Tu n'as rien tentØ pour dØvoiler leurs mensonges. Au contraire, tu as, comme eux, avec eux, entretenu toutes les Øquivoques. Tu savais la vØritØ, tu n'as pas osØ d'Øtromper les Ølecteurs quand il en Øtait temps encore. Tu as ØtØ lâche. Tu es battu, c'est bien fait!

Anselme Raimondin haussa les Øpaules.

--Tu es un vieil enfant, Maufle. Tu ne comprends pas le sens de cette Ølection. Il est pourtant bien clair. Mon Øchec n'a qu'une cause: le mØcontentement des petits boutiquiers ØcrasØs entre les grands

magasins et les sociétés coopératives. Ils souffrent; ils m'ont fait payer leurs souffrances. Voilà tout.

Et avec un pâe sourire:

--Ils seront bien attrapés!

XXIV

M. Bergeret, rencontrant dans une allée du Luxembourg MM. Goubin et Denis, ses élèves:

--J'ai, dit-il, une heureuse nouvelle à vous annoncer, messieurs. La paix de l'Europe ne sera pas troublée. Les Trublions eux-mêmes m'en ont donné l'assurance.

Et voici ce que conta M. Bergeret:

--J'ai rencontré Jean Coq, Jean Mouton, Jean Laiglon et Gilles Singe qui, à l'Exposition, épiaient le craquement des passerelles. Jean Coq s'approcha de moi et m'adressa ces paroles sèches:

«--Monsieur Bergeret, vous avez dit que nous voulions la guerre et que nous la ferions, que je débarquerais à Douvres, que j'occuperais militairement Londres avec Jean Mouton, et que je prendrais ensuite Berlin et diverses autres capitales. Vous l'avez dit; je le sais. Vous l'avez dit méchamment, pour nous nuire, en faisant croire aux Français que nous sommes belliqueux. Or, sachez, monsieur, que cela est faux. Nous n'avons point de sentiments guerriers; nous avons des sentiments militaires,--ce qui est tout autre chose. Nous voulons la paix, et, quand nous aurons établi en France la République impériale, nous ne ferons pas la guerre.

«Je répondis à Jean Coq que j'étais prêt à le croire; qu'au surplus je voyais bien que je m'étais trompé et que mon erreur était manifeste, que Jean Coq, Jean Mouton, Jean Laiglon, Gilles Singe et tous les Trublions avaient suffisamment montré leur amour de la paix en se défendant de partir pour la Chine, où ils étaient conviés par de belles affiches blanches.

«--J'ai senti dès lors, ajoutai-je, toute la civilité de vos sentiments militaires et la force de votre attachement à la patrie. Vous n'en sauriez quitter le sol. Je vous prie, monsieur Coq, d'agréer mes excuses. Je me réjouis de vous voir pacifique comme moi.

«Jean Coq me regarda de cet œil qui fait trembler le monde:

«--Je suis pacifique, monsieur Bergeret. Mais, Dieu merci! je ne le suis pas comme vous. La paix que je veux n'est pas la vôtre. Vous vous

contentez bassement de la paix qui nous est imposée aujourd'hui. Nous avons l'âme trop haute pour la supporter sans impatience. Cette paix molle et tranquille, dont vous êtes satisfait, offense cruellement la fierté de nos cœurs. Quand nous serons les maîtres, nous en ferons une autre. Nous ferons une paix terrible, éperonnée et sonore, équestre! Nous ferons une paix implacable et farouche, une paix menaçante, horrible, flamboyante et digne de nous, grondante, tonnante, fulgurante, qui lancera des éclairs; une paix qui, plus épouvantable que la plus épouvantable guerre, glacera d'effroi l'univers et fera périr tous les Anglais par inhibition. Voilà monsieur Bergeret, voilà comment nous serons pacifiques. Dans deux ou trois mois, vous verrez éclater notre paix: elle embrasera le monde.

»Je fus bien forcé, après ce discours, de reconnaître que les Trublions étaient pacifiques, et ainsi me fut confirmée la vérité de cet oracle écrit par la sibylle de Panzoust sur une feuille de sycomore antique:

Toi qui de vent te repais,
Trublion, ma petite outre,
Si vraiment tu veux la paix,
Commence par nous la f...

XXV

Le salon de madame de Bonmont était singulièrement animé et brillant depuis la victoire des nationalistes à Paris et l'élection de Joseph Lacrisse aux Grandes-Écuries. La veuve du grand baron réunissait chez elle la fleur du parti nouveau. Un vieux rabbin du faubourg Saint-Antoine croyait que la douce Elisabeth avait attiré à elle les ennemis du peuple saint par un décret spécial du Dieu d'Israël. La main, pensait-il, qui mit la niche de Mardochée dans le lit d'Assuérus s'était plu à rassembler les chefs de l'antisémitisme et les princes des Trublions autour d'une juive. Il est vrai que la baronne avait abjuré la foi de ses pères. Mais qui peut pénétrer les desseins d'Ivèh? Aux yeux des artistes qui, comme Frémont, se rappelaient les figures mythologiques des palais allemands, sa grasse beauté d'Erigone viennoise semblait l'allégorie des vendanges nationalistes.

Ses dîners avaient un air de joie et de puissance, et chez elle le moindre dîner prenait un caractère vraiment national. C'est ainsi que, ce matin-là elle avait réuni à sa table plusieurs illustres défenseurs de l'Église et de l'armée. Henri Léon, vice-président des Comités royalistes du Sud-Ouest, qui venait d'adresser des félicitations aux élus nationalistes de Paris. Le capitaine de Chalmot, fils du général Cartier de Chalmot, et sa jeune femme, Américaine, qui exprimait dans les salons ses sentiments nationalistes en un tel gazouillis qu'on croyait, à l'entendre, que les oiseaux des volières prenaient part à nos querelles. M. Tonnellier, professeur

suspendu de cinquante ans au lycée Sully; on sait que M. Tonnellier, convaincu d'avoir fait à ses jeunes élèves l'apologie d'un attentat commis sur la personne de M. le Président de la République, avait été frappé d'une peine disciplinaire et tout aussitôt reçu dans le meilleur monde, où il se tenait bien, à cela près qu'il faisait des jeux de mots. Frémont, ancien communal, inspecteur des beaux-arts, qui, sur le déclin de l'âge, s'accommodait à merveille de la société bourgeoise et capitaliste, fréquentait assidûment les juifs riches, gardiens des trésors de l'art chrétien, et aurait volontiers vécu sous la dictature d'un cheval, pourvu qu'il caressât, toute la journée, de ses mains délicates, des bibelots d'une matière précieuse et d'un fin travail. Le vieux comte Davant, teint, ciré, verni, toujours beau, un peu morose, remémorant l'âge d'or des juifs, quand il fournissait aux grands financiers fastueux des meubles de Riesener et des bronzes de Thomyre. Rabatteur du baron, il lui avait procuré pour quinze millions d'objets d'art et d'ameublement. Aujourd'hui, ruiné par des spéculations malheureuses, il vivait parmi les fils, regrettant les pères, chagrin, amer, parasite des plus insolents, sachant que ce sont les seuls qui se fassent supporter. Elle avait aussi à sa table Jacques de Cadde, un des promoteurs de la souscription Henry, Philippe Dellion, Astolphe de Courtrai, Joseph Lacrisse, Hugues Chassons des Aigues, président du Comité nationaliste de la Celle-Saint-Cloud, et Jambe-d'Argent, en veste et culotte de serpillère, au bras le brassard blanc à fleurs de lis d'or, très chevelu sous son chapeau rond, que jamais il ne quittait, non plus que son chapelet de noyaux d'olives. C'était un chansonnier de Montmartre, nommé Dupont, qui, s'étant fait chouan, était reçu dans le meilleur monde. Il y mangeait sur le pouce, un vieux fusil à pierre entre les jambes, et il y buvait sec. Depuis l'Affaire, un nouveau classement s'est fait dans la haute société française.

Le jeune baron Ernest tenait, en face de sa mère, la place du maître de la maison.

La conversation vint à rouler sur la politique.

--Vous avez tort, dit Jacques de Cadde à Philippe Dellion, croyez-moi, vous avez tort de ne pas travailler le coup du père François... On ne sait pas ce qui peut arriver... après l'Exposition... Et du moment que nous faisons des réunions publiques...

--Il y a une chose vraie, dit Astolphe de Courtrai. C'est que, pour avoir de bonnes élections dans vingt mois, il faut se préparer à faire campagne. Je vous réponds que, moi, je serai prêt. Je travaille tous les jours la boxe et le bâton.

--Quel est votre professeur? demanda Philippe Dellion.

--Gaudibert. Il a perfectionné la boxe française. C'est étonnant! Il a des coups de savate exquis, et bien à lui... C'est un professeur de premier ordre, qui comprend l'importance capitale de l'entraînement.

--L'entraînement, tout est là dit Jacques de Cadde.

--Bien sûr, reprit Astolphe de Courtrai. Et Gaudibert a des méthodes supérieures d'entraînement, tout un système basé sur l'expérience: massages, frictions, régime diététique prévoyant une alimentation substantielle. Sa devise est « Contre la graisse, pour le muscle ». Et il vous obtient, en six mois, mes amis, un coup de poing d'une élasticité... et un coup de pied d'une souplesse...

Madame de Chalmot demanda:

--Est-ce que vous ne pouvez pas jeter en bas cet insipide ministre?

Et à la seule idée du cabinet Waldeck, elle secouait avec indignation sa jolie tête de petit Samuel.

--Ne vous inquiétez donc pas, madame, dit Lacrisse. Ce ministre sera remplacé par un autre tout pareil.

--Un autre ministre de dépense publique, dit M. Tonnellier. La France sera ruinée.

--Oui, dit Léon, un autre ministre tout pareil à celui-ci. Mais le nouveau déplaira moins, ce ne sera plus le ministre de l'Affaire. Il nous faudra, avec tous nos journaux, mener une campagne de six semaines au moins, pour le rendre odieux.

--Êtes-vous allée, madame, au Petit Palais? demanda Frémont à la baronne.

Elle répondit qu'oui et qu'elle y avait vu de belles boîtes et de jolis carnets de bal.

--Émile Molinier, reprit l'inspecteur des beaux-arts, a organisé une admirable exposition de l'art français. Le moyen âge y est représenté par les monuments les plus précieux. Le XVIIIe siècle y figure honorablement, mais il reste de la place encore. Vous, madame, qui possédez des trésors d'art, ne nous refusez pas l'aumône de quelque chef-d'œuvre.

Il est vrai que le grand baron avait laissé des trésors d'art à sa veuve. Le comte Davant avait fait pour lui des rafles dans les châteaux de province et tiré, par toute la France, sur les bords de la Somme, de la Loire et du Rhône, à des gentilshommes moustachus, ignares et besogneux, les portraits des ancêtres, les meubles historiques, dons des rois à leurs maîtresses, souvenirs augustes de la monarchie, gloire des plus illustres familles. Elle avait dans son château de Montil et dans son hôtel de l'avenue Marceau des ouvrages des plus fameux ébénistes français et des plus grands ciseleurs du XVIIIe siècle: commodes, médailliers, secrétaires, horloges, pendules, flambeaux, et des tapisseries exquises, aux couleurs mourantes. Mais bien que Frémont et, avant lui, Terremonde l'eussent priée d'envoyer quelques meubles, des bronzes, des tentures, à l'exposition rétrospective, elle s'y était toujours refusée. Vaine de ses richesses

et d'insister de les acheter, elle n'avait, cette fois, rien voulu proposer. Joseph Lacrisse l'encourageait dans ce refus: «Ne donnez donc rien à leur Exposition. Vos objets seront volés, brûlés. Sait-on seulement s'ils parviendront à organiser leur foire internationale? Il vaut mieux n'avoir pas affaire à ces gens-là»

Frémont, qui avait déjà essuyé plusieurs refus, insista:

--Vous, madame, qui possédez de si belles choses, et qui êtes si digne de les posséder, montrez-vous ce que vous êtes, libérale, généreuse et patriote, car il s'agit de patriotisme. Envoyez au Petit Palais votre meuble de Riesener, décoré de stèles en pâte tendre. Avec ce meuble, vous ne craignez pas de rivaux. Car il n'y a son pareil qu'en Angleterre. Nous mettrons dessus vos vases en porcelaine, qui proviennent du Grand Dauphin, ces deux merveilleuses potiches en émail, montées en bronze par Caffieri. Ce sera éblouissant!...

Le baron Davant arriva Frémont:

--Ces montures, dit-il avec un ton de sagesse attristée, ne sont pas de Philippe Caffieri. Elles sont marquées d'un C surmonté d'une fleur de lis. C'est la marque de Cressent. On peut l'ignorer. Mais il ne faut pas dire le contraire.

Frémont reprit ses supplications:

--Madame, montrez votre magnificence, ajoutez à cet envoi votre tenture de Leprince, _la Fiancée moscovite_. Et vous vous assurerez des droits à la reconnaissance nationale.

Elle était prête à céder. Avant de consentir, elle interrogea du regard Joseph Lacrisse, qui lui dit:

--Envoyez-leur votre XVIIIe siècle, puisqu'ils en manquent.

Puis, par déférence pour le comte Davant, elle lui demanda ce qu'il fallait faire.

Il lui répondit:

--Faites ce que vous voudrez. Je n'ai pas de conseils à vous donner. Envoyez ou n'envoyez pas vos meubles à l'Exposition, ce sera tout un. Rien ne fait rien, comme disait mon vieil ami Théophile Gautier.

--à y est, pensa Frémont! Je vais tout à l'heure aller annoncer au ministre que j'ai décroché la collection Bonmont. Cela vaut bien la rosette.

Et il sourit intérieurement. Ce n'est pas qu'il fût un sot. Mais il ne méprisait pas les distinctions sociales, et il trouvait piquant qu'un condamné de la Commune fût officier de la Légion d'honneur.

--Il faut pourtant, dit Joseph Lacrisse, que je prépare le discours

que je prononcerai dimanche au banquet des Grandes-Écuries.

--Oh! soupira la baronne. Ne vous donnez pas de peine. C'est inutile. Vous improvisez si merveilleusement!...

--Et puis, mon cher, dit Jacques de Cadde, ce n'est pas difficile de parler aux Électeurs.

--Ce n'est pas difficile, si vous voulez, reprit l'Œlu Lacrisse, mais c'est délicat. Nos adversaires crient que nous n'avons pas de programme. C'est une calomnie; nous avons un programme, mais....

--La chasse à la perdrix, voilà le programme, messieurs, dit Jambe-d'Argent.

--Mais l'Électeur, poursuivit Joseph Lacrisse, est plus complexe qu'on ne se le figure tout d'abord. Ainsi, moi, j'ai été élu aux Grandes-Écuries, par les monarchistes naturellement, et par les bonapartistes, et aussi par les... comment dirai-je? par les républicains qui ne veulent plus de la République, mais qui sont républicains tout de même. C'est un état d'esprit qui n'est pas rare à Paris, dans le petit commerce. Ainsi le charcutier, qui est le président de mon Comité, me le crie à plein gosier:

«La République des républicains, je n'en veux plus. Si je pouvais, je la ferais sauter, du moins je sauterais avec. Mais la vôtre, monsieur Lacrisse, je me ferais tuer pour elle....» Sans doute il y a un terrain d'entente.

«Groupons-nous autour du drapeau.... Ne laissons pas attaquer l'armée.... Sus aux traîtres qui, soutenus par l'étranger, travaillent à dénerver la défense nationale....» Ça, c'est un terrain.

--Il y a aussi l'antisémitisme, dit Henri Léon.

--L'antisémitisme, répondit Joseph Lacrisse, réussit très bien aux Grandes-Écuries, parce qu'il y a dans le quartier beaucoup de juifs riches qui font campagne avec nous.

--Et la campagne antimaçonnique! s'écria Jacques de Cadde, qui était pieux.

--Nous sommes d'accord aux Grandes-Écuries pour combattre les francs-maçons, répondit Joseph Lacrisse. Ceux qui vont à la messe leur reprochent de n'être pas catholiques. Les socialistes nationalistes leur reprochent de n'être pas antisémites. Et toutes nos réunions sont levées sur le cri mille fois répété de: «A bas les francs-maçons!» Sur quoi le citoyen Bissolo s'écrie: «A bas la calotte!» Il est aussitôt frappé, renversé, foulé aux pieds par nos amis et traîné au poste par les agents. L'esprit est excellent aux Grandes-Écuries. Mais il y a des idées fausses à détruire. Le petit bourgeois ne comprend pas encore que seule la monarchie peut faire son bonheur. Il ne sent pas encore qu'il se grandit en s'inclinant devant l'Église. Le boutiquier

a été empoisonné par les mauvais livres et les mauvais journaux. Il est contre les abus du clergé et l'ingérence des prêtres dans la politique. Beaucoup de mes lecteurs eux-mêmes se disent anticléricals.

--Vraiment! s'écria madame la baronne de Bonmont attristée et surprise.

--Madame, dit Jacques de Cadde, c'est la même chose en province. Et j'appelle cela être contre la religion. Qui dit anticlérical dit antireligieux.

--Ne nous le dissimulons pas, reprit Lacrisse: il nous reste encore beaucoup à faire. Par quels moyens? C'est ce qu'il faut rechercher.

--Moi, dit Jacques de Cadde, je suis pour les moyens violents.

--Lesquels? demanda Henri Løon.

Il y eut un silence et Henri Løon reprit.

--Nous avons remporté des succès prodigieux. Mais Boulanger aussi avait remporté des succès prodigieux. Il s'est usé.

--On l'a usé, dit Lacrisse. Mais nous n'avons pas à craindre qu'on nous use de même. Les républicains, qui se sont très bien défendus contre lui, se défendent très mal contre nous.

--Aussi, dit Løon, ce ne sont pas nos ennemis, ce sont nos amis que je crains. Nous avons des amis à la Chambre. Qu'est-ce qu'ils fichent? Ils n'ont pas pu nous donner seulement une bonne petite crise ministérielle compliquée d'une bonne petite crise présidentielle.

--C'est très désirable, dit Lacrisse. Mais ce n'était pas possible. Si c'avait été possible, Moline l'aurait fait. Il faut être juste. Moline fait ce qu'il peut.

--Alors, dit Løon, nous attendrons patiemment que les républicains du Sénat et de la Chambre nous cèdent la place. C'est votre avis, Lacrisse?

--Ah! soupira Jacques de Cadde, je regrette le temps où l'on se cognait. C'était le bon temps.

--Il peut revenir, dit Henri Løon.

--Croyez-vous?

--Dame! si nous le ramenons.

--C'est vrai!

--Nous sommes le nombre, comme dit le général Mercier. Agissons.

--Vive Mercier! cria Jambe-d'Argent.

--Agissons, poursuivit Henri Løon. Ne perdons pas de temps. Et surtout prenons garde de nous refroidir. Le nationalisme veut Être avalø chaud. Tant qu'il est bouillant, c'est un cordial. Froid, c'est une drogue!

--Comment! une drogue? demanda søvørement Lacrisse.

--Une drogue salutaire, un remøde efficace, une bonne mødecine. Mais que le malade n'avalera pas avec plaisir, ni volontiers.... Il ne faut pas laisser reposer la mixture. Agitez le flacon avant de verser, selon le prøcepte du sage pharmacien. En ce moment, notre mixture nationaliste, bien secouøe, est d'un beau rose agrøable à avoir, et d'une saveur løgørement acide qui flatte le palais. Si nous laissons reposer la bouteille, la liqueur perdra beaucoup en coloration et en saveur. Elle døposera. Le meilleur ira au fond, les parties de monarchie et de religion, qui entrent dans sa composition, se fixeront au culot. Le malade, døfiant, en laissera les trois quarts dans la fiole. Agitez, messieurs, agitez.

--Qu'est-ce que je vous disais! s'øcria le jeune de Cadde.

--Agiter, c'est facile à dire. Encore faut-il le faire à propos. Sans quoi on risque de møcontenter l'ølecteur, objecta Lacrisse.

--Oh! dit Løon, si vous songez à votre røølection!...

--Qui vous dit que j'y songe? Je n'y songe pas.

--Vous avez raison, il ne faut pas prøvoir les malheurs de si loin.

--Comment? les malheurs! Vous croyez que mes ølecteurs changeront?

--Je crains, au contraire, qu'ils ne changent pas. Ils øtaient møcontents, et ils vous ont ølu. Ils seront møcontents encore dans quatre ans. Et cette fois ce sera de vous.... Voulez-vous un conseil, Lacrisse?

--Donnez toujours.

--Vous avez øtø nommø par deux mille ølecteurs?

--Deux mille trois cent neuf.

--Deux mille trois cent neuf.... On ne peut pas contenter deux mille trois cent neuf personnes. Mais il ne faut pas seulement s'attacher au nombre, il faut aussi regarder à la qualitø. Vous avez parmi vos ølecteurs un assez gros paquet de røpublicains anticløricaux, petits commerçants, petits employø. Ce ne sont pas les plus intelligents.

Lacrisse, qui øtait devenu un homme sørieux, røpondit avec lenteur et

gravité :

--Je vais vous expliquer. Ils sont républicains, mais ils sont avant tout patriotes. Ils ont voté pour un patriote qui ne pensait pas comme eux, qui était d'un avis différent du leur sur des questions qu'ils jugeaient secondaires. Leur conduite est parfaitement honorable, et je pense que vous n'hésitez pas à l'approuver.

--Certainement, je l'approuve. Mais nous pouvons dire, entre nous, qu'ils ne sont pas très forts.

--Pas très forts!... reprit Lacrisse amèrement, pas très forts.... Je ne vous dis pas qu'ils sont aussi forts que....

Il chercha dans son esprit le nom d'un homme fort, mais soit qu'il n'en connaît pas parmi ses amis, soit que sa mémoire ingrate lui refusât le nom qu'il voulait, soit qu'une naturelle malveillance lui fit repousser les exemples qui lui venaient à l'esprit, il n'acheva pas sa phrase, et il reprit avec un peu d'humeur :

--Enfin, je ne vois pas pourquoi vous les débinez.

--Je ne les débine pas. Je dis qu'ils sont moins intelligents que vos électeurs monarchistes et catholiques qui ont marché pour vous avec les bons Pères. Ceux-là ils savaient ce qu'ils faisaient. Eh bien! votre intérêt, comme votre devoir, est de travailler pour eux, d'abord parce qu'ils pensent comme vous et ensuite parce qu'on ne les trompe pas, les bons Pères, tandis qu'on trompe les imbéciles.

--Erreur! profonde erreur! s'écria Joseph Lacrisse. On voit bien, mon cher, que vous ne connaissez pas l'électeur. Je le connais, moi! Les imbéciles ne sont pas plus faciles à tromper que les autres. Ils se trompent, c'est vrai. Ils se trompent à chaque instant. Mais on ne les trompe pas....

--Si! si! on les trompe, seulement il faut savoir s'y prendre.

--N'en croyez rien, répondit Lacrisse avec sincérité.

Puis, se ravisant :

--D'ailleurs, je ne veux pas les tromper.

--Qui vous parle de les tromper? Il faut les satisfaire. Et vous le pouvez à peu de frais. Vous ne voyez pas assez le Père Adodat. C'est un homme de bon conseil, et si modeste! Il vous dira avec son fin sourire, les mains dans ses manches: «Monsieur le conseiller, gardez, contentez votre majorité. Nous ne serons pas offensés et là d'un vote sur l'imprescriptibilité des droits de l'homme et du citoyen, ou même contre l'ingérence du clergé dans le gouvernement. Pensez en séance publique à vos électeurs républicains, et soyez à nous dans les commissions. C'est là dans la paix et le silence, qu'on fait de bonne besogne. Que la majorité du Conseil se montre parfois anticléricale,

c'est un mal que nous supporterons avec patience. Mais il importe que les grandes commissions soient profondément religieuses. Elles seront plus puissantes que le Conseil lui-même, parce qu'une minorité active et compacte l'emporte toujours sur une majorité inerte et confuse.»

«Voilà mon cher Lacrisse, ce que vous dira le Père Adodat. Il est admirable de patience et de sèrenité. Quand nos amis viennent lui dire en frémissant: «Oh! mon père! quelles abominations nouvelles préparent les francs-maçons! le stage scolaire, l'article 7, la loi sur les associations, ce sont des horreurs!» le bon Père sourit et ne répond rien. Il ne répond rien, mais il pense: «Nous en avons vu d'autres. Nous avons vu 89 et 93, la suppression des communautés religieuses et la vente des biens ecclésiastiques. Et jadis, sous la monarchie très chrétienne, croit-on que nous avons gardé et accru nos biens sans efforts et sans luttes? C'est mal connaître l'histoire de France. Nos grasses abbayes, nos villes et villages, nos serfs, nos prairies et nos moulins, nos bois et nos étangs, nos justices et nos juridictions, nous ont été sans cesse disputés par de puissants ennemis, seigneurs, évêques et rois. Nous avons à défendre, à main armée ou devant les tribunaux, un jour un pré, une route, le lendemain, un château, un gibet. Pour soustraire nos richesses à la cupidité du pouvoir laïque, il nous fallait à tout momment produire ces vieilles chartes de Clotaire et de Dagobert que la science impie, enseigne aujourd'hui dans les écoles du gouvernement, argue de faux. Nous avons plaidé pendant dix siècles contre les gens du Roi. Il n'y a que trente ans que nous plaidons contre la justice de la République. Et l'on croit que nous sommes las! Non, nous ne sommes ni effrayés ni découragés. Nous avons de l'argent et des immeubles. C'est le bien des pauvres. Pour le conserver et le multiplier, nous comptons sur deux secours qui ne nous feront pas défaut: la protection du Ciel et l'impuissance parlementaire.»

**» Telles sont les pensées qui se forment harmonieusement sous le crâne luisant du Père Adodat. Lacrisse, vous avez été le candidat du Père Adodat. Vous êtes son élu. Voyez-le. C'est un grand politique. Il vous donnera de bons conseils. Vous apprendrez de lui à contenter le charcutier qui est républicain et à charmer le marchand de parapluies qui est libre penseur. Voyez le Père Adodat, voyez-le sans cesse et le revoyez.

--J'ai plusieurs fois causé avec lui, dit Joseph Lacrisse. Il est en effet très intelligent. Ces bons Pères se sont enrichis avec une rapidité surprenante. Ils font beaucoup de bien dans le quartier.

--Beaucoup de bien, reprit Henri Léon. Tout l'énorme quadrilatère compris entre la rue des Grandes-Écuries, le manège, l'hôtel du baron Golsberg et le boulevard extérieur leur appartient. Ils réalisent patiemment un plan gigantesque. Ils ont entrepris d'élever en plein Paris, dans votre circonscription, mon cher, une autre Lourdes, une immense basilique, qui attirera, chaque année, des millions de pèlerins. En attendant ils construisent sur leurs vastes terrains des maisons de rapport.

--Je le sais bien, dit Lacrisse.

--Je le sais aussi, dit Frømont. Je connais leur architecte. C'est Florimond, un homme extraordinaire. Vous savez que les bons Pères organisent des tournøes de pèlerinage en France et à l'Øtranger. Florimond, les cheveux incultes et la barbe vierge, accompagne les pèlerins dans leurs visites aux cathødrales. Ils s'est fait la tØte d'un maître maçon du XIIIe sièle. Il contemple les tours et les clochers avec des yeux extatiques. Il explique aux dames l'arc en tiers-point et la Symbolique chrøtienne. Il montre, au cour de la grande rose des portails, Marie, fleur de l'arbre de Jessø. Il calcule la røistance des murs avec des larmes, des soupirs et des prières. A la table d'hôte, qui røunit les moines et les pèlerins, son visage et ses mains, encore tout gris des vieilles pierres qu'il a embrassøes, attestent sa foi d'artisan catholique. Il dit son røve: «Apporter, humble ouvrier, sa pierre au nouveau sanctuaire qui durera autant que le monde.» Et, rentrø à Paris, il bâit des maisons ignobles, des immeubles de rapport avec de mauvais plâras et des briques creuses posøes de champ, de misørables bâisses qui ne dureront pas vingt ans.

--Mais, dit Henri Løon, elles ne doivent pas durer vingt ans. Ce sont les immeubles des Grandes-Éuries dont je parlais tout à l'heure, et qui feront place un jour à la grande basilique de Saint-Antoine et à ses døpendances, à toute une citø religieuse qui naîtra dans une quinzaine d'annøes. Avant quinze ans, les bons Pères possøderont tout le quartier de Paris qui a ølu notre ami Lacrisse.

Madame de Bonmont se leva et prit le bras du comte Bavant.

--Vous comprenez, je n'aime pas à me søparer de mes affaires.... Des objets prøtøes courent des risques.... On a des ennuis.... Mais du moment que c'est dans l'intørøt national.... Le pays avant tout. Vous choisirez avec M. Frømont ce qu'il faudra exposer.

--C'est øgal, dit Jacques de Cadde en quittant la table, vous avez tort, Dellion, de ne pas travailler le coup du père François.

On prit le café dans le petit salon.

Jambe-d'Argent, chansonnier chouan, se mit au piano. Il venait d'ajouter à son røpertoire quelques chansons royalistes de la Restauration avec lesquelles il comptait bien se faire un joli succès dans les salons.

Il chanta, sur l'air de _la Sentinelle_ :

Au champ d'honneur frappø d'un coup mortel,
Le preux Bayard, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Fier de pørir pour le sol paternel,
Avec ivresse exhalait sa grande âme:
Ah! sans regret je puis mourir;
Mon sort, dit-il, sera digne d'envie,
Puisque jusqu'au dernier soupir,

Sans reproche j'ai pu servir
Mon roi, ma belle et ma patrie.

Chassons des Aigues, président du Comité d'action nationaliste,
s'approcha de Joseph Lacrisse:

--Mon cher conseiller, d'abord, faisons-nous quelque chose le 14
Juillet?

--Le Conseil, répondit gravement Lacrisse, ne peut pas organiser un
mouvement d'opinion. Ce n'est pas dans ses attributions; mais si des
manifestations spontanées se produisent...

--Le temps presse, le général grandit, répondit Chassons des Aigues, qui
s'attendait à être exécuté à son cercle, et contre qui une plainte en
escroquerie était déposée au Parquet. Il faut agir.

--Ne vous énervez pas, dit Lacrisse. Nous sommes le nombre et nous
avons l'argent.

--Nous avons l'argent, répondit Chassons des Aigues, pensif.

--Avec le nombre et l'argent, on fait les élections, poursuivit
Lacrisse. Dans vingt mois, nous prendrons le pouvoir, et nous le
garderons vingt ans.

--Oui, mais d'ici là... soupira Chassons des Aigues, dont les yeux
arrondis regardaient, pleins d'inquiétude, dans le vague de l'avenir.

--D'ici là répondit Lacrisse, nous travaillerons la province. Nous
avons déjà commencé.

--Il vaut mieux en finir tout de suite, déclara Chassons des Aigues
avec l'accent d'une conviction profonde. Nous ne pouvons pas laisser à
ce gouvernement de trahison le loisir de désorganiser l'armée et de
paralyser la défense nationale.

--C'est évident, dit Jacques de Cadde. Suivez bien mon raisonnement.
Nous crions: «Vive l'armée!...»

--Je te crois, dit le petit Dellion.

--Laissez-moi dire. Nous crions: «Vive l'armée!» C'est notre cri de
ralliement. Si le gouvernement se met à remplacer les généraux
nationalistes par des généraux républicains, nous ne pouvons plus
crier: «Vive l'armée!»

--Pourquoi? demanda le petit Dellion.

--Parce qu'alors ce serait crier: «Vive la République!», ça crève les
yeux!

--Ce n'est pas à craindre, dit Joseph Lacrisse. L'esprit des officiers

est excellent. Si le ministre de trahison arrive à mettre dans le haut commandement un républicain sur dix, c'est tout le bout du monde.

--Ce sera déjà très désagréable, dit Jacques de Cadde. Car alors nous serons obligés de crier: «Vivent les neuf dixièmes de l'armée!» Et pour un cri, c'est trop long.

--Soyez calme, dit Lacrisse, quand nous crions: «Vive l'armée!» on sait bien que ça veut dire: «Vive Mercier!»

Jambe-d'Argent, au piano, chanta:

Vive le Roi! Vive le Roi!
De nos vieux marins c'est l'usage,
Aucun d'eux ne pensait à soi,
Tout en succombant au naufrage,
Chacun criait avec courage:
Vive le Roi!

--Tout de même, dit Chassons des Aigues, le 14 juillet c'est un bon jour pour commencer le chambardement. La foule dans les rues, la foule électrique, revenant de la revue et acclamant les régiments au passage!... Avec de la méthode, on peut faire beaucoup ce jour-là. On peut soulever les masses profondes.

--Vous vous trompez, dit Henri Løon. Vous méconnaissez la physiologie des foules. Le bon nationaliste qui revient de la revue tient un nourrisson dans ses bras, et il traîne un moutard par la main. Sa femme l'accompagne, portant un litre, du pain et de la charcuterie dans un panier. Allez donc soulever un homme avec ses deux gosses, sa femme et le déjeuner de sa famille!... Et puis, voyez-vous, les foules sont inspirées par des associations d'idées très simples. Vous ne leur ferez pas faire une émeute un jour de fête. Les cordons de gaz et les feux de Bengale suggèrent aux foules des idées joyeuses et pacifiques. Le populaire voit devant les cabarets un carré de lanternes chinoises et une estrade drapée d'andrinople pour les musiciens; et il ne pense qu'à danser. Si on veut faire un mouvement dans la rue, il faut saisir le moment psychologique.

--Je ne comprends pas, dit Jacques de Cadde.

--Il faudrait pourtant tâcher de comprendre, dit Henri Løon.

--Vous trouvez que je ne suis pas intelligent?

--Quelle idée!

--Si vous le croyez, vous pouvez le dire: vous ne me fâchez pas. Je ne pose pas pour l'esprit. Et puis j'ai remarqué que les hommes qu'on trouve intelligents combattent nos idées, nos croyances, qu'ils veulent détruire enfin tout ce que nous aimons. Aussi je serais bien désolé d'être ce qu'on appelle un homme intelligent. J'aime mieux être un imbécile et penser ce que je pense, croire ce que je crois.

--Vous avez bien raison, dit Løon. Nous n'avons qu'à rester ce que nous sommes. Et si nous ne sommes pas bœtes, il faut faire comme si nous l'ôtions. C'est encore la bœtise qui røussit le mieux en ce monde. Les hommes d'esprit sont des sots. Ils n'arrivent à rien.

--C'est bien vrai, ce que vous dites là s'øcria Jacques de Cadde.

Jambe-d'Argent chanta:

Vive le Roi! ce cri de ralliement
Des vrais Français est le seul qui soit digne.
Vive le Roi! de chaque røgiment
Que ces trois mots soient la seule consigne.

--C'est øgal! dit Chassons des Aigues. Vous avez tort, Lacrisse, de repousser les moyens røvolutionnaires; ce sont les bons.

--Enfants!... dit Henri Løon; nous n'avons qu'un moyen d'action, un seul, mais sßr, puissant, efficace. C'est l'Affaire. Nous sommes nøs de l'Affaire: nationalistes, ne l'oubliez pas. Nous avons grandi et prospørø par l'Affaire. Elle seule nous a nourris, elle seule nous sustente encore. C'est d'elle que nous tirons notre suc et notre aliment; c'est elle qui nous fournit notre vivifique substance. Si, arrachøe du sol, elle se dessèche et meurt, nous languissons et nous døpørissons.

»Feignons de l'extirper, mais ølevons-la soigneusement, nourrissons-la, arrosons-la. Le public est simple; il est prøvenu en notre faveur. En nous voyant bœcher, gratter, racler autour de la plante nourriciøre, il croira que nous nous efforçons d'en arracher jusqu'à la derniøre racine. Et il nous chørira, il nous bønira de notre zèle. Il n'imaginera jamais que nous la cultivons avec amour. Elle a fleuri en pleine Exposition. Et ce peuple candide ne s'est pas aperçu que c'øtait par nos soins.»

Jambe-d'Argent chanta:

Puisqu'ici notre gønøral
Du plaisir nous donn' le signal,
Mes amis, poussons à la vente;
Si nous voulons bien le r'mercier,
Chantons, soldat, comme officier:
Moi, Jarnigo!
Je suis soldat du Roi,
J'm'en pique, j'm'en flatte et j'm'en vante.

--C'est bien joli, cette chanson, murmura la baronne de Bonmont, les yeux mi-clos.

--Oui, dit Jambe-d'Argent en secouant sa rude criniøre. Cela s'appelle _Cadet-Buteux enrøgimentø ou le Soldat du Roi_. C'est un petit chef-d'oeuvre. J'ai eu une bonne idøe en exhumant ces vieilles

chansons royalistes de la Restauration.

Moi, Jarnigo!
Je suis soldat du Roi.

Et tout à coup, abattant une main d'ØmesurØe sur la queue du piano Ø il avait posØ son chapelet et ses mØdailles:

--Nom de D..., Lacrisse, touchez pas à mon rosaire. Il est bØnit par notre Saint pŁre le pape.

--C'est Øgal, dit Chassons des Aigues, nous devons manifester dans la rue. La rue est à nous. Il faut qu'on le sache. Allons à Longchamp, le quatorze!...

--J'en suis, dit Jacques de Cadde.

--Moi aussi, j'en suis, s'Øcria Dellion.

--Vos manifestations, c'est idiot, dit le petit baron, qui avait jusque-là gardØ le silence.

Il Øtait assez riche pour se dispenser d'appartenir à aucun parti politique.

Il ajouta:

--Le nationalisme commence à me raser.

--Ernest! fit la baronne avec la douce sØvØritØ d'une mŁre.

--C'est vrai, reprit Ernest, vos manifestations, c'est crevant.

Le petit Dellion qui lui devait de l'argent et Chassons des Aigues, qui voulait lui en emprunter, ØvitŁrent de le heurter de front.

Chassons s'efforça de sourire, comme charmØ par un trait d'esprit, et Dellion eut une parole de consentement.

--Je ne dis pas non. Mais qu'est-ce qui n'est pas crevant?

Cette pensØe inspira de profondes rØflexions à Ernest, qui, après un moment de silence, dit avec un accent sincŁre de mØlancolie:--C'est vrai! Tout est crevant... Et, pensif, il ajouta:

--Ainsi les teuf-teuf, ça vous laisse en panne aux endroits Ø on ne voudrait pas. Ce n'est pas qu'on regrette d'arriver en retard... Pour ce qu'on trouve dans les endroits Ø l'on va... Mais je suis restØ l'autre jour cinq heures entre Marville et Boulay. Vous connaissez pas cet endroit-là? C'est avant d'arriver à Dreux. Pas une maison, pas un arbre, pas un pli de terrain. C'est plat, c'est jaune, c'est rond, avec un bØte de ciel posØ dessus comme une cloche à melons. On se fait vieux dans des localitØs pareilles.... C'est Øgal, je vais essayer

d'un nouveau systŁme... soixante-dix kilomŁtres à l'heure... et moelleux... Venez-vous avec moi, Dellion? je pars ce soir.

XXVI

--Les Trublions, dit M. Bergeret, m'inspirent le plus vif intØrØt. Aussi n'est-ce point sans plaisir que j'ai dØcouvert dans le livre assez prØcieux de Nicole Langelier, Parisien, un deuxiŁme chapitre relatif à ces petits CØtres. Vous souvient-il du premier, monsieur Goubin?

M. Goubin rØpondit qu'il le savait par coeur.

--Je vous en loue, dit M. Bergeret. Car c'est brØviaire. Je vais tout de suite vous lire le chapitre deuxiŁme, qui ne vous plaira pas moins que le prØcØdent.

Et le maître lut ce qui suit:

«Du garbouil et grant tintamarre que menotent les Trublions et de une belle harangue que Robin Mielleux leur feict.

»Lors faisoient les Trublions grant tintamarre par la ville, citØ et universitØ, chacun d'iceux frappant avec cuiller à pot sur trublio, ce qui est à dire marmite de fer et casserole en françois, et estoit concert bien mØlodieux. Et alloient gridant: «Mort aux traistres et marranes!» Pendoient aussi Łs murailles et lieux secrets et retraicts beaux petits escussions portant telles inscriptionsque: «Mort aux marranes! Achetez mie aux juifs ne aux lombars! Longue vie à Tintinnabule!» Se armoient de armes à feu et armes blanches, car estoient gentils-hommes. Cependant se accompagnoient aussi de Martin Baton et estoient si bons princes que frappaient des poings, ne desdaignant point jeux de villains. Tenoient propos seulement de fendre et pourfendre, et disoient en leur langaige et idiome bien idoine, trŁs congru et correspondant à leur pensØe, que vouloient dØcerveler gens, ce qui est proprement tirer la cervelle hors la boette cranienne oØ elle gist par ordre et disposition de Nature. Et faisoient comme disoient, toutes et quantes fois qu'en avoient occasion. Et pour ce qu'estoient bien simples esprits, entendoient soi estre les bons et que hors d'eulx n'estoient nuls bons, ains tous mauvais, ce qui estoit ordonnance merveilleusement claire, distinction parfaite et bel ordre de bataille.

»Et avoient par mi eulx belles et haultes dames, des mieux nippØes, lesquelles trŁs gracieusement, parblandices et mignardises, incitoient ces gallants Trublions à escarbouiller, descrouler, transpercer, subvertir et dØconfire quiconque ne trublionnoit pas. N'en soyez esbahi, et reconnoissez à cela l'inclination naturelle des dames à cruelletØs et violences et admiration du fier courage et vaillance

guerrière, comme il se voit jà par les histoires anticques où il est conté que le dieu Mars fust aimé de Vénus ainsi que de déesses et de mortelles à foison, et que Apollo, au rebours, bien qu'il fust plaisant joueur de viole, ne reçut que desdains des nymphes et des chambrières.

» Et ne se tenoit, en la ville, conventicule, ni procession de Trublions, n'estaient festins ni obsèques de Trublions, que ung povre homme ou deux, ou davantage, ne fust assommé par eulx, et laissé demi-mort ou mort aux trois quarts, voire tout à fait, sur le pavé. Ce qui estoit bien merveilleuse chose. Estoit coutume que, les Trublions passés, cestuy qui, sur refus de trublionner, avoit été escarbouillé fust porté bien piteusement en civile es boutiques et officines de ung apothicaire. Et pour cette raison, ou aultres, estoient les apothicaires de la ville du parti des Trublions.

» Or, estoit en ce temps la grande foire de Paris en France, insigne et plus ample que ne furent jamais les foires d'Aix-la-Chapelle et de Francfort, ni le Lendit, ni la belle foire de Beaucaire. Estoit ladite foire de Paris si copieuse et abondante en marchandises, ouvrages d'art et gentilles inventions, que un preu d'homme nommé Cornely, qui avait jà beaucoup veu et n'estoit point badaud, souloit dire qu'à la veüe, pratique et contemplation d'icelle, il perdoit le souci de son salut éternel et méme le boire et le manger. Les peuples estranges se pressoient dans la ville des Parisiens pour y prendre plaisir et y faire dépense. Rois et roitelets y venoient à l'envi, dont se rengorgeoient cocquebins et galloises, disant: «Ce nous est grand honneur.» Les marchands, du plus gros au moindre, Tout-profit et Gagne-petit, les gens de métiers et industries, entendoient bien vendre force marchandises aux estrangers venus en leur ville pour la foire. Les camelots et colporteurs déballoient toute la balle, les traicteurs et cabarettiers dressaient tables, et la ville entière estoit vrayment d'un bout à l'autre abondant marché et joyeux refectoire. Faut dire que les dicts marchands, non tous, mais la plus part, avaient goust des Trublions, que ils admiroient pour la grande force de gueule et les grands tours de bras d'iceulx, et n'estoit point jusqu'aux négocians et banquiers marranes qui ne les regardassent avec respect et desir bien humble de n'estre point maltraités par eulx.

Les amoient donc les gens de metier et marchands, mais amoient aussi naturellement leurs marchandises et gaigne-pain, et vinrent à craindre que par vives saillies, irruptions soubdaines, ruades, pètarades et trublionnades, ne culbutassent leurs étals et menses les quarréfours, jardins et boulevarts, et que aussi les dicts Trublions, par occisions furieuses et rapides, ne effrayassent les peuples estranges et les fissent fuir hors la ville, la bourse encore pleine. Vray de dire que ce dangier n'estoit pas grand. Les Trublions menaçoient horriblement et terriblement. Ains ils décroilloient gens en petit nombre, un, deux, trois à la fois, comme ai dict, et gens de la ville; jamais ne attaquoient Angloys ou Alemans, ne autres peuples, mais tant seulement concitoyens. Descroilloient en un lieu, et la ville estoit grande; il n'y paraissoit guères. Ains possible estoit

que ils y prissent goust, et voulussent subvertir davantage. Il ne sembloit point opportun qu'en ceste foire du monde et abondante frairie, feussent veus les Trublions grinçant des dents, roulant oeils enflammés, serrant les poings, escartant les jambes et poussant abois rabiques et ululements lamentables, et doutaient les Parisiens que Trublions fissent en ce moment mal à propos ce que ils pouvoient faire sans inconvenient ne empeschement après la feste et nœgoce, savoir: assommer de ci de là ung povre diable.

Lors commencèrent les citoyens à dire qu'il falloit soi apaiser et estoit la sentence publicque qu'il y eust paix dans la ville. Ce que les Trublions n'escoutoient que d'une oreille. Et répondoit: «Voire, mais vivre sans desconfire un ennemi ou tant seulement un incongneu, est-ce contentement? Si laissons en repos les juifs ne gagnerons point le paradis. Faut-il nous croiser les bras? Dieu a dict que devons labourer pour vivre.» Et, pesant en leur esprit le sentiment universel et commun vouloir, estoient perplexes.

Lors ung vieil Trublion, nommé Robin Mielleux, assembla les principaux du Trublionnage. Il estoit estimé, vénéral et haut pris des Trublions qui le sçavoient expert en piperies et abundant en ruses et cautèle. Ouvrant la bouche qu'il avoit en semblance de la gueule de ung antique brochet, brèche, ains encore assez dentue pour mordre petits poissons, il dict bien doucement:

«Oyez, amis; oyez tous. Sommes bonnestes gens et bons compagnons. Sommes point fols. Demandons apaisement. Dirai mieulx: voulons apaisement. Apaisement est douce chose. Apaisement est précieux onguent, hippocratique Ølectuaire et dictame apollonien. C'est belle infusion médicinale, c'est tilleul, mauve et guimauve. C'est sucre, c'est miel. C'est miel, dis-je, et suis-je pas Robin Mielleux? Me nourris de miel. Revienne l'aage d'or et leicherai le miel au tronc des chesnes vénérables. Vous en assure. Veux apaisement. Voulez apaisement.»

Oyant telles paroles de Robin Mielleux, commençient les Trublions à faire vilaine grimace et chuchetoient entre eulx: «Est-ce Robin Mielleux, notre ami, qui parle de ceste façon? Il ne nous ame plus. Il nous trahit. Il serche à nous nuire, ou bien ses esprits sont esgarez.» Et les mieulx trublionnans disoient: «Que prétend ce vieil tousseux? Pense-t-il que nous lairrerons nos bastons, gourdins, martins et matraques et les jolis petits bastons à feu que avons en poche? Que sommes nous en paix? Rien. Ne valons que par les coups que donnons. Veut-il que nous ne frappions plus? Veut-il que nous ne trublionnions plus?» Et s'Øleva grande rumeur et murmures en l'assemblée, et estoit le concile des Trublions comme mer houleuse.

Lors le bon Robin Mielleux estendit ses petites mains jaunes sur les testes agitées, en façon de ung Neptune qui calme la tempeste, et ayant remis ainsi l'ocØan trublion en sa sereine et tranquille assiette, ou à peu près, reprit bien courtoisement:

«Vous suis ami, mes mignons, et bon conseiller. Entendez que veuil

dire devant que vous fascher. Quand dis: Voulons apaisement, est clair que dis apaisement de nos ennemis, adversaires et de tous contrepensans, contredisans et contre-agissans. Est visible et apparent que dis apaisement de tous aultres que nous, apaisement de police et magistrature à nous opposøe et contraire, apaisement des paisibles officiers civils investis de fonctions et pouvoir pour prøvenir, contenir, røprimer et refrøner trublionnage, apaisement de justice et loi dont sommes menacøes. Voulons que soient ceux-là plongøes dans profond et mortel apaisøment; voulons pour quiconque n'est Trublion gouffre et abyme d'apaisement et repos sempiternel. _Requiem aeternam dona eis, Domine._ Voilà que nous voulons! Demandons pas apaisement nostre. Sommes pas apaisøes. Quand chantons _requiescat_, est-ce pour nous? N'avons pas envie de dormir. Quand on est mort, c'est pour longtemps. _Nos qui vivimus_, donnons la paix à autrui, non en ce monde, ains dans l'autre. C'est la plus seure. Je veulx apaisement. Suis-je une andouille? Connoissez vous point Robin Mielleux? Je ai, mes mignons, plus d'un tour en ma gibeciere. Mes agnelets, estes vous donc moins avisøes que marmots et grimauds d'escole qui, jouant ensemble aux barres ou chat-coupø, quand l'un d'eulx veut prendre l'autre en døfaut, lui crie «Poulce» qui est trøeve et suspension d'armes, et l'ayant ainsi dømuni de toute døfiance et døfense, gaigne aisøment sur luy et le fait quinaud?

»Ainsi fais-je, moi Robin Mielleux, procureur du Roy. Lorsque ai, comme souvent il se treuve, adversaires døifians et øveillez en chambre du Conseil, leur dis:--Paix, paix, paix, messieurs. _Pax vobiscum_, et leur coule bien doucement une potøe de pouldre à canon et de vieux clous dessous leur banc, avec belle mèche dont tiens le bout. Puis, feignant dormir paisiblement, je allume la mèche au bon moment. Et s'ils ne sautent en l'air, ce n'est pas ma faute. C'est que pouldre estoit øventøe. Ce sera pour une aultre fois.

»Mes bons amis, prenez exemple et modelle de vos chefs, maistres et dynastes. Voyez vous point que Tintinnabule se tient coi? Pour l'heure, il ne tintinnabule plus. Il guette occasion favorable pour retintinnabuler. Est-il apaisø? Vous ne le pensez point. Et le jeune Trublio, veut-il apaisement? Non. Il attend. Entendez bien. Est à vous utile, profitable et nøcessaire, que paroissiez avoir favorable, benigne, lenifiante et detergente volontø de apaisement. Que vous en coøte? Rien. Et vous en tirerez grant prouffict. Faut que» vous, inapaisøes, sembleriez apaisøes, et que les aultres (ceux qui ne trublionnent point, je veuil dire), qui de vray sont apaisøes, semblent inapaisøes, courroucøes, hargneux, enraigøes, tout opposøes, contraires et hostiles à bel apaisement, tant souhaitable, aimable et døsirable. Ainsi sera manifeste que avez grand zèle et amour du bien et paix publics, et que, à contre poil, vos opposans ont maligne envie de troubler et døstruire la ville et environs. Et ne dictes point que c'est difficile. En sera comme voudrez. Ferez voir couleurs au simple public, ainsi qu'il vous plaira. Le public croira ce que vous direz. Avez son oreille. Si dictes: Veux apaisement, croira tout de suite que voulez apaisement. Dites le, pour lui faire plaisir. Cela ne couste rien. Et cependant, vos ennemis et adversaires qui premiers ont bøieø bien piteusement: Apaisement, apaisement (car ils ont øtø doux comme

moutons, on n'y peut contredire), vous sera loisible de leur escarbouiller la cervelle et de dire:--Vouloient pas apaisement: les avons desconfits. Voulons apaisement, ferons apaisement quand serons seuls maistres. Est louable faire pacifiquement guerre. Criez: Paix! paix! et assommez. Voilàqui est chrøtien. Paix! paix! cet homme est mort! Paix, paix! j'en ai crevø trois. L'intention estoit pacifique et serez jugø sur vos intentions. Allez, dites: Apaisement! et tapez dur. Les cloches des moustiers sonneront à toute voløe pour vous qui estes pacifiques, et serez poursuivis de louanges trøls belles par les bourgeois paisibles qui, voyant vos victimes estendues, le ventre ouvert, sur les pavø des rues, diront: Voilàqui est bien fait! C'est pour apaisement. Vive apaisement! Sans apaisement on ne sçaurait vivre à l'aise.»

XXVII

Madame la comtesse de Bonmont connaissait l'Exposition pour y avoir dîné plusieurs fois. Ce soir-là c'est à «la Belle Chocolatière», restaurant suisse, situé, comme on sait, au bord de la Seine, que dînait madame de Bonmont avec l'élite guerrière du nationalisme, Joseph Lacrisse, Henri Løon, Jacques de Cadde, Gustave Dellion, Hugues Chassons des Aigues, et madame de Gromance qui, comme le remarqua Henri Løon, ressemblait beaucoup à la jolie servante du pastel de Liotard, dont une copie trøls agrandie servait d'enseigne au cabaret. Madame de Bonmont øtait douce et tendre. C'est l'amour, l'inexorable amour, qui l'avait mise au sein des guerriers. Elle y portait une àme faite comme l'Antigone de Sophocle, non pour la haine, mais pour la sympathie. Elle plaignait les victimes. Jamont øtait la plus touchante qu'elle øst su d'ouvrir et la retraite prømaturøe de ce gønøral lui tirait des larmes. Elle pensait lui broder un coussin de tapisserie sur lequel il reposà sa gloire. Elle faisait volontiers de ces prøserts, dont tout le prix øtait dans le sentiment. Son amour, agrandi d'admiration, pour le conseiller municipal Joseph Lacrisse, lui laissait des loisirs qu'elle employait à s'attendrir sur les malheurs de l'armøe nationale et à manger des pàisseries. Elle engraissait beaucoup et devenait une dame respectable. La jeune madame de Gromance formait des pensøes moins gønøreuses. Elle avait aimø et trompø Gustave Dellion, et puis elle ne l'avait plus aimø. Mais Gustave, en lui ôtant son manteau clair à fleurs roses sur la terrasse de la «Belle Chocolatière», lui murmura dans l'oreille les noms de «sale rosse» et de «vadrouille», sous les yeux baissø du maître d'høtel respectueux. Elle ne laissa paraître aucun trouble sur son visage. Mais au dedans d'elle-møme elle le trouvait gentil, et elle sentit qu'elle allait l'aimer encore. De son côté, Gustave, pensif, comprit qu'il avait prononcø, pour la première fois de sa vie, une parole d'amour. Et gravement, il alla s'asseoir à table à côté de Clotilde. Le dîner, qui øtait le dernier de la saison, ne fut *fut point joyeux. La mølancolie des adieux se fit sentir, et une certaine tristesse nationaliste. Sans doute, on espørait encore, que dis-je, on

nourrissait encore des espérances infinies. Mais il est douloureux, quand on a tout, le nombre et l'argent, d'attendre de l'avenir, du vague et lointain avenir, le contentement des longs désirs et des ambitions pressantes. Seul, Joseph Lacrisse gardait quelque sursis, pensant avoir assez fait pour son roi en se faisant lire conseiller municipal par les républicains nationalistes des Grandes-Écuries.

--En somme, dit-il, tout s'est bien passé le 14 juillet, à Longchamp. L'armée a été acclamée. On a crié: «Vive Jamont! vive Bougon!» Il y a eu de l'enthousiasme.

--Sans doute, sans doute, dit Henri Lœon, mais Loubet est rentré intact à l'Élysée, et cette journée-là n'a pas beaucoup avancé nos affaires.

Hugues Chassons des Aigues, qui portait une balafre toute fraîche sur le nez, qu'il avait grand et royal, fronça les sourcils et dit fièrement:

--Je vous réponds que ça a chauffé à la Cascade. Quand les socialistes ont crié: «Vive la République! vivent les soldats!...»

--La police, dit madame de Bonmont, ne devrait pas permettre de pareils cris...

--Quand les socialistes ont crié: «Vive la République! Vivent les soldats!» nous avons répondu: «Vive l'armée! mort aux juifs!» Les «oeillets blancs», que j'avais dissimulés dans les massifs, ont rallié à mon cri. Ils ont chargé les «églantines rouges» sous une pluie de chaises de fer. Ils étaient superbes. Mais que voulez-vous? La foule n'a pas rendu. Les Parisiens étaient venus avec femmes, enfants, paniers, filets de mouton pleins de nourriture... et les parents de province arrivés pour voir l'Exposition... de vieux cultivateurs, les jambes raides, qui nous regardaient avec des yeux de poisson... et les paysannes en fichu, méfiantes comme des chouettes. Comment voulez-vous soulever ces familles?

--Sans doute, dit Lacrisse, le moment était mal choisi. D'ailleurs, nous devons respecter, dans une certaine mesure, la trêve de l'Exposition.

--C'est égal, reprit Chassons des Aigues, nous avons bien cogné, à la Cascade. J'ai, pour ma part, asséné un coup de poing au citoyen Bissolo, qui lui a renfoncé la tête dans sa bosse. Je le voyais par terre: on aurait dit une tortue.... Et «Vive l'armée! mort aux Juifs!»

--Sans doute, sans doute, dit gravement Henri Lœon; mais «Vive l'armée!» et «mort aux juifs!» c'est un peu fin.... pour les foules. C'est, si j'ose dire, trop littéraire, trop classique, et ce n'est pas assez révolutionnaire. «Vive l'armée!» c'est beau, c'est noble, c'est républicain, c'est froid.... Mais oui, c'est froid. Et puis, voulez-vous que je vous dise, il n'y a qu'un moyen, un seul, d'emballer la foule: la panique. Croyez-moi, on ne fait courir une masse d'hommes sans

armes qu'en leur mettant la peur au ventre. Il fallait courir en criant... que sais-je... «Sauve qui peut! alerte!...Vous Êtes trahis!... Français, vous Êtes trahis!» Si vous aviez crié cela ou quelque chose de pareil, d'une voix lugubre, sur la pelouse, en courant, cinq cent mille individus couraient avec vous, plus vite que vous, et ne s'arrêtaient plus. C'est ôté superbe et terrible. Vous ôtiez renversés, foulés aux pieds, mis en bouillie... Mais la révolution ôtait faite.

--Vous croyez? demanda Jacques de Cadde.

--N'en doutez pas, reprit Léon. «Trahison! trahison!» c'est le vrai cri d'Émeute, le cri qui donne des ailes aux foules, qui fait marcher du même pas les braves et les lâches, qui communique un même cœur à cent mille hommes et rend des jambes aux paralytiques. Ah! mon bon Chassons, si vous aviez crié à Longchamp: «Nous sommes trahis! vous auriez vu votre vieille chouette avec son panier d'oeufs durs et son parapluie et votre bonhomme aux jambes de bois courir comme des livres.

--Courir où? demanda Joseph Lacriase.

--Où, je n'en sais rien. Dans les paniques sait-on où va la foule? Le sait-elle elle-même? Mais qu'importe! Le mouvement est donné. Ça suffit. On ne fait plus des Émeutes avec méthode. Occuper des points stratégiques, c'était bon aux temps antiques de Barbares et de Blancs. Aujourd'hui, avec le télégraphe, le téléphone ou seulement les bicyclettes des flics, tout mouvement concerté est impossible. Voyez-vous Jacques de Cadde occupant le poste de la rue de Grenelle? Non. Il n'y a de possibles que les mouvements vagues, immenses, tumultueux. Et la peur, la peur unanime et tragique est seule capable d'emporter l'énorme masse humaine des fêtes publiques et des spectacles en plein air. Vous me demandez où la foule du 14 Juillet aurait fui, flagellée, comme par un immense drapeau noir, par les cris lugubres de «Trahison! trahison! l'étranger! trahison!» Où elle aurait fui?... mais dans le lac, je pense.

--Dans le lac, dit Jacques de Cadde. Alors elle se serait noyée, voilà tout.

--Eh bien! reprit Henri Léon, trente mille citoyens noyés, ce n'était donc rien? Le ministre et le gouvernement n'en auraient donc éprouvé ni difficultés sérieuses ni péril réel? Ce n'était donc pas une journée?... Tenez, vous n'êtes pas des politiques. Vous n'êtes pas fichus de renverser la République.

--Vous verrez ça après l'Exposition, dit le jeune de Cadde avec la candeur de la foi. Moi, pour commencer, à Longchamp, j'en ai crevé un.

--Ah! vous en avez crevé un? Demanda le jeune Dellion avec intérêt. Quel type ôtait-ce?

--Un ouvrier mécanicien... Si c'avait été un sénateur, c'aurait mieux

valu. Mais dans une foule on a plus de chances de tomber sur un ouvrier que sur un sØnateur.

--Qu'est-ce qu'il faisait, votre mØcanicien? demanda Lacrisse.

--Il criait: «Vivent les soldats!» Je l'ai crevØ.

Alors le jeune Dellion, piquØ d'une Ømulation gØnØreuse, fit connaître qu'un socialiste dreyfusard ayant criØ «Vive Loubet!», il lui avait cassØ la gueule.

--Tout va bien! dit Jacques de Cadde.

--Il y a des choses qui pourraient aller mieux, dit Hugues Chassons des Aigues. Ne nous congratulons pas trop. Le 14 Juillet, Loubet, Waldeck, Millerand, AndrØ sont rentrØs chacun chez soi. Ils n'y seraient pas rentrØs si on m'avait ØcoutØ. Mais on ne veut pas agir. Nous manquons d'Ønergie.

Joseph Lacrisse rØpondit gravement:

--Non! Nous ne manquons pas d'Ønergie. Mais il n'y a rien à faire pour l'instant. AprŁs l'Exposition nous agirons vigoureusement. Le moment sera favorable. La France, aprŁs la fØte, aura mal aux cheveux. Elle sera de mauvaise humeur. Il y aura des chØmages et des cracks. Rien ne sera plus facile alors que de provoquer une crise ministØrielle et mØme une crise prØsidentielle. N'est-ce pas votre avis, LØon?

--Sans doute, sans doute, rØpondit LØon. Mais il ne faut pas se dissimuler que dans trois mois nous serons un peu moins nombreux et que Loubet sera un peu moins impopulaire.

Jacques de Cadde, Dellion, Chassons des Aigues, Lacrisse, tous les Trublions ensemble protestŁrent et s'efforcŁrent d'Øtouffer par leurs cris une si fØcheuse prØdiction. Mais Henri LØon d'une voix trŁs douce poursuivit:

--C'est fatal! Loubet sera de jour en jour moins impopulaire. Il Øtait haï sur l'idØe que nous avons donnØe de lui: il ne la remplira pas toute. Il n'est pas assez grand pour Øgaler l'image que nous en avons dressØe, à l'Øpouvante des foules. Nous avons montrØ un Loubet de cent coudØes, protØgeant les voleurs parlementaires et dØtruisant l'armØe nationale. La rØalitØ paraîtra moins effrayante. On ne le verra pas toujours sauver les voleurs et dØsorganiser l'armØe. Il passera des revues. Cela vous pose un homme. Il ira en voiture. C'est plus honorable que d'aller à pied. Il donnera des croix; il rØpandra abondamment les palmes acadØmiques. Ceux qu'il aura dØcorØs ou palmØs ne croiront plus qu'il veut livrer la France à l'Øtranger. Il aura des mots heureux. N'en doutez pas. Les mots heureux ce sont les plus bØtes. Il n'a qu'à voyager pour Øtre acclamØ. Les paysans crieront sur son passage: «Vive le prØsident» comme si c'Øtait encore le bon tanneur que nous pleurons parce qu'il aimait bien l'armØe. Et si l'alliance russe venait à repiquer... j'en frissonne.... Vous verriez

nos amis nationalistes d'ôteler sa voiture. Je ne dis pas que c'est un homme d'un puissant gønie. Mais il n'est pas plus bœte que nous. Il cherche à amøliorer sa position. C'est bien naturel. Nous avons voulu le couler; il nous use.

--Nous user, je l'en døfie, s'øcria le jeune de Cadde.

--Le temps seul, reprit Henri Løon, suffit à nous user. Ainsi, notre Conseil municipal de Paris, qu'il fut beau le soir du ballottage qui nous donna la majorité! «Vive l'armøe! mort aux juifs!» criaient les ølecteurs, ivres de joie, d'orgueil et d'amour. Et les ølus radieux røpondaient: «Mort aux juifs! Vive l'armøe!» Mais comme le nouveau Conseil ne pourra ni dispenser du service militaire tous les fils de ses ølecteurs, ni distribuer aux petits commerçants l'argent des riches Israølites, ni mœme øpargner aux ouvriers les souffrances du chômage, il trompera de vastes espørances et deviendra d'autant plus odieux qu'il aura øtø plus d'øsirø. Il risque avant peu de perdre sa popularitø dans la question des monopoles, eaux, gaz, omnibus.

--Vous œtes dans l'erreur, mon cher Løon! s'øcria Joseph Lacrisse. Pour ce qui est du renouvellement des monopoles, rien à craindre. Nous dirons à l'ølecteur: «Nous vous donnons le gaz à bon marchø», et l'ølecteur ne se plaindra pas. Le Conseil municipal de Paris, ølu sur un programme exclusivement politique, exercera une action d'øcisive dans la crise politique et nationale qui va øclater aprŁs la fermeture de l'Exposition.

--Oui, mais pour cela, dit Chassons des Aigues, il faut qu'il prenne la tœte du mouvement d'ømagogique. S'il est modørø, røgulier, sage, conciliant, gentil, tout est fichu. Qu'il sache bien qu'on l'a nommø pour renverser la Røpublique et chambarder le parlementarisme.

--La trompe! la trompe!... s'øcria Jacques de Cadde.

--Qu'on y parle peu, mais bien, poursuivit Chassons des Aigues....

--La trompe! la trompe!

Chassons des Aigues d'ødaigna l'interruption:

--Qu'on ømette de temps à autre un voeu, un pur voeu, tel que celui-ci:

«Mise en accusation des ministres....»

Le jeune de Cadde cria plus fort:

--La trompe! La trompe!...

Chassons des Aigues essaya de lui faire entendre raison.

--Je ne suis pas opposø, en principe, à ce que nos amis sonnent l'hallali des parlementaires. Mais la trompe est, dans les assembløes,

l'argument suprême des minorités. Il faut la réserver pour le Luxembourg et le Palais Bourbon. Je vous ferai remarquer, mon cher ami, qu'à l'Hôtel de Ville nous avons la majorité.

Cette considération ne toucha pas le jeune de Cadde, qui cria plus fort que devant:

--La trompe! la trompe! Savez-vous sonner de la trompe, Lacrisse? Si vous ne savez pas, je vous apprendrai. Il est nécessaire qu'un conseiller municipal sache sonner de la trompe.

--Je reprends, dit Chassons des Aigues, sérieux comme s'il taillait un bac; premier vœu du Conseil: mise en accusation des ministres; deuxième vœu: mise en accusation des sénateurs; troisième vœu: mise en accusation du président de la République... Après quelques vœux de cette force le ministre procéda à la dissolution du Conseil. Le Conseil résista et fit un véhément appel à l'opinion. Paris outragé se souleva...

--Croyez-vous, demanda doucement Léon, croyez-vous, Chassons, que Paris outragé se soulèvera?

--Je le crois, dit Chassons des Aigues.

--Je ne le crois pas, dit Henri Léon.... Vous connaissez le citoyen Bissolo, puisque vous l'avez décapité, le 14, à la revue. Je le connais aussi. Une nuit, sur le boulevard, pendant une des manifestations qui suivirent l'élection du triste Loubet, le citoyen Bissolo vint à moi comme au plus constant et au plus généreux de ses ennemis. Nous échangeâmes quelques paroles. Tous nos camelots donnaient. Les cris de: «Vive l'armée!» grondaient de la Bastille à la Madeleine. Les promeneurs, amusés et souriants, nous étaient favorables. Lançant comme une faux son long bras de bossu vers la foule, Bissolo me dit: «Je la connais la rosse. Montez dessus. Elle vous cassera les reins, en se couchant par terre tout d'un coup, quand vous ne vous méfiez pas». Ainsi parla Bissolo au coin de la rue Drouot le jour où Paris s'offrait à nous.

--Mais il outrage le peuple, votre Bissolo, s'écria Joseph Lacrisse. Il est infâme.

--Il est prophétique, répondit Henri Léon.

--La trompe, la trompe, il n'y a que ça, chanta, d'une voix pâteuse, le jeune Jacques de Cadde.

FIN

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, MONSIEUR BERGERET A PARIS ***

This file should be named mnsrb10.txt or mnsrb10.zip

Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, mnsrb11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, mnsrb10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our

projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

The Legal Small Print

(Three Pages)

START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde

(~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at: hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

ault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

BEFORE! YOU USE OR READ THIS EBOOK

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market

any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense i